

P. 42 C

vendredi 24 mars 1939  
dix-huitième année, n° 53

Bibliothèque de l'Université  
de Liège - BELGIQUE

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

L'actualité de Louis XIV  
La Belgique dans la bourrasque  
Les conséquences du démembrement de la Tchécoslovaquie  
Au Pays de Jésus : Jérusalem  
En quelques lignes  
Les Origines Belges  
Poèmes du Bonheur  
Sera-ce la guerre?  
Madame Haps  
Régicides  
La voix de nos Evêques :  
Le dimanche. La messe, par Mgr Lamiroy  
Une heure grave pour la Belgique,  
par S. Em. le Cardinal van Rooy

Hilaire BELLOC  
TESTIS  
Roger de CRAON-POUSSY  
Martial LEKEUX, O. F. M.  
\*\*\*  
Vicomte Charles TERLINDEN  
Camille MELLOU  
Sisley HUDDLESTON  
Fernand DESONAY  
Emmanuel THIEBAULD

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tel. 17.20.50      Compte-chèque postal 489.16



# CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

**SIEGES** { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital  
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

**Galerie BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

**La maison du TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

**Henri Le Beck**

66, Dambrugge, ANVERS  
(Belgique) Tél. 307.29

**Cadres** rectangulaires, ronds et ovales  
en BOIS SCULPTÉ

**Vitraux d'Art** en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches  
Gravures noires et couleurs — Encadrements  
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*



N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE A COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine  
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.  
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



### Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES  
du plus grand intérêt.

#### La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

**LIÈGE**, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-  
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.  
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région  
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

**HUY**, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le  
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le  
vieux pont.

**ANDENNE**, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte  
Begge.

**NAMUR**, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.  
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade  
de jeux.

**DINANT**, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux.  
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;  
Ses Grottes de Dinant, et d'Engloul, ses cavernes préhistoriques  
de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes,  
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-  
MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

#### La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la  
célèbre Abbaye d'Aulne.

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>TE</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France. Anvers



## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

## d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique  
Eldoz-Liège

Registre du commerce  
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux  
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés  
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES  
POUR TOUS TRAVAUX

# ARCOS



LA SOUDURE  
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

## S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs  
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange  
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

## ELECTRODES

# OK

PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES  
D'EXPÉRIENCE!

# ESAB

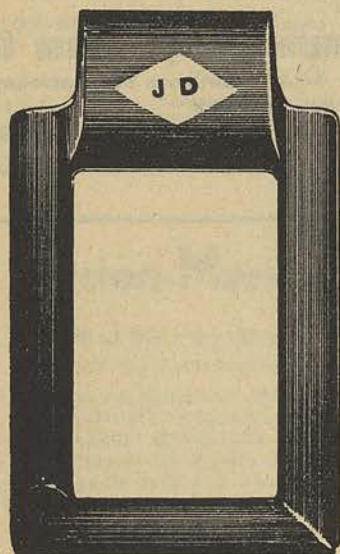
SOCIÉTÉ ANONYME  
116-118, RUE STEPHENSON  
Bruxelles t. 15.91.26





## Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



### Division Chaînes :

Toutes chaînes genre  
EWART, GRAY, LEY,  
éprouvées à 3 fois,  
effort normal avant expédi-  
tion

### ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.  
GRAND STOCK

### Division Fonderie :

Toutes pièces en  
fonte malléable  
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

## Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique  
Ornements - Pièces suivant modèles  
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ  
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

## Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,  
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,  
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,  
ACIDE FORMIQUE.

### SOCIÉTÉ ANONYME

DES

## Ateliers René De Malzine

SOLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en  
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.  
Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-  
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

### SOCIÉTÉ ANONYME DE

## Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

### DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentra-  
tions - Acide sulfurique à tous degrés pour accumala-  
teurs - Eau distillée

### DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télegr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre  
Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et  
produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour  
toutes industries

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

### Comptoir Général Métallurgique

## Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux  
et à bois, Tarands, Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.  
Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »  
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois  
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon.  
à main et au moteur « The Universal » et « Jacobsen ».



## Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et  
très légères en Ciment armé  
formant Plafonds clairs et unis  
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

**BRUXELLES, Avenue des Nations, 9**

Registre au Commerce de Bruxelles : 838      Téléphone 48.07.55      Compte Chèques Postaux : 118.84  
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD  
Sous-Toitures Translucides brevetées

## CÉRAMIQUES de la lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme      Naamlooze Vennootschap  
Belgique      Téléphone Courtrai 629.      Belgique  
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59      Reg. du Com. Liège 916      Ch. P. 109.814

## Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée  
- pour tous usages et toutes pressions -  
Réservoirs soudés      :-      Serpentina  
- Exécution de tuyauteries suivant plans -  
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon      BUREAUX & ATELIERS :  
pour chauffage central      340, rue Branche, Ans

Pierres blanches  
Marbres - Granits  
Pierres reconstituées

## A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

### “ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes      Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

## Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION  
SCULPTURE-STAFF  
AMEUBLEMENT  
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPERS  
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

## Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT . POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS  
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE.  
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE



REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

**SILEXORE L. M. de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Appliquée facilement et économiquement.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

82-84, rue Edm. Tollenare  
**BRUXELLES**

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hautain  
S. A.

**Etabliss. FIDÈLE MAHIEU**

86, aven. de Philippeville  
**MARONELLE**

ENTREPRISES GÉNÉRALES

**Travaux publics et privés**

EXPERTISES

**MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE**

ENTREPRENEUR

**Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS**

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

**Ancion-Marx Fabrique d'armes**

Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr. : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir - Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces - Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p<sup>r</sup> collections et panoplies



**FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE**

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

**A. De Vigne & C<sup>o</sup>**

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air  
Service de distribution d'eau chaude  
Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

**ANVERS**

Téléph. 705.59

**Aug. Lebeau-Courally**

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone : 24,197

Adr. télégr. : Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons  
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.  
Catalogue sur demande

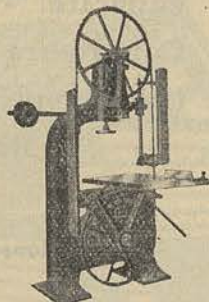
**Usines Decock Frères**

Téléphone : 607 La Louvière 15<sup>e</sup>, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS  
A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées  
Ponceuse à disque et à bande  
Presses à plaquer - Outillages  
Spécialité de machines combinées  
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

**Ateliers J. VERCHEVAL & FILS**

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres  
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACO»  
crossettes, pousiers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.



## FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANOÏENS ÉTABLISSEMENTS

### Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

## Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS  
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Matériaux et Procédés modernes  
pour le Bâtiment

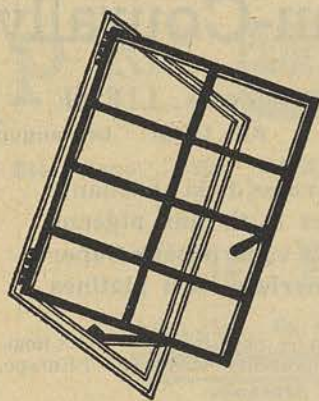
## ISOLATION

ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24 ANVERS



S. A. Les Ateliers

## VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer  
BRUXELLES

Châssis et portes  
métalliques

## AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS

## COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales

Béton armé

et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi BRUXELLES

Tél. 12.88.24

Installations téléphoniques de toute  
capacité. - Appareils de mesure. -  
Compteurs électriques. - Signalisa-  
tions routières. - Installations de  
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande:

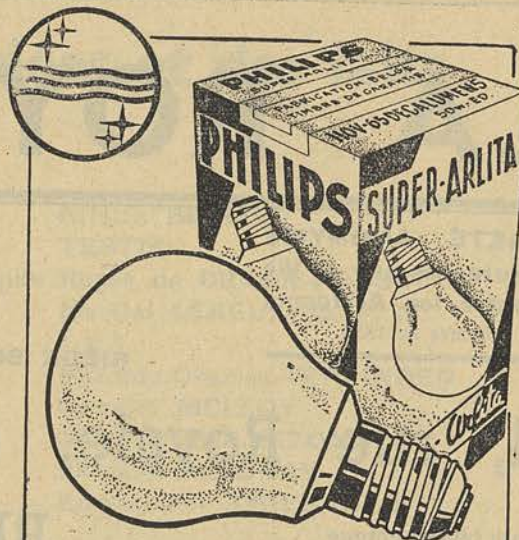


**Bureau Technique**  
**René Nicolai**

Ingénieur A.I. Lg  
12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE  
Téléphone 120.31  
6, place Stéphanie, BRUXELLES  
Téléphone 11.02.88  
Reg. du Com. Liège 1168 Chèques-postaux Liège 64.955



**Constructions industrielles**  
**Ponts et Charpentes métalliques**  
**Constructions navales**  
**Réseaux électriques - Béton armé**  
**Etudes - Contrôle - Expertises**



**PHILIPS**  
**"Super-Arlita"**

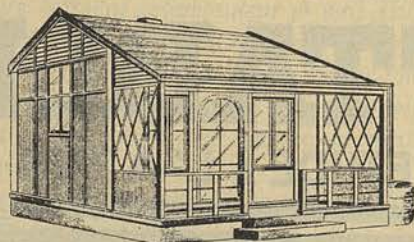
à filament doublement spiralé  
ENCORE PLUS ECONOMIQUE...

*Remplacer vos lampes de  
40 watts par des  
"Super-Arlita" de 65 decalimens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .  
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

LES  
CONSTRUCTIONS  
DÉMONTABLES

**Jacques  
Eberhart**



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles  
Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08  
Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.  
Systèmes Standards  
Matériel avicole et d'élevage, poulailleurs, chenils, clapiers, etc.  
Installations complètes d'élevages.  
Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Fers - Aciers - Tôles  
Boulons - Rivets  
Poutrelles et rails  
Sciage de tous profils

Ronds pour beton  
Découpage sur spécifications  
Poutrelles de clôtures  
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

**D. L. C.**

TÉLÉPHONE 289 04  
8 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :  
Rug du Viaduc,  
SCLESSIN (Gare)

**Jean GUILMAIN**

Maison fondée  
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles  
Téléphone : 11.48.16

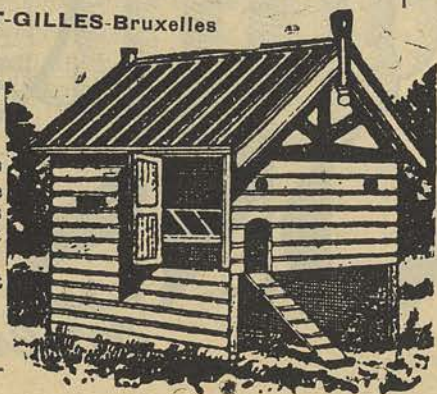
**Fabrique de Matériel Avicole**  
Spécialiste

Garages et pavillons  
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de  
fer — Grillages en tous genres  
Clôtures de parc, de chasse et  
de tennis

Spécialité de poulailleurs et  
chenils.

Exposition permanente.



TOUT CE QUI CONCERNE

**la VERRERIE**

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes  
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces  
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits  
*Renseignements ou voyageur sur demande.*

**Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères**

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.  
Charleroi : 512.06 - 512.48

**JUMET**



# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

## PRIX IMBATTABLES!

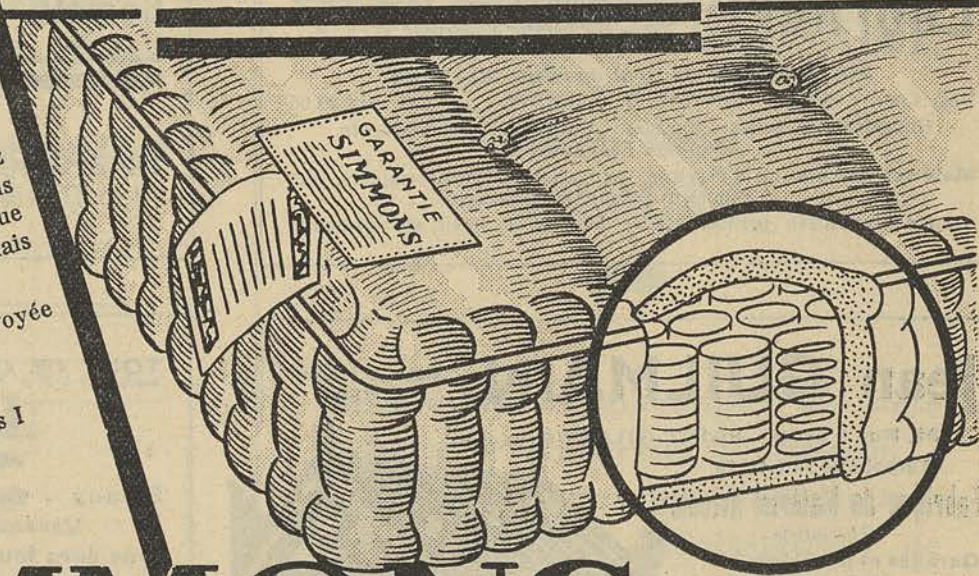
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts enséchés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

**SIMMONS BELGE**,  
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



# L SIMMONS

*Pour  
mieux dormir!*



# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

L'actualité de Louis XIV  
 La Belgique dans la bourrasque  
 Les conséquences du démembrement de la Tchécoslovaquie  
 Au Pays de Jésus : Jérusalem  
 En quelques lignes  
 Les Origines Belges  
 Poèmes du Bonheur  
 Sera-ce la guerre?  
 Madame Haps  
 Régicides  
 La voix de nos Evêques :  
 Le dimanche. La messe, par Mgr Lamiroy  
 Une heure grave pour la Belgique,  
 par S. Em. le Cardinal van Roey

Hilaire BELLOC  
 TESTIS  
 Roger de CRAON-POUSSY  
 Martial LEKEUX, O. F. M.  
 \* \* \*  
 Vicomte Charles TERLINDEN  
 Camille MELLOU  
 Sisley HUDDLESTON  
 Fernand DESONAY  
 Emmanuel THIEBAULD

Mgr Louis PICARD

## L'actualité de Louis XIV

*A la Noël dernière, notre éminent collaborateur et ami Hilaire Belloc publiait un Louis XIV (chez Cassell, à Londres, sous le titre Monarchy — a study of Louis XIV), remarquable comme tout ce qui sort de la plume de cet historien de premier ordre. Le volume fut immédiatement couronné, à New-York, comme le meilleur ouvrage catholique du moment.*

*Nos lecteurs liront avec autant de plaisir que d'intérêt la traduction du premier chapitre de ce beau livre.*

Dans le chaos qui suivit la Grande Guerre qui donc a dit : « Le monde a soif de monarchie ? » Le mot parut extravagant et passa presque inaperçu. Car les anciens trônes d'Europe s'étaient écroulés; les grandes dynasties — Hohenzollern, Romanoff, Habsbourg-Lorraine — s'étaient évanouies, et le mot creux de « Démocratie » remplissait l'atmosphère. Il ne restait plus aucun pouvoir royal jouant un rôle actif. Des Etats nouveaux s'intitulaient Républiques, et l'Anarchie menaçait ou envahissait la moitié des centres de notre civilisation.

En peu d'années, dans un pays puis dans l'autre, il devint clair que, seule, l'autorité incarnée dans un seul homme pouvait s'opposer au flot montant de la désagrégation. L'Italie fut la première à se sauver elle-même; le Reich allemand, avec quelque retard, suivit. La Pologne adopta le même système. Aux Etats-Unis, où l'unité nationale dépendait, en fait, depuis longtemps d'une monarchie élective dont l'autorité allait croissant, — la Présidence, — le principe d'autorité fut renforcé. La Grèce, le Portugal se confièrent à la direction d'une volonté unique. La France, dépourvue d'une telle autorité, descendit de plus en plus bas; et l'Espagne s'écroula pour la même raison. Seule, l'Angleterre, l'unique spécimen contemporain d'un gouvernement

aristocratique, fit exception et, conduite par sa classe dirigeante fortement organisée, elle demeura une oligarchie ploutocratique et stable, sans recours au pouvoir personnel.

La monarchie est revenue, — souvent sous les formes les plus extrêmes du despotisme, souvent déguisée sous des étiquettes différentes, — mais elle est revenue. La monarchie, en tant que principe de gouvernement, est maintenant fortement établie pour quiconque a les yeux ouverts à la réalité.

Les faits parlant ainsi et la monarchie s'étant imposée de nouveau dans le cadre de notre civilisation, il nous incombe d'examiner la nature de cette force, puisque aussi bien, à l'avenir, nous devons vivre avec elle et nous plier de plus en plus à son autorité.

Pour le lecteur de langue anglaise, il importe de rendre tout ceci particulièrement clair; car dans les pays de langue anglaise, le retour et la présence de la monarchie sont masqués. En Amérique, la monarchie existe en fait, de plus en plus évidente dans la vie politique, mais sous le voile républicain. Les Etats-Unis sont monarchiques dans le gouvernement de leurs grandes entreprises, de leurs grandes cités, de leurs régions constitutives, et particulièrement au cœur du Pouvoir fédéral. Là, dans la personne du Président, sont réunis tous les facteurs d'une monarchie durable : le choix personnel et l'action d'une seule volonté; son soutien et sa limitation par des institutions impersonnelles et par la tradition; par-dessus tout, le caractère populaire de la fonction, laquelle représente le peuple entier contre les classes et les groupes privilégiés. En Angleterre, les choses se passent exactement à l'inverse. La monarchie active a si complètement disparu que sa nature même est oubliée. Mais son nom et sa fonction rituelle sont préservés avec enthousiasme et considérés comme partie





intégrante de l'unité et de la force nationales. Par le fait même que l'institution monarchique est ainsi habillée sous deux aspects absolument différents dans deux de nos grands Etats modernes, chaque homme peut, avec plus de raison, dégager la signification de la monarchie.

La littérature, l'opinion éclairée, la mode se sont opposées à l'idée monarchique et l'ont obscurcie pendant deux longues générations (1). Elle a été caricaturée, insultée, ignorée. Elle a été ridiculisée par des mannequins qui usurpaient son nom (des êtres appelés rois ou reines, mais dépourvus de tout pouvoir réel), tandis que, autour d'elle, sauf dans les aristocraties, les choses allaient de mal en pis. Même là où la monarchie existait encore, elle était masquée sous de faux semblants et soumise, en théorie, à des assemblées qui étalaient la prétention mystique d'être « le Peuple ». Les générations nouvelles doivent apprendre à nouveau la signification de cette figure humaine permanente : le Souverain.

Pour faire découvrir d'anciennes institutions depuis longtemps oubliées, ou cachées, ou enfouies, il faut avoir recours à l'histoire. C'est dans l'histoire que les exemples vivants peuvent être retrouvés dans leur intégrité. Dans les pays de chrétienté, la monarchie a existé pendant des siècles sous différentes formes, mais particulièrement sous cette forme essentielle : le Roi est roi par droit héréditaire de primogéniture, ce qui garantit la continuité de l'institution. L'exemple d'une pareille monarchie nous est offert par Louis XIV.

Louis XIV de France et son règne offrent le tableau le plus frappant d'une monarchie active dans la civilisation moderne. Sa cour, ses victoires, ses défaites, sa politique, ses erreurs et ses résultats durables, tout cela forme autant d'expériences d'une monarchie vivante et agissante. Nous voyons, dans cette histoire, ce qu'est la monarchie : sa valeur pour le genre humain; ses abus, ses tentations; ses réactions sur le caractère de l'homme appelé à occuper un trône qui ne soit pas fictif. La personne du roi Louis est un exemple d'autant plus valable qu'elle représente un type courant de l'espèce humaine, n'ayant d'autre supériorité que l'esprit même de sa fonction royale. Aucun don spécial ne nous distrait de l'examen de la fonction *in se*. Ayant exercé son métier de roi pendant un nombre d'années exceptionnel, absorbé par ce métier comme par un commerce ou par une industrie, Louis XIV nous révèle vraiment ce que la monarchie peut — et ne peut pas — faire.

Voilà l'intérêt exceptionnel d'une étude du règne de Louis XIV. Aujourd'hui que la monarchie a reparu parmi nous, dans toute la chrétienté, et que tout nous fait croire qu'elle va jeter des racines nouvelles et plus profondes, c'est notre rôle à nous de comprendre ce que sera sa grande ombre sur les temps à venir.

\* \* \*

Les hommes ne peuvent vivre qu'en communautés; mais les communautés doivent être gouvernées, sans quoi elles se désagrègent. L'instinct et l'expérience des hommes ont découvert deux moyens par lesquels les grandes communautés puissent être conduites : le gouvernement d'un seul homme ou d'un groupe d'hommes. Nous appelons la première manière Monarchie; la seconde, Aristocratie ou gouvernement d'une classe. Par l'un et l'autre de ces deux gouvernements, l'unité de l'Etat, son ordre intérieur, sa force de résistance peuvent être maintenus de façon durable.

Il existe, en réalité, une troisième et plus noble manière de conduire les communautés que la soumission à la loi d'un seul homme ou de quelques-uns : cette troisième manière est celle où toutes

(1) *Life time*, c'est-à-dire la durée d'une vie humaine : c'est le sens qu'il faut donc donner chez l'auteur au mot « génération ».

les familles constituant l'Etat s'unissent pour édicter les décrets auxquels elles devront obéir en commun et choisissent parmi elles, par la voix du sort ou du vote, les « officiers » qui devront faire appliquer les lois. Semblable gouvernement « par le peuple » — et qui demeure l'idéal de tous les hommes libres — est appelé Démocratie. Hélas! il n'est possible que dans de petits Etats; et même ceux-ci doivent posséder des défenses exceptionnelles, morales et matérielles, s'ils veulent y survivre. Ainsi défendues par des obstacles naturels ou par une entente entre leurs voisins, des démocraties de dimensions très réduites ont pu résister. Andorre, après un millier d'années au moins, existe toujours dans ses hautes vallées. Mais, le plus souvent, les petites communautés sont absorbées par les plus grandes; et ce n'est qu'après l'émiettement de ces dernières que la démocratie peut reparaître. L'histoire humaine, dans son ensemble, parle de royautés, d'une part, et, de l'autre, de républiques sous l'autorité acceptée des riches; de démocraties durables, presque jamais.

De ces deux formes essentielles, — la monarchie et l'aristocratie —, la monarchie est de beaucoup la plus répandue. Les hommes s'associent continuellement sous l'autorité de souverains individuels; ce n'est que çà et là, par exception, qu'ils forment des Etats durables conduits par une classe dirigeante. Cet ascendant de la monarchie à travers les âges est dû à deux forces : en premier lieu, les hommes s'estiment, du fond du cœur, tous égaux en droit; ensuite, les hommes armés pour la guerre et organisés pour l'action civique peuvent mieux accomplir leur tâche sous la conduite d'un chef. Remplis d'un obscur ressentiment contre le pouvoir de la simple richesse, — ou même contre les privilèges d'une caste, — les hommes acclament et suivent celui qui pourra être le maître de leurs maîtres. Le monarque incarne l'homme moyen dans sa multitude, aussi bien que l'ensemble de la société qu'il préside. De même, les hommes ne peuvent agir que s'ils sont embrigadés sous une hiérarchie de supérieurs se rattachant à un seul chef. Presque toutes les grandes entreprises de la communauté doivent être ordonnées de la sorte; et, dans l'épreuve suprême de la guerre, les armées sont conduites et les batailles gagnées par une seule volonté et un seul cerveau. « Deux bons généraux ne sont pas de force contre un général médiocre. » Les hommes veulent une tête qui les conduise, et dans la victoire ils adorent le capitaine victorieux.

Voici pourquoi : quand, après des guerres civiles prolongées, les combattants s'installent en maîtres de l'Etat, et non plus en qualité de serviteurs, ils couronnent leur commandant en chef. Les armées sont, de par leur nature, monarchiques; et la victoire sur l'étranger ne peut, à son tour, s'obtenir que sous un seul chef. Dans les deux cas (guerre civile ou expédition militaire à l'étranger), même s'il s'agit d'une simple résistance à l'invasion, le vieux dicton n'a pas tort : « La guerre fait le roi (1) ».

C'est pour cette raison que les Etats monarchiques excellent dans la guerre, que les Etats plongés dans la guerre tendent vers la monarchie, même s'ils sont entrés en campagne avec d'autres formes; c'est pour cette raison que les rares, mais puissantes et très résistantes oligarchies dans l'histoire ont été non pas militaires, mais commerçantes, fondées sur le négoce, et généralement insulaires, c'est-à-dire dépendantes d'une flotte. Elles sont prudentes avant de s'engager contre un ennemi sur terre, et, quand elles le font, elles s'appuient sur des armées mercenaires et sur des alliés.

Mais la monarchie — à côté de ces deux racines : égalité humaine et action militaire — en possède une troisième qui pénètre plus

(1) Remarquez comment la Grande Guerre Civile du siècle dernier, en Amérique, augmenta — et comment l'actuel « désordre social et économique » continue d'augmenter — cet élément monarchique du gouvernement des Etats-Unis : le pouvoir du Président.





## GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE  
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables



### MONTRES en tous genres

Vente exclusive en gros

Marques **COD-REGI** et qualité courante  
Réveils **SWIZA**  
Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

**J. LATRUFFE** 162, rue de Laeken  
18, rue des Commerçants  
Téléphone : 17.15.02  
BRUXELLES

La bière du connaisseur exigeant



Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES et tous vêtements de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

**PRIX LES PLUS BAS**

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

<b>Bruxelles :</b> 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	<b>Liège :</b> 36, rue du Pont d'Ile. <b>Louvain :</b> 39, rue de Diest. <b>Luxembourg :</b> 4, Marché-aux-Herb. <b>Malines :</b> 12, Bruul. <b>Menin :</b> 272, rue de Lille. <b>Mons :</b> 28, Grand'Rue. <b>Mouscron :</b> 9, Petite Rue. <b>Nivelles :</b> 4, rue de Namur. <b>Péruwelz :</b> 40, Grand'Place. <b>Renaix :</b> 47, rue des Jardins. <b>Saint-Ghislain :</b> 26, Grand'Rue. <b>St-Nicolas :</b> 73, rue de l'Ancre. <b>Saint-Trond :</b> 30, rue de Liège. <b>Tirlemont :</b> 62, rue de Louvain. <b>Turnhout :</b> 18, Grand'Place. <b>Verviers :</b> 126, rue Spintay. <b>Wavre :</b> 52, rue du Pont. <b>Ypres :</b> 4, rue du Temple. <b>Athus :</b> 57, Grand'Rue.
<b>Anvers :</b> 80, rue Carnot. 77, Meir. 69, rue Nationale. 56, rue Basse.	
<b>Arlon :</b> 29, Grand'Rue. <b>Bruges :</b> 34, r.Sud du Sablon. <b>Courtrai :</b> 21, Grand'Place. <b>Eecloo :</b> 101, Marché. <b>Gand :</b> 16, r. des Champs. <b>Hasselt :</b> 14, rue Neuve. <b>Huy :</b> 15, rue Neuve. <b>Knocke :</b> place Van Bunnan.	

## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux  
**ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES**



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

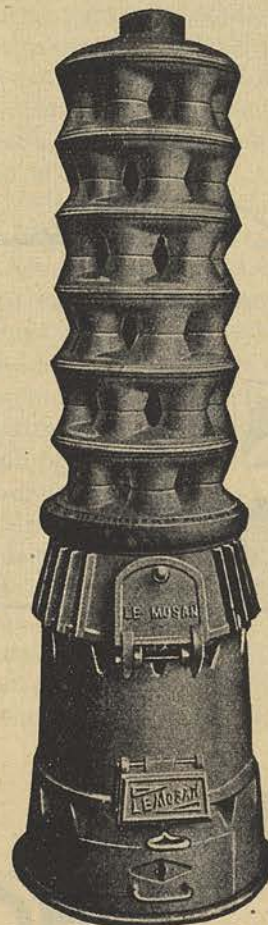
**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

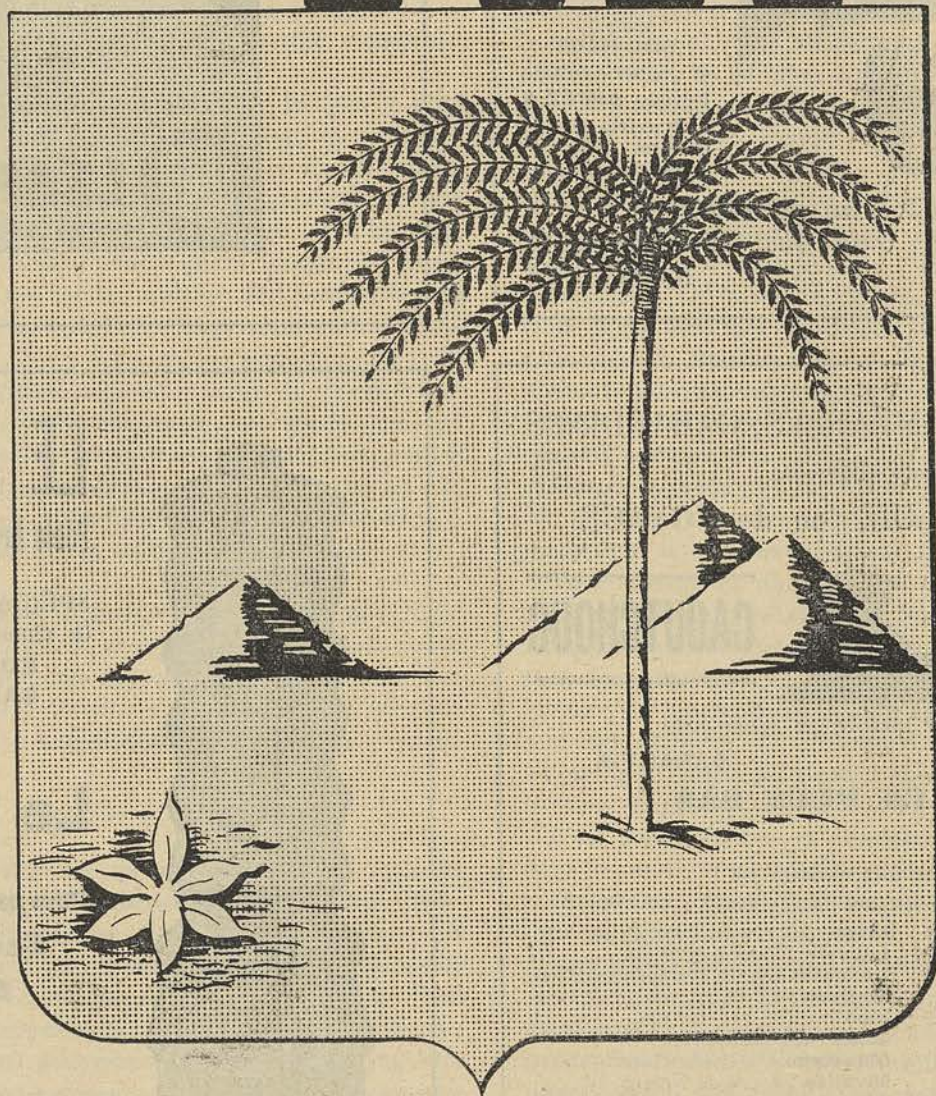
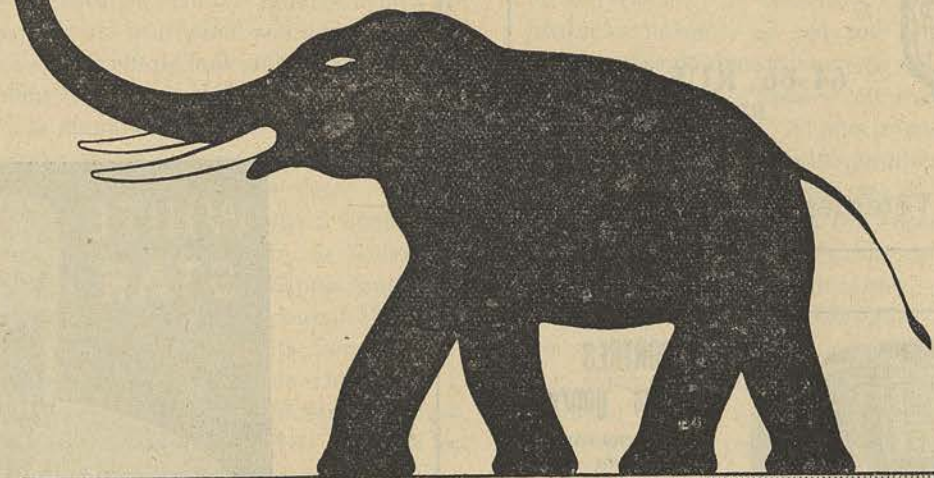
**et absolument sans danger**

Société Anonyme  
**LES FONDERIES DE LA MEUSE**  
HUY (Belgique)





# CÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE



profondément dans la nature de l'homme et se trouve par conséquent plus résistante et plus vivifiante. Cette racine est la religion : le besoin des hommes d'adorer ou de vénérer. S'ils sont les sujets d'une classe dirigeante riche, les hommes, en vérité, vénéreront cette classe d'une certaine manière; mais généralement avec crainte plutôt qu'avec affection; ou comme le symbole de ce qu'eux-mêmes souhaiteraient devenir; ou encore en tant que modèle de l'existence qu'ils pourraient vivre avec un peu de chance. Mais s'ils sont les sujets d'un monarque, les hommes voient en lui une divinité présente. Il est l'incarnation de l'Etat et d'eux-mêmes. Leur loyauté envers lui se confond avec le service qu'ils doivent à la nation. Et voilà pourquoi, après que les riches eurent détruit la puissance de la monarchie et l'eurent supplantée, le mot et le titre de « Roi » sont parfois conservés dans le but de magnifier une figure rituelle qui personnifie l'Etat. Tout pouvoir réel peut avoir été retiré à la Couronne et transmis à une classe dirigeante; toute la politique peut, en fait, être conduite par cette classe; celle-ci peut s'être emparée du pouvoir législatif, de la direction de la politique, de l'ordre, de la justice, à l'aide de fonctionnaires issus de son sein : pourtant cette classe n'est jamais si assurée de son pouvoir qu'en agissant au nom de cette même Couronne qu'elle a évincée.

\* \* \*

Tel est l'empire de la monarchie sur l'esprit humain. Mais il y a en elle une qualité pratique particulière dont l'importance sociale dépasse tout le reste et qui est en relations étroites avec toutes ses autres qualités. La monarchie, dans un vaste Etat, est la seule protection efficace, pour la moyenne des citoyens, contre la domination de l'argent. Napoléon, dans une phrase lapidaire, exprima cette vérité. La monarchie, disait-il, est le seul moyen découvert par l'homme pour brider la puissance de l'argent.

Les siècles, l'un après l'autre, ont prouvé cette vérité non seulement par le raisonnement, mais par l'expérience. Considérant ce que peut la richesse, il est évident que rien n'est capable de mettre obstacle à sa domination sur la société, sauf la présence d'un maître trop riche pour être corrompu et trop fort pour être abattu. Sans doute, en l'absence d'une semblable tête, la société peut, par la force de l'habitude, accepter comme inévitable, voire (après un certain temps) comme naturel de se laisser diriger par les riches. Lorsque cet ordre de choses est parvenu à sa maturité et s'est stabilisé, on a ce que nous avons appelé une « aristocratie » : la plus stable et la plus permanente des organisations humaines. Les Etats gouvernés de cette manière connaissent des siècles de splendeur, et même pendant leur décadence ils demeurent des monuments de leur propre grandeur passée. Ainsi fut Carthage, ainsi fut Venise; ainsi l'Angleterre vit, depuis bientôt trois siècles; et elle continuera peut-être de vivre indéfiniment, aussi longtemps qu'elle sera gouvernée par des *gentlemen*.

L'Etat aristocratique n'est menacé que par deux choses : le danger moral de tomber dans la simple ploutocratie, un cancer qui tue rapidement (1), et le danger matériel d'une invasion par une forte armée. Car, dans une aristocratie, les masses n'accepteront jamais le service militaire permanent.

L'ordre est la marque essentielle des Etats aristocratiques, ainsi qu'une unité inconnue dans toute autre sorte de société. Leur cohésion interne est à la fois ferme et souple; leur politique extérieure toujours couronnée de succès, aussi longtemps qu'ils maintiennent un niveau suffisant d'intelligence et d'instruction dans leur classe dirigeante. Il y faut également un certain degré

d'honneur personnel, pas trop élevé, mais un minimum pourtant, qui, s'il n'est pas maintenu, entraînera la décadence.

Un gouvernement de classe, recruté sans interruption, ne « chute » jamais. Il n'est jamais mis en péril par la minorité d'un roi. Le gouvernement d'une classe ne souffre d'aucun « interrègne », d'erreurs dues à des caprices personnels, à l'infantilisme ou à la sénilité. Automatiquement, il rassemble des informations de partout grâce aux contacts qu'entretiennent ses nombreux membres avec la vie réelle : par leurs voyages, leurs affaires, leurs aventures ou leurs camaraderies. Sa discipline est instinctive et par conséquent jamais rigide; la forme de son autorité est adaptée organiquement à sa structure; et cette autorité, étant impersonnelle, insaisissable et multiforme, n'est jamais défiée.

Mais il faut à ces Etats aristocratiques, pour assurer leur durée, le désir des citoyens d'être administrés de cette façon que nous venons de mettre en lumière, et, par conséquent, l'absence d'esprit égalitaire. L'égalité des hommes, le primat donné à la personne humaine sans égard aux accidents individuels de fortune et de capacité doivent être oubliés ou du moins ne pas être ressentis pour permettre à un gouvernement de classe de prospérer. De là, dans la masse de l'humanité, l'opinion qu'il y a quelque chose de bas et d'infamant dans l'essence même du gouvernement de classe, en dépit de son éclat extérieur. De là, le fait que les sociétés de cette espèce aristocratique sont si rares dans le temps et dans l'espace, — parce que, seul, peut les tolérer un tempérament exceptionnel. De là, aussi, le fait que ce tempérament exceptionnel qui les accepte provoque contre elles un antagonisme général. Et c'est pourquoi elles doivent garder des positions bien défendues, de peur qu'elles ne soient absorbées ou détruites par l'idéal de dignité civique, très différent, qui est celui de la grande et constante majorité des hommes.

Pour cette grande et constante majorité égalitaire, l'oligarchie, même si elle devient par l'usage et l'acceptation une aristocratie, est odieuse; sa suffisance est amèrement ressentie, et les hommes refusent de payer le prix de ce qui leur paraît une dégradation spirituelle, quitte à ne pas obtenir les avantages manifestes que procure le gouvernement de classe. Ils peuvent, quand ils sont peu nombreux, exprimer leur sentiment de l'égalité par la démocratie. Mais souvent, même quand ils sont peu nombreux, et toujours quand ils sont très nombreux, ils l'expriment par la monarchie.

Voilà pourquoi les grands Etats se divisent en deux catégories : les Etats aristocratiques et les Etats monarchiques.

Ces derniers peuvent être de formes diverses, selon que l'autorité est celle d'un souverain élu ou héréditaire. Ils peuvent admettre des différences de rang et des délégations de pouvoir, des dosages d'influence et d'autorité; mais ils ont tous ceci de commun : de se confier à un seul homme pour restreindre et neutraliser l'action arbitraire de la richesse, sachant bien, dans leur cœur, qu'à défaut d'un tel homme, ils devraient accepter pour maître l'argent.

Ainsi saisissons-nous la signification et l'avantage de la monarchie et pour l'Etat et pour l'organisation de l'humanité, à laquelle elle assure une représentation et une voix personnelles, la protection, la direction et l'ordre sous une autorité. La monarchie est aussi la garantie politique des gouvernés. C'est Charles Stuart qui exprima cette vérité sur l'échafaud, en disant qu'il mourait pour le peuple d'Angleterre.

\* \* \*

(1) Voici le phénomène qui manifeste l'apparition de cette maladie : elle sévit quand un quidam multimillionnaire est traité en supérieur d'un gentleman très pauvre.

Mais il est une autre vérité qui doit être dite à propos de la monarchie. Elle met en danger l'âme du monarque. Le roi est



nécessaire afin que les citoyens puissent échapper à l'avilissement d'une souveraineté de classe; mais les hommes nécessaires sont des victimes. Le monarque est sacrifié à l'Etat. Sa personne individuelle, l'homme en tant qu'homme, cesse d'exister; et cela de deux manières. Premièrement, il perd le droit d'agir comme un particulier, — puisqu'il ne doit pas agir pour lui-même, mais pour l'Etat; deuxièmement, il est en péril de perdre cet équilibre moral qui est le fruit de la camaraderie. Il est seul; et il doit être, il ne peut qu'être « adoré ». Or, un homme « adoré » devient pour lui-même un dieu, à moins qu'il ne se surveille à chaque moment de son existence et ne se soumette lui-même à une discipline. L'essentiel de sa propre vie spirituelle a été sacrifié à sa fonction, et il sacrifie autrui à ses désirs. Des faits intolérables chez d'autres hommes sont tolérés chez lui, et sa conscience s'atrophie.

De tout cela, la vie de Louis XIV offre un exemple saisissant. L'objet de l'exaltation juvénile, des transports passionnés de son premier amour lui fut refusé parce que, Roi, il n'était pas qu'un jeune amoureux, mais l'incarnation de l'Etat. Cette frustration le dessécha et le rendit indifférent pour toute la vie à de semblables sentiments. Le meilleur de la virilité était perdu pour lui.

Son grand mérite fut de ne laisser jamais le caprice intervenir dans sa tâche de guide, de maître, de protecteur du royaume. Chaque jour, il travaillait pendant des heures à son métier de roi. Ce métier, il le remplit jusqu'au tout dernier jour de sa vie. Cette assiduité à son devoir le place en vérité parmi les plus grands de l'espèce humaine. Mais, en Louis, le monarque consumma à moitié les vertus de l'homme privé. Pendant toute la première moitié de sa vie active, il fut insoucieux de cette unité domestique en laquelle un homme devrait vivre et sans laquelle l'âme dépérit dans l'imperfection et la stérilité.

Il est vrai, Louis fit pénitence. L'occasion lui fut accordée de se reprendre. Il la saisit avec reconnaissance. Pendant toute la dernière moitié de sa vie, — trente ans et plus, — graduellement, il fit son âme... il la refit. Mais la monarchie l'avait blessée, cette âme, très profond. La blessure guérit-elle tout entière?...

En cela aussi Louis est un symbole de la monarchie : dans son destin composé de bien et de mal *intérieurs*.

En vérité, de toutes les manières, il était le symbole même de la royauté; car il vint à la fin, et ce fut le plus puissant de cette lignée par laquelle la royauté, dans notre civilisation, dans toute la chrétienté, s'est manifestée de la façon la plus complète : le dernier et le plus puissant à s'asseoir sur le trône qui devait servir de parangon aux autres trônes de l'Europe.

De toute royauté en Europe, de notre race et de notre tradition, exemple, centre et modèle, la monarchie française fut héréditaire pendant des siècles dans la maison capétienne. Jamais despotique, fondée sur des traditions aussi anciennes qu'elle-même, créant la Nation et créée par elle : tel était ce type complet de la royauté.

Le fondement en est romain (1). Ce qui inspira le développement séculaire de la Couronne de France, ce fut la succession des empereurs romains, commandants en chef des armées. Un général romain de troupes fédérées, Clovis, Belge de naissance, fils d'un homme occupant une situation semblable dans les

(1) Il était dans la haute destinée de cette Rome (dont nous procédons tous) que la Cité, malgré sa forme républicaine, ne descendit jamais à l'avilissement de la simple aristocratie. Quoiqu'elle eût un patriciat et fût par là républicaine, elle garda vivant le sentiment de l'égalité parce que ses citoyens restèrent toujours soldats. Tout au long de son histoire, le sentiment de l'égalité se maintint et ne fit que s'accroître. Rome ne put empêcher l'apparition d'hommes extrêmement riches, ni leur ascendant; mais elle n'adora jamais l'homme riche; bien plutôt, elle adora le soldat. Elle évita le sort moral de Corinthe ou de Carthage; et quand enfin elle domina le monde, elle établit une monarchie totale, patente et idolâtrée.

armées impériales, avait saisi le gouvernement de la Gaule quand le système fiscal centralisé de l'Empire s'était effondré et, avec lui, l'administration directe de toutes les provinces de l'Ouest par la grande Cité. C'est dans sa famille que commença la souveraineté sur la France, devenue une unité monarchique indépendante. Plusieurs générations plus tard, le lieutenant de son dernier descendant reprit lui-même la tâche et fonda une famille, illustre avec Charlemagne, qui devait recueillir les fruits de l'expansion chrétienne au delà du Rhin. Quand la maison carolingienne tomba en décadence, la partie occidentale — la plus grande — de la Gaule, devenue féodale dans les siècles de ténèbres, accepta la suprématie vague, difficilement maintenue, d'un de ces potentats locaux qui détenait la souveraineté directe sur Paris et ses environs.

Chez ces derniers, le titre de « roi de France » subsista. Souveraineté d'une espèce inconsistante, à l'origine, mais d'un haut prestige moral, le pouvoir de cette famille grandit par voie d'héritage et de conquête pendant cinq cents ans, jusqu'à ce qu'à la fin, le roi de France, souverain véritable de la Méditerranée jusqu'à la Manche, devint le modèle de toutes les royautés nationales nouvellement établies dans la chrétienté. Enfin, dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les vestiges de la féodalité gauloise s'effondraient, et la domination de la Couronne était complète. Les violentes guerres de religion, en France, guerres issues du génie de Calvin, ne réussirent pas à détruire la puissante structure de la monarchie française. Elle en fut même consolidée, renforcée; et elle s'éleva à une puissance nouvelle et incontestée, tandis que les Allemands, à travers de semblables commotions causées par les guerres religieuses, se désagrégèrent et déclinaient.

L'artisan de cette grande restauration, Richelieu mourut peu avant son maître, le roi Louis XIII. Ils laissaient sur le trône un petit enfant qui, après les difficultés d'autres troubles civils de moindre importance, devait régner avec un droit incontesté et un pouvoir personnel absolu, depuis sa vingt-troisième année, sous le nom de Louis XIV.

\* \* \*

Cet homme qui devait offrir le plus parfait exemple de la monarchie avec tous ses avantages et tous ses désavantages eut une existence qui nous offre un excellent terrain d'étude pour notre analyse de la royauté.

Il fut roi chaque jour de son existence, depuis celui où il succéda à son père comme un petit enfant encore incapable de comprendre le monde qui s'agite autour de soi, jusqu'au jour où il mourut, dans l'entière possession de ses facultés, aux limites mêmes de la vieillesse. Sa vie fut entièrement remplie par les affaires de la monarchie. Il accomplit son métier de roi activement et en personne, gouvernant de sa propre décision et autorité, travaillant incessamment à sa tâche qu'il devait accepter pendant plus de cinquante-cinq ans. Il lui manquait six mois pour avoir vingt-trois ans quand, à la stupéfaction de son conseil, il déclara son pouvoir absolu, au lendemain même de la mort de Mazarin. Il lui manquait quelques jours pour atteindre soixante-dix-sept ans, quand il accomplit son dernier acte de souverain et tomba dans le bref coma qui marqua sa fin.

Cette existence se divise fort nettement en ces quatre phases qui composent toute vie humaine : adolescence, glorieuse jeunesse, maturité, vieillesse. Chaque phase est bien définie; chacune comporta une suite particulière d'événements, et, en ce qui concerne les trois dernières, chacune eut sa suite singulière d'expériences publiques et privées, d'actes d'Etat et d'incidents personnels, de vie extérieure et de vie intérieure.



Louis XIV resta enfant très longtemps, tandis qu'il grandissait et prenait une belle taille, brun et fort, réceptif et silencieux, exprimant peu ses opinions et ne manifestant aucune volonté. Il paraissait ne devoir être qu'un sujet de sa mère, et un simple élève du subtil Italien, Mazarin, dont la vaste expérience des hommes formait chaque jour le jeune garçon, par l'exemple, d'abord, plus tard, activement, par les principes et la pratique du gouvernement. Ainsi se déroulera sa vie, jusqu'au jour où son premier grand désir le saisit, à son entrée dans l'âge viril, à sa vingtième année. La femme qui était l'objet de cette passion intense et exaltée lui fut refusée. Ce refus le laissa incapable d'autre passion amoureuse, pour toujours. Il vivra pleinement, mais il n'aimera jamais plus.

Désormais, pendant six ans, il gouverne dans la force de la jeunesse. C'est le second chapitre de son histoire, et le premier dans son rôle de maître de l'Etat. Pendant seize années, ensuite, il fait des conquêtes au delà des frontières et administre tout dans la plénitude de sa maturité. C'est le troisième chapitre. Le quatrième chapitre est celui de sa résistance à la contre-attaque. Il se maintint dans le péril croissant, pendant plus de trente ans, à un âge avancé; et il finit son règne, comme il l'avait commencé, au bruit de victoires décisives. La charge de cavalerie de Rocroi ouvre cette histoire; la charge des baïonnettes de Denain la clôt.

Ces quatre divisions sont les chapitres séparés de sa vie. La première embrasse sa formation. La seconde, un faisceau d'actions créatrices achevées avant qu'il n'ait trente ans. La troisième, le triomphe de sa personnalité, la marche des armées et leurs victoires, l'extension du royaume dans toutes les directions et la primauté en Europe; tout cela, magnifié dans une poésie et une prose de grand style, une haute rhétorique, et soutenu par des esprits les plus éminents. La quatrième, une coalition d'ennemis, le siège de ce qu'il avait établi, un effort vigoureux et désespéré, mais qui ne l'écrase, ni lui, ni son peuple. Il sort de cette lutte dans l'extrême vieillesse, encore droit, épuisé mais non vaincu, et il gagne une bataille décisive pour finir; sur quoi, il meurt.

Les mêmes quatre divisions distinguent la vie intérieure. La première est l'enfance et l'adolescence. Elle se termine sur cette flamme de passion qui marqua tout ce qui devait suivre. La seconde est remplie d'inclinations passagères qui ne peuvent le contenter, et par une solide affection de femme: affection reçue, mais non payée de retour. La troisième est la maturité: une aimable liaison stable et suffisante, mais limitée au simple attrait pour la beauté, la vitalité. Manquant, elle aussi, de substance spirituelle, cette liaison s'affaiblit; une violente secousse la tue. La quatrième est cette consolation de l'âge: une solide et permanente amitié, qui ira jusqu'au mariage. Cette présence amicale l'entoure pendant toute la seconde moitié de sa vie, le soutient et le sauve; mais il n'y a là-dedans même pas l'écho de l'amour.

\* \* \*

A chacune de ces trois dernières périodes, je voudrais donner, non certes, une égale longueur, ni un aussi long détail dans l'exposé, mais un poids égal, avec la préoccupation d'estimer à sa juste valeur l'ensemble du travail extérieur accompli par l'homme, et l'ensemble de son expérience intérieure.

Comment est-ce possible puisque la première des trois périodes ne comporte que six ans, la seconde plus du double, et la troisième près de deux fois les années de la seconde? Je m'explique.

Le début du règne actif de Louis XIV date du jour qui suivit la mort de Mazarin, alors qu'un des principaux personnages du

royaume lui demandait: « A qui le bon plaisir du Roy voulait-il qu'ils s'adressassent pour recevoir les ordres? »; ce qui voulait dire: « A quel ministre, que Votre Majesté a bien voulu choisir? » Louis fit cette réponse immédiate, inattendue et stupéfiante: « A moi! » C'était en mars 1661. La période suivante s'ouvre avec l'invasion des Pays-Bas espagnols, au printemps de 1667. La première partie du règne actif de Louis dure six ans.

Les différentes guerres des Pays-Bas et leurs suites, c'est-à-dire la plus brillante époque militaire du règne, se terminent, si l'on veut, entre la paix de Nimègue, onze ans après la première invasion de la Hollande, et la reddition de Strasbourg, trois ans plus tard, — soit de 1667 à 1678-1681. Cela continue dans une atmosphère de triomphe pendant deux années encore: 1682 et 1683.

Après 1681, se succèdent, l'un après l'autre, les événements qui composent la troisième période, le déclin du règne: l'hostilité de Rome, la Ligue d'Augsbourg, la chute des Stuart, la coalition croissante et, à la fin, le péril mortel du royaume dans la dernière guerre, celle de la Succession d'Espagne. Le roi rallia son peuple à la dernière extrémité: et Villars, par une victoire soudaine, gagna la paix. Mais ce ne fut pas avant le mois de mars 1714 que le traité définitif fut signé, — trente et un ans d'anxiété, allant du danger à la menace, de la menace à une bataille vitale perdue, et de là à la limite même du désastre: la moitié entière d'une vie longue et active, la dernière et la plus mauvaise. L'année qui suivit, le grand Roi mourait.

Comment des périodes aussi différentes, la première, brève, de splendeur, celle qui suit, plus longue mais encore limitée à seize ans, enfin, la longue et traînante lutte de défense désespérée de la fin, comment peuvent-elles être mises sur le même pied? Voici: la valeur d'une période dans une vie humaine n'est pas mesurée par les années, mais par l'intensité des actions et des sentiments. Louis XIV, à ses moments de jeune gloire, n'avait pas encore atteint trente ans. Dans la splendeur de sa maturité, il se maintient jusqu'après quarante ans, — jusqu'à quarante-trois ans, — quelques-uns diraient jusqu'à quarante-cinq. Mais après la quarantaine, la courbe de la vie humaine descend; les pensées et les actes de l'homme s'appuient alors davantage sur les souvenirs et moins sur les faits; le temps devient de plus en plus court; il se presse d'arriver au bout; après quarante-cinq, les années activent leur allure. Encore une décade: et elles se mettent à courir.

Que tout homme qui a déjà longtemps vécu se retourne et regarde en arrière. Que lui offre le paysage? Les heures du matin. Sur quoi tombe la pleine lumière? Sur le midi et le temps qui suit immédiatement, — heures de plénitude. Mais l'ombre s'étend, l'air fraîchit: c'est le crépuscule et le long passage vers la nuit.

Ainsi Louis dut voir sa vie, à la fin. C'est dans ces mêmes divisions que je dois encadrer l'examen de ses longues années.

HILAIRE BELLOC.

(Traduit de l'anglais).

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits



*Libres propos...*

## La Belgique dans la bourrasque

Allons-y, quand même, d'un court billet, encore que la tentative soit forte, de se retirer momentanément sur la colline et de se borner à contempler le spectacle. Mais l'heure est trop grave. Il faut que chaque citoyen fasse tout ce qu'il peut. Oh! nous sommes optimistes! Les forces à l'œuvre, en Belgique, cachées parfois par la poussière d'une agitation superficielle, sont « conservatrices » de nos vieilles traditions, de nos génératrices d'indépendance et d'union nationale. Mais le tapage électoral fausse les perspectives. Le spectacle n'est certes pas très reluisant. Le suffrage universel pur et simple inorganisé — tout le monde décidant également de tout — engendre nécessairement la surenchère, la confusion et le chaos. Certes, le totalitarisme inhumain est pire encore. Et la réforme nécessaire de notre régime politique, réforme qui mûrit heureusement sous nos yeux, ne manquera pas d'être influencée de façon bienfaisante par le honteux esclavage qui sévit à quelques kilomètres de chez nous... Mais hélas, nous en sommes encore aux beautés de l'électoratisme. Et elles sont peu ragoûtantes. Quelle chance, ne peut-on s'empêcher de penser, que la situation extérieure pèse lourdement sur nos luttes intestines, donnant leur vrai relief, qui est ridiculement mince, aux petits incidents de nos vaines querelles...

Il faut donc voter le 2 avril. Il faut voter belge et catholique. Il faut renforcer le parti catholique pour lui permettre de jouer demain, dans la constitution du gouvernement et surtout dans l'élaboration des réformes politiques qui s'imposent de plus en plus, un rôle de tout premier plan. Il faut achever de tuer le rexisme qui fit un mal immense. Le mal incalculable de lancer des bonnes volontés enthousiastes, des dévouements admirables, des espérances pleines de promesses, dans une voie sans issue. Tout ce que révèle actuellement un Raphaël Syndic est vrai, trop vrai. Mais la révélation est bien tardive et, pour notre part, nous avouons ne pas comprendre comment des chefs rexistes qui « savaient » ont pu se faire aussi longtemps les complices de l'immense et invraisemblable duperie spirituelle et escroquerie morale que fut le rexisme. Nous ne comprenons pas non plus que les dégoutés et les désillusionnés du rexisme — nous parlons naturellement des chefs, parlementaires et autres — n'aient pas la conscience, n'aient pas le courage, de dire publiquement, pour racheter tout au moins une complicité trop certaine : Syndic a raison!... Rexistes, on vous a trompés, on continue à vous tromper!...

La consigne pour le 2 avril est donc très simple. Le Cardinal van Roey vient d'ailleurs de l'énoncer avec son habituelle précision : « *Tous les citoyens qui ont à cœur le bien suprême du pays, tous ceux qui n'ont pas une âme d'esclave et tiennent à leur liberté et à leur dignité humaine, doivent laisser de côté les mesquines questions qui les divisent et se ranger autour du drapeau commun pour défendre les suprêmes intérêts en cause. Comment pourrait-on concevoir, à l'heure actuelle, que, par leur collaboration consciente ou inconsciente, les honnêtes gens fassent le jeu des ennemis de l'ordre social, des adversaires de l'unité nationale ou des agitateurs de profession? L'avenir de notre pays va se jouer, non pas tant sur le plan international que sur le terrain intérieur. A tous les bons citoyens de faire leur devoir en conscience.* »

Catholiques, mes frères, votez donc catholique et rien que catholique! Et si, de ces élections survenues si mal à propos,

devaient ne pas sortir une volonté résolue de gouvernement stable de réformes efficaces, d'adaptation de notre vie publique à ce que la « réaction » européenne a de bienfaisant et de sauveur, le pire serait à craindre. Heureusement le danger extérieur nous presse. Pussions-nous comprendre les leçons qui s'inscrivent, sous nos yeux, en lettres de feu, au grand livre de l'Histoire.

\* \* \*

Ce danger extérieur se résume en un seul mot : un conflit de forces. Enfin tout le faux décor est tombé! La réalité toute nue se dresse. Vingt ans d'erreurs, plus exactement cent cinquante ans d'erreurs se liquident en ce moment. Le faux idéalisme genevois — si souvent dénoncé ici et auquel tant d'esprits généreux persistaient, s'obstinaient à s'accrocher — a véritablement créé de toutes pièces le cauchemar allemand qui s'étend sur l'Europe et sur le monde. Inutile de se lamenter, bien que l'on ait une rude envie d'inviter un peu durement à plus de décence les faux prophètes qui continuent à vaticiner. Il ne reste qu'à regarder la réalité en face. Un équilibre de forces se cherche. Une coalition se forme. Le Reich ne s'arrêtera que devant une force supérieure à la sienne. Tout le reste n'est que juridisme stérile et folle littérature. Pour ceux qui l'ont prévu, rien d'étonnant. Pour les autres, qu'ils ouvrent donc les yeux! La Belgique a son rôle à jouer dans la constitution de cet équilibre, condition *sine qua non* de paix et de vie honorable. Pour cela, il lui faut **d'abord** être unie! Et puis être forte. Et puis encore favoriser autant qu'elle le peut cet équilibre sauveur.

Quant au surplus, souhaitons à l'Angleterre une armée, ainsi qu'une diplomatie plus souple, plus compréhensive de la tradition européenne que le protestantisme anglais a tellement déformée. Souhaitons à la France le redressement nécessaire au salut de l'Occident. Souhaitons à Paris et à Londres de comprendre que l'Italie, rejetée malgré elle dans l'autre camp, reviendra, à la condition que ses intérêts vitaux soient reconnus. Et puisse le nouveau Pape, S. S. Pie XII, si admirablement préparé pour ce rôle suprême, imposer aux nations, avec sa volonté de sauver la liberté et la dignité humaines — ce qui est bien le fin fond du problème — son désir de rechristianisation de l'Europe et son immense amour de la paix, de la paix « *opus justitiae* »...

TESTIS.

## Les conséquences du démembrement de la Tchéco-Slovaquie

Que les historiens se préoccupent dorénavant du mystère qui entoure, malgré les apparences contraires, la catastrophe finale de l'Etat tchéco-slovaque : les hommes politiques et les hommes de la rue s'inquiéteront plutôt des suites que comporte un événement aussi grave. Elles se feront sentir aussi bien dans le domaine diplomatique que sur le terrain militaire ou économique et par certaines modifications dans l'atmosphère morale.

Commençons par les premiers intéressés, par les victimes et leurs bourreaux. La façon dont les représentants officiels du peuple tchèque ont préparé, accepté et commenté la perte de son indépendance a été pour le moins déconcertante. Au lieu de nous porter juges, nous cédon la parole à un grand ami de la



nation de saint Venceslas et de Masaryk, au sénateur polonais Fudakowski, qui vient de renvoyer ses décorations tchèques, en les accompagnant d'une lettre adressée au président Hacha :

« Par un acte de son gouvernement légal, la nation tchèque a renoncé à son existence d'Etat indépendant et elle s'est placée sous la protection du Reich allemand, demandant en échange l'autonomie et la garantie de son existence économique. Cela s'est accompli, bien que cette nation fût pourvue d'un matériel de guerre complet et après qu'elle eut joué pendant vingt ans un rôle assez considérable parmi les puissances européennes. Sans combat, sans sacrifier une goutte de sang, le peuple tchèque a abandonné, par la bouche de ses chefs et d'une manière qui ne connaît pas d'exemples, le bien le plus sacré qu'une nation véritable puisse posséder, sa liberté et son indépendance. En marchandant son honneur, il a choisi, au nom des générations présentes et futures, l'esclavage dans le déshonneur, sous la domination étrangère. Nul peuple ne saurait comprendre plus profondément que le mien les malheurs qui peuvent affliger une nation, mais en même temps nul ne ressent davantage la chute où l'on peut sombrer lorsqu'on met au-dessus des valeurs morales les biens matériels, en souillant sa propre dignité et son propre honneur. »

Ce verdict très dur ne s'applique certes pas à l'ensemble des Tchèques, mais il vaut pour tous ceux qui, dirigeants, chefs, sous-chefs, fonctionnaires et très petits fonctionnaires, ambitieux, peureux, hommes « sans échine », ont cédé, sans coup férir, aux menaces, quittes à accueillir avec empressement les nouveaux maîtres et à assouvir les restes d'un instinct de domination en maltraitant et en brutalisant plus faibles qu'eux-mêmes. Le spectacle que nous offrent Prague, Brno et Bratislava est triste et écœurant. MM. Hacha, Beran et le nouveau *primator* de l'ex-capitale saluent et haranguent le Führer et ses collaborateurs, assistent aux défilés des troupes d'occupation et préconisent dans des discours radiodiffusés la soumission aveugle aux occupants qui assureront à tout un chacun son bifteck quotidien, pardon, ses quenelles et son *povidlo* de chaque jour; les « généraux » Syrový et Gajda, qui n'en sont pas à leur première trahison, s'exhibent une nouvelle fois dans une de ces volte-face que l'on a pu admirer chez eux lors de leur outreucidante « épopée » sibérienne. La police de Prague, d'après une liste préparée de longue date, livre spontanément aux agents de la Gestapo les réfugiés allemands et les adhérents de l'ancien régime; les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères remettent aux Allemands tous les secrets de l'Etat disparu; un « comité de coopération tchéco-allemande » s'est formé, sous l'égide de l'ineffable M. Gajda, rival, quant aux incartades antifrançaises et au zèle raciste, de son homonyme italien; les membres dudit comité, anciens ministres, industriels, un aristocrate excentrique, le comte Thun-Hohenstein, des bureaucrates rancuniers comme M. Kalfus, l'ancien sauveur manqué des finances tchèques, assurent le Président Hacha de leur fidélité « sans bornes », la même, sans doute, qu'ils ont conservée à la défunte République et, dans certains cas, plus anciennement à la non moins défunte Autriche. Et M. Hacha, président ou ex-président, en tout cas, chef du nouveau Parti Unitaire, retransmet tant de fidélité au magnanime Führer qui a daigné prendre sous sa très haute protection ce même peuple dont il a énuméré les forfaits dans une proclamation de prise de possession. Les naïfs lecteurs de la grande presse, parisienne et autre, feraient bien de retenir leur émotion, nourrie par Havas et les correspondants spéciaux, de ne pas pleurer trop chaudement le morne silence et la dignité touchante du peuple de Hus et de Komensky. Cette nouvelle légende de notre

siècle n'est pas plus vraie que les légendes de la démocratie et de l'invincible armée tchéco-slovaque et la vaste blague de l'unité tchécoslovaque qui l'avaient précédée.

\* \* \*

Ne prolongeons pas le récit d'une synchronisation par trop foudroyante. Contentons-nous de révéler que rien ne manque dans ce film parfaitement synchronisé : ni la ruée sur les postes devenus vacants, ni les arrestations en masse, ni les suicides en série accomplis par les désespérés, Aryens et Juifs, ni les tracasseries policières envers les adhérents de la même indépendance tchèque qu'hier encore les auteurs de ces tracasseries avaient à défendre, ni l'avidité de mercantis acourus de tous les coins pour tirer profit du malheur d'autrui, ni l'incendie, le rapt et l'assassinat. A Prague, on observe quelques formes; à Bratislava, c'est déjà plus à la manière orientale, mais ne nous questionnez pas sur l'état actuel des petites villes et de la rase campagne en Slovaquie, en Moravie et surtout dans le *nomansland* aux confins de la Ruthénie récupérée par les Hongrois. Nous avons entre nos mains les récits authentiques de rescapés. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête des spectateurs les plus réfractaires au macabre de tous les *Frankenstein* et de tous les « Grands-Guignols ». Les Tchèques, fonctionnaires, douaniers, négociants et artisans, parqués en hâte dans des trains ou dans d'autres moyens de locomotion, emmenant femmes et enfants, les débris de leur mobilier et quelques hardes; un voyage sur des routes infestées de bandes armées, des combats sauvages où l'on défend la vie et l'honneur de sa famille; on se bat pour un vêtement usé, pour une paire de chaussures, pour quelques croûtes de pain, pour quelques couronnes. C'est la guerre de tous contre tous : tirailleurs ukrainiens de l'organisation terroriste *Sitch*, Tchèques obligés à des anabases au bout desquelles il n'y aura plus, hélas! pour eux cette mer de Bohême chantée par Shakespeare; Slovaques des gardes Hlinka, irréguliers magyars, gardes civiques de la population allemande, tchèque, ruthène, roumaine; puis les armées régulières : celle du Reich qui vient de l'Ouest et qui avance ou se replie selon les considérations de la haute politique; l'armée hongroise, qui occupe la Ruthénie Carpathique et qui aimerait tellement pénétrer en Slovaquie; les Polonais et les Roumains, en nombre impressionnant, qui observent, l'arme au pied, les événements. Et au milieu de tant de bruit belliqueux, les Juifs, fuyant dans une panique indescriptible, battus et repoussés un peu partout. Oh! la belle chose que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes! Oh! la belle solution que les traités de Saint-Germain et de Trianon, vengeurs de l'injustice séculaire, démolisseurs de la Monarchie austro-hongroise!

Nous ne voulons pourtant pas exposer les suites universellement connues des erreurs passées; revenons aux conséquences de la débâcle présente. La Tchéquie et la Slovaquie ont l'air de s'accommoder merveilleusement de leur incorporation dans le Reich, voire de leur mise sous protectorat et au pas. Que M. Benes recommence, à vingt-cinq années de distance, ses agissements à la tête d'un gouvernement fantôme *in partibus fidelium*, que les politiciens les plus compromis ou les personnages les plus détestés par les Allemands prennent la fuite et protestent, l'exil sauveur une fois atteint, que la population marque par le silence ou par des murmures et des sifflements sa réprobation : il n'en reste pas moins que tous les facteurs responsables des deux Etats collaborent dans un zèle étonnant avec le Protecteur, que tous les anciens chefs de parti s'associent à cette attitude, les seuls socialistes exceptés, auxquels cette adhésion est interdite par... la dissolution de leur groupement. Ex-agraires, ex-



catholiques, ex-nationaux-démocrates, ex-Slovaques nuance Hlinka ou nuance Hodza, il n'y a qu'un seul moyen pour les faire renoncer au sacrifice de leur dignité, c'est précisément l'obligation de renoncer aux dignités qu'ils revêtent. Ainsi, M. Sidor disparaît, pour avoir accepté, pendant quarante-huit heures, la mission d'exécuter les ordres de M. Hácha, tandis que *summum jus, summa injuria*, cet ancien juge suprême, ce magistrat intègre, est admis à exécuter encore et toujours les ordres que M. Hitler voudra bien lui faire parvenir par l'intermédiaire du baron von Neurath, si ce n'est par celui d'un délégué de ce délégué.

Et nous sommes tentés de recourir, face à cet état de choses, aux enseignements d'un autre démembrement, de celui de la Pologne. L'abbé Staszic, contemporain des partages de l'ancienne *Rzeczpospolita*, a consolé et admonesté ses frères de malheur : « Même un grand peuple peut tomber, mais seule une nation vile peut périr ». Que les Tchèques en tirent la conclusion qui s'impose. Mais qu'ils repensent également les leçons de cette période de l'histoire polonaise que Roman Dmowski a appelée l'« ère du désespoir ». Le publiciste le plus écouté du « positivisme », Alexandre Swietochowski (mort il y a peu de temps, plus que nonagénaire) dissertait alors, en 1883 : « Que demande chacun de nous, pris individuellement ? Des soldats, des batailles, des parlements, des députés, des ministres — bref, un appareil politique ? Que non, chacun ne rêve qu'à une vie heureuse, en accord avec les droits individuels et collectifs de la nature. Le Sort a ouvert devant nous un champ très large de victoires industrielles et commerciales. C'est sur ce champ que nous pouvons remporter des triomphes plus certains que ceux dans lesquels nous avons mis nos espoirs jusqu'à cette date. » Ce programme de « collaboration » avec l'opresseur tsariste ou prussien a séduit les pauvres Polonais, après la défaite de leur dernière insurrection. Il est fait pour attirer aujourd'hui les Tchèques désenchantés et délaissés. C'est très naturel et, entre parenthèses, cela interdit aux Polonais de juger trop impitoyablement l'attitude de leurs voisins slaves. Mais que l'exemple de Pilsudski, que le geste des légions et le travail des nationalistes groupés autour de Dmowski ou de Paderewski apprennent aux Tchèques qu'ils auront à sortir de leur torpeur et à résister — d'une manière active ou passive, selon les circonstances — s'ils veulent éviter que la mort définitive ne se substitue à la léthargie. Nous devons toutefois nous rappeler que l'« ère du désespoir » et de la collaboration positive avec le vainqueur n'a fait que commencer en Bohême, en Moravie et en Slovaquie. Pour une période impossible à déterminer, la facteur tchèque et slovaque est éliminé de la politique européenne; en tant que sujet, mais nullement en tant qu'objet d'initiatives et d'actions.

Le Reich acquiert par sa conquête une augmentation de ses forces et de ses ressources que les journaux ont suffisamment commentée. La contre-partie de cet accroissement est insignifiante. Ceux qui se consolent par le fait que la présence d'une forte minorité linguistique constitue pour le Reich un danger intérieur méconnaissent singulièrement le caractère national tchèque et slovaque. Le seul danger réel que les nouveaux sujets pourraient causer au Führer est écarté d'emblée : les « sous-Allemands » ne feront pas de service militaire et ils épargneront de ce chef à leurs maîtres les expériences que feu l'Autriche a faites avec les héros du 28<sup>e</sup> d'infanterie et les autres Svejks, soldats « braves » dans le sens germanique et ironique de ce mot. Cependant, le charbon et la houille, les bonnes routes stratégiques et les immenses usines de guerre, les 1.500 avions (dont 650 de première ligne), les 3.000 canons, les 10.000 mitrailleuses, les 600 chars de combat, l'équipement de 800.000 soldats et les quelques douzaines de secrets militaires et industriels découverts sont

d'un prix d'autant plus grand qu'il ne sera jamais payé. La frontière allemande est raccourcie de 600 kilomètres. Enfin, le Reich a réalisé par ses récentes conquêtes son vœu de donner une configuration compacte et solide à son territoire.

Que l'on se souvienne combien les créateurs de la Prusse ont été dirigés dans leur politique par le souci de cette « géopolitique » que d'autres Prussiens, érudits et hommes d'étude ceux-là, ont codifiée et baptisée après coup. L'Electeur de Brandebourg, séparé de ses provinces rhénanes et de la Prusse Orientale par de larges bandes de territoire appartenant à d'autres souverains, s'empare des régions qui s'intercalent entre les fragments de ses Etats. Les prétextes ne lui font pas défaut pour ses « rectifications de frontières ». La Justice éternelle fut réclamée de bonne heure comme alliée des bataillons les plus forts, ceux des Hohenzollern et plus tard des bataillons bruns. La Silésie prise au nom des droits dynastiques héréditaires, la Prusse Occidentale revendiquée tantôt au nom du principe des nationalités, tantôt parce que les Sarmates constituaient un péril aussi terrible pour la sécurité prussienne que les Tchèques furent dangereux pour la sécurité allemande, le Hanovre parce que ses rois conspiraient avec les ennemis de la Prusse : tout a passé sous la haute protection de Berlin, en dépit des cris de protestation anglais et français. Et rien n'a arrêté ce *Drang nach allen Richtungen* (« poussée dans tous les sens »), cette boulimie congénitale de l'organisme politique qui s'appelait jadis la Prusse et qui s'intitule actuellement Empire Grand-Allemand, rien, si ce n'était une force supérieure opposée à la force attaquante.

La géopolitique ou, si vous préférez le verbe sonore, grave et mystique cher aux gens d'outre-Rhin, les « puissances khtoniques », *die dunkeln Mächte*, incitent et condamnent le Reich à « rectifier » ses positions, à rassembler sans répit les terres germaniques et autres, pourvu qu'on laisse faire. Un coup d'œil sur la carte indique les victimes suivantes. La Prusse Orientale est séparée, comme autrefois, du reste de l'Empire, par un « couloir » étranger, polonais.

Une ligne droite qui partirait du point le plus avancé vers l'Est des nouvelles frontières allemandes pour rejoindre celles de la province natale de Kant engloberait toutes les marches occidentales de la Pologne : la Posnanie, le « couloir » et quelques districts adjacents, la Silésie de Katowice et une partie de l'ancien « Royaume de Pologne », à l'Ouest de Lodz. C'est là que se trouvent les contrées les plus riches, ou les moins indigentes de la *Rzeczpospolita*; c'est là que subsiste une minorité germanophone de près d'un million de membres, dont les persécutions atteindront le jour voulu un degré qu'aucun dirigeant allemand ne saurait tolérer. C'est là que les militaires du *Reichsheer* voudraient ériger leur ligne de défense (et d'attaque) contre la Russie. Enfin ce territoire est indispensable pour la poussée ultérieure de l'Allemagne, pour cette triple offensive qui vise à la fois les Etats baltes, l'Ukraine et les Balkans.

\* \* \*

La Pologne est donc destinée à supporter une prochaine agression du colosse germanique. Est-ce la prochaine agression déclenchée par le Führer ? Nous en doutons, car au préalable, ce sera le tour de la Hongrie et de la Roumanie. Les motifs qui nous font supposer que Budapest et Bucarest auront le pas sur Varsovie sont d'ordre très différent. Tout d'abord, le pétrole roumain, le blé hongrois et moldave sont pour l'Allemagne d'une importance plus urgente que l'extension politique, militaire et économique en direction orientale. Puis, l'opération est plus aisée en Hongrie et en Roumanie qu'elle ne le serait en Pologne. Onze



*exquis*

*pas cher*

*et quel choix!*

CHOCOLADE MELT  
UNE SPECIALITE EXQUISE  
NOKALINE  
EEN UITMUNDE SPECIALITEIT  
AU LAIT  
FOURRAI  
UNE SPECIALITE EXQUISE  
JACQUES  
EEN UITMUNTE  
AU LAIT  
ROYAL

*Achetez donc, Madame,*

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.  
Il est vraiment unique.

Pour UN franc, le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir qui vaut plus, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos desirs : Plaisir - Santé - Economie.

**JACQUES**  
SUPERCHOCOLAT

1Fr. le gros bâton



LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



# DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368  
BRUXELLES

## DEUX NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

TRADUCTIONS NOUVELLES — TYPOGRAPHIE NOUVELLE

### Le Petit Missel Quotidien

TRÈS PORTATIF (1100 pages) et PRATIQUE  
TRÈS COMPLET (toutes les messes expliquées et  
illustrées)  
TRÈS BON MARCHÉ (depuis 20 francs)

### Le Missel Vespéral Romain

Universellement répandu (15<sup>e</sup> édition), entièrement  
renouvelé dans sa forme et dans son fond. Reste le  
missel le plus parfait (latin-français), avec explica-  
tions et gravures.

LES MISSELS DE DOM LEFEBVRE EXISTENT EN SEPT LANGUES  
ET SONT RÉPANDUS DANS LE MONDE ENTIER

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES CATHOLIQUES



millions ou 18 millions d'adversaires, qui s'entre-détestent et qui même dans le danger le plus affreux ne sauraient être du même bord pour combattre un ennemi commun, sont une proie plus facile que ne le seraient les 35 millions de Polonais, auxquels, le moment venu, l'appui étranger ne ferait pas défaut. En outre, le Troisième Reich peut espérer des complicités au sein des peuples roumain et magyar, tandis que l'union sacrée polonaise se formerait immédiatement contre l'envahisseur germanique.

Berlin envisage donc probablement une double opération qui lui soumettrait le royaume de saint Etienne et celui de Carol II, si possible sans ultimatum, sans déploiement de menaces militaires. M. Wohlthat, *nomen et omen*, se déclare prêt à engendrer tous les bienfaits souhaitables, pourvu que la Roumanie intègre son économie dans l'engrenage allemand. Promesses et mises en demeure agissent en même temps à Budapest. Dans les deux pays, l'argument antisémite est pertinent. L'Allemagne n'est-elle pas l'ennemie mortelle des Juifs et les ennemis de l'Allemagne ne sont-ils pas les protecteurs, les associés et les esclaves de la race maudite? Un Magyar, un Roumain hésitent avant de rejoindre un camp où Israël est présent ou de désertir un front qui se dresse contre le judaïsme. C'est en jouant sur ce sentiment de haine et en exploitant d'autres sentiments plus généreux, l'amour de la patrie, que les propagandistes du national-socialisme ont recruté l'armée de leurs auxiliaires, les soldats de feu Codreanu et ceux de Szálasi. A l'heure décisive, Berlin peut faire éclater des « révolutions nationales » à Budapest et à Bucarest. En attendant, les agents du Reich sèment l'émeute; ils maintiennent la Hongrie et la Roumanie dans un état de fièvre. Ils persuadent la jeunesse des deux pays, ici que seuls les Allemands ont assuré aux Magyars la possession des contrées désannexées en octobre 1938 et de la Ruthénie occupée en mars 1939, là que ces mêmes Allemands empêcheront les Hongrois de reprendre la Transylvanie et garantiront aux Roumains l'intégrité et la prospérité de leur Etat.

Le régime des magnats, des évêques et de la haute finance, incarné en la personne du roi Carol II en Roumanie et — depuis l'automne dernier, où la brouille est devenue manifeste — par l'amiral Horthy en Hongrie, disposera d'un petit temps de répit avant de s'incliner devant la volonté du Führer. Si les Calinescu et les Gafenco, si les Teleki et les Bethlen s'obstinent à ne pas céder sur tous les points, l'assaut sera donné. Berlin ne refrénera plus l'impétuosité de ses amis roumains et magyars. Mais si les deux alternatives échouent, si les détenteurs du pouvoir demeurent inébranlables et si une révolution tarde à éclater ou si elle n'aboutit pas au succès? Alors le Reich procédera sans doute à l'agression ouverte, laquelle reste encore probable au cas où on la jugerait nécessaire, soit pour faire entendre raison aux gens en place, soit pour soutenir les racistes hongrois et roumains.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, la Hongrie et la Roumanie auront à sauvegarder leur indépendance, mais elles n'auront pas à craindre pour leur intégrité. La Pologne devra cependant redouter le pire, si elle n'arrive pas à paralyser le dynamisme germanique. Varsovie tentera évidemment tout pour éviter une guerre. Pour autant que ni sa dignité, ni son indépendance, ni son intégrité ne sont en jeu, la Pologne ménagera l'Allemagne et elle poursuivra cette politique tant décriée du colonel Beck qui s'inspire de réalités indéniables. Nous ne pensons pas non plus que les maîtres du Troisième Reich préparent sciemment une rupture avec le partenaire du pacte conclu entre M. Hitler et Pilsudski en 1934. La fatalité amènera néanmoins les ennemis héréditaires, les rivaux pour la suprématie en Europe balte et danubienne, à dénoncer leur armistice. Personne ne se fait d'illusions à ce sujet.

« Il convient de regarder la vérité en face », déclare le plus perspicace des publicistes polonais, le professeur Stronski, dans son éditorial du *Kurier Warszawski* du 17 mars, « et cette vérité et la réalité nous disent qu'au cours de l'année qui va de mars 1938 à mars 1939, l'Allemagne s'est accrue, à nos confins occidentaux et méridionaux, de 200.000 kilomètres carrés et de 20 millions d'habitants, tandis que la Pologne y a obtenu en même temps 1.000 kilomètres carrés et une population de 200.000 hommes. L'Allemagne a mis la main sur des ressources économiques et sur du matériel de guerre très importants; cette puissance de la domination et de l'influence allemandes s'est étendue sur notre aile, le long de 700 kilomètres de notre frontière du Sud-Est. Ce n'est plus le moment de nous leurrer aujourd'hui par de faux semblants. Il est nécessaire de pénétrer d'un regard perçant les résultats essentiels [de notre politique étrangère et de l'évolution générale]. Et puis, il nous tarde de tirer les conclusions qui en découlent; nous devons changer ce qu'il y a à changer et renforcer ce qui demande à être renforcé. »

Débarassées de la circonspection de langage commandée par la censure polonaise, ces lignes ne disent autre chose que ceci : préparons-nous à un duel formidable, resserrons les liens avec la France et la Roumanie, cherchons le contact avec l'Angleterre, affrontons l'éventualité d'enterrer pacte et non-agression et de défendre notre indépendance, notre liberté et notre intégrité. C'est sous cet angle que l'on verra se dérouler les conversations de M. Beck à Downing Street, du 3 au 6 avril, c'est dans cet esprit que la Pologne a conclu les accords de Varsovie avec M. Gafenco, le ministre des Affaires étrangères roumain, et que les gouvernements polonais et hongrois cultivent leur entente.

\* \* \*

La logique invite tous les anciens amis et clients de l'Allemagne à réviser leur politique étrangère. Car, jusqu'aux derniers événements, la Pologne, la Hongrie et la Roumanie n'ont pu élargir leurs frontières qu'en connivence avec le Reich. Dès maintenant, tout ce qu'ils ont à revendiquer, ou à conserver, ne s'obtiendra ou ne se gardera que contre l'Allemagne. La Pologne : inutile d'insister. Elle doit protéger ses intérêts à Dantzig, assurer une existence supportable à ses conationaux en Prusse Orientale et en Silésie allemande; elle est dans la nécessité de réprimer l'irrédentisme germanique et la propagande ukrainienne fomentés tous deux par l'Allemagne; elle détient le couloir, la Silésie, la Poznanie convoitées par le Reich, malgré un moratoire des concupiscences. La Roumanie : elle perdra la Transylvanie si Berlin encourage les Magyars à être intransigeants; elle se débat contre les prétentions grandissantes d'une minorité allemande à Sibiu et à Brasov, à Cernauti et même en Bessarabie; elle sait que la Dobroudja sera envahie par les Bulgares dès que cela plaira au Troisième Reich. Le cas de la Hongrie semble le plus favorable pour l'Allemagne, mais il est sensiblement le même que celui de la Pologne et de la Roumanie. Le Reich barre la route aux aspirations hongroises sur la Slovaquie; cette caricature d'un Etat ne peut exister que comme partie, soi-disant autonome, de l'Allemagne ou de la Hongrie. Dilemme dangereux qui à lui seul suffit pour envenimer les rapports germano-magyars. Puis, il y a le Burgenland ex-hongrois, aujourd'hui incorporé dans le Gau Niederdonau et la Styrie. Enfin, si le Reich exerce une pression sur les Roumains en appuyant légèrement les visées hongroises sur la Transylvanie, les hommes d'Etat de Budapest ne se cachent guère que seule une entente directe magyaro-roumaine pourra résoudre définitivement et pacifiquement le problème délicat de l'Ardeal-Erdély-Siebenbürgen, où sans une réconciliation réciproque



Magyars et Roumains sont pareillement destinés à subir la loi de leurs concitoyens allemands.

Somme toute, Polonais, Roumains et Hongrois, auxquels se joindraient les Yougoslaves, sous les auspices éclairés du prince-régent Paul, n'auraient qu'à sceller leur entente qui a fait ses premières preuves lors de l'occupation de la Ruthénie Carpathique. Ces quatre peuples ne provoqueraient aucunement leur puissant voisin la Grande Allemagne, ils s'efforceraient de ne lui fournir aucun prétexte d'agression; ils ne se mêleraient pas de conflits qui surgiraient ailleurs, par exemple en Méditerranée. Ils réprimeront par contre les menées de leurs propres compatriotes incités et excités par les agents de Berlin; ils n'admettront pas, tout en lui assurant une autonomie culturelle enviable, que la minorité allemande s'arroge une hégémonie pareille à celle qu'elle exerce en Bohême et en Moravie et qu'elle a voulu acquérir dans la ci-devant Tchécoslovaquie. Unis, ces quatre Etats, encouragés sous main par l'Italie, réussiront peut-être à faire respecter leurs droits et à rester en bons termes avec le Reich, sinon sur le pied de l'égalité, du moins sans tomber dans un vasselage humiliant. Désunis, travaillés et affaiblis par des discordes intérieures, tous ces pays, sauf la Pologne, seront la proie, rapide et sûre, de l'expansion germanique. Sur quoi le pays de Pulsudski aurait à accepter un combat à mort dont l'issue pourrait être tragique.

Si vastes que soient les plans allemands en Pologne et dans le bassin danubien, ils ne forment qu'une autre étape dans un ensemble plus grandiose, auquel les « puissances khtoniques », Wotan et tous les Ases ont destiné le peuple élu des Seigneurs. Derrière la Pologne s'élève le mirage de l'Ukraine, d'abord rendue indépendante, puis devenant à son tour le Piémont d'une Russie tsariste, retombée sous la coupe de l'Allemagne. A travers la Hongrie et la Roumanie, voici le chemin de l'Asie Mineure et de Bagdad, la route vers le pétrole et vers les Indes. Enfin, les affaires d'Europe centrale et orientale servent, au gré des dirigeants allemands, à détourner l'attention de coups préparés en Europe occidentale ou en Afrique du Nord. Pologne, Hongrie, Roumanie et Yougoslavie doivent être neutralisées, si une crise s'ouvre à l'Ouest, avant qu'elles ne soient solidement rattachées au Reich. Elles seront englobées par le Reich si les événements d'Occident ne se précipitent pas et si le sacré égoïsme des démocraties permet à l'Allemagne de manger comme un artichaut, feuille par feuille, Etat par Etat, le bouquet de pays indépendants qui résistent encore à l'emprise germanique.

La lutte pour la domination du monde est déclenchée. Dans ce drame gigantesque, l'offensive allemande en Europe orientale et danubienne apparaît comme un simple épisode, et la tragédie, nous dirions presque la tragi-comédie tchécoslovaque reste un petit intermède. Cet épisode pourrait toutefois devenir d'une importance capitale et marquer aussi bien l'apogée que la catastrophe. Ce qui distingue ce jeu, cruel et passionnant, d'autres drames, c'est que les acteurs peuvent contribuer à faire dévier ou aboutir l'action. Certains protagonistes, qui se sont tenus trop longtemps à l'écart, seront appelés pour décider si en fin de compte, au dernier acte, Siegfried triomphera en héros ou bien si tout se soldera par un kolossal Crépuscule des dieux ou, si nous descendons à terre de Walhalla, par un *Katzenjammer* bien mérité après tant d'ivresses impérialistes.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

## Au pays de Jésus :

Jérusalem<sup>(1)</sup>

Au Saint-Sépulcre

Nous sommes le Mercredi Saint. J'arrive bien en retard : j'espérais être à Jérusalem dès le dimanche des Rameaux et y suivre au jour le jour tous les événements de la Semaine Sainte. Les jours précédents j'aurais dû être au Temple pour y revivre les grands enseignements et les suprêmes exhortations du Maître. Aujourd'hui Il n'y est pas venu : Il est resté à Béthanie, avant d'aller au sacrifice. Il faudra suppléer : j'irai donc au Temple tout à l'heure. Mais d'abord, naturellement, au saint Sépulcre.

Et voici qu'un cher visage s'évoque, chargé de souvenirs : ma bonne et sainte mère, cette chrétienne... Je la revois sur son lit de malade, regrettant de mourir sans avoir pu réaliser ce rêve : le pèlerinage de Terre Sainte. Elle en avait fait le vœu, pour mériter notre bonheur; et les nécessités d'une lutte incessante l'en avaient toujours empêchée. Alors je lui avais promis d'y aller à sa place, et cela l'avait consolée : c'est son vœu que j'accomplis aujourd'hui. Qu'elle doit être heureuse, et comme son sourire, du haut du ciel, va m'envelopper et me suivre!

Deux heures. Je sors de ma cellule avec précaution, pour ne point tomber sur un trop aimable compagnon. Dans le corridor, une large fenêtre m'invite à examiner les alentours, visibles de ce côté. Le couvent est bâti tout contre la muraille nord de la ville, qu'il domine. En face, vers la gauche, la colline où fut le camp de Godefroid de Bouillon. Ce mur n'existait pas du temps de Notre-Seigneur : toute cette zone du quartier latin, qui contient le Saint-Sépulcre, était en dehors de la ville. A droite, un fouillis de terrasses, de coupes et de clochers dévale vers la vallée du Tyropéon et la colline du Temple. Et au delà... cette montagne en pente douce, mon Dieu! je la reconnais pour en avoir tant de fois vu l'image : c'est le mont des Oliviers! Là-haut, le lieu de l'Ascension; et vers le bas, dans ces cyprès, Gethsémani.. Il semble que déjà c'en soit trop, d'un coup. Une émotion me serre la gorge.

Au dehors, je suis d'abord dérouté. Je cherche la rue des Francs. Mon plan l'indique comme une des principales artères de la ville, et je me figurais une rue large et droite. Je ne vois qu'un porche sombre, bas, aux murs patinés — le premier porche par lequel je suis entré. Pourtant, c'est bien cela : la rue des Francs — devenue rue Saint-François — est évidemment cette ruelle qui passe sous le porche. Le cawass assis à l'entrée voit mon hésitation (la Custodie a droit à des cawass, sorte d'agents de police privés en livrée de janissaires, qui sont en même temps portiers dans les établissements importants) :

— Vous allez au Saint-Sépulcre?

— Oui. C'est la rue des Francs, ceci?

— Cela même. Et tournez à droite là-bas.

Elle est étonnante, la rue des Francs : une ruelle descendante, irrégulière et bosselée, avec une marche tous les six mètres, des maisons délabrées aux hautes murailles presque sans fenêtres. Partout, entre les pierres, des herbes ont poussé dans ces murs. Par une porte basse entr'ouverte j'aperçois une nichée d'enfants déguenillés. Plus bas un maréchal ferrant frappe son enclume dans un antre tout noir. De petits ânes gravissent d'un sabot sûr la rue glissante, en faisant balancer leurs deux grandes couffes.

(2) Voir la *Revue catholique* du 17 mars 1939.



Dans un recoin une grosse brebis rumine près d'un tas d'herbe.

Une autre rue s'ouvre à droite sur celle-ci : la rue des Chrétiens. Elle est encore plus étonnante. Après avoir longé les murs de derrière du Saint-Sépulcre garnis, eux, de véritables arbustes, elle se couvre complètement : un tunnel. Et me voici, dans la pénombre des vieilles voûtes noircies, au milieu d'un encombrement bourdonnant. De part et d'autre ce ne sont que des boutiques ouvertes, marchands de fruits et de gâteaux, cafés, et surtout magasins d'objets de piété à bon marché. Il y a des costumes orientaux et des costumes européens. Il y a surtout le va-et-vient affairé des pèlerins; il passe des prêtres, des religieuses, des touristes, des hommes de toutes races; un groupe récite le chapelet à haute voix tout en marchant très vite. Certains achètent des souvenirs, médailles, chapelets et croix de bois d'olivier, encens, roses de Jéricho, images ornées de fleurs séchées, qu'ils emporteront chez eux comme d'inestimables reliques. Scandale de la pacotille dévote, du trafic de la piété, des marchands dans le Temple? Mais non, pourquoi pas? Tout le monde ne peut pas se payer des œuvres d'art. Laissons donc ces bonnes gens se munir selon leur bourse et emporter ces chers objets qui plus tard rallumeront leur piété. Tout ce qui vient de Jérusalem est saint — oui, uniquement parce que cela vient d'ici. Et tout à l'heure, quand ces pauvres choses auront touché le Tombeau du Christ, elles seront chargées de grâces qui en feront des reliques sacrées. Mais il y faut, pour les voir, le regard de l'amour qui transfigure les signes les plus humbles. Je laisse à M. Zola et aux littérateurs ces faciles scandales.

Ce que je voudrais, c'est que les pèlerins allassent moins vite. Mais cela aussi, est-ce bien leur faute? Tout va si vite aujourd'hui! Les jours sont comptés, et il y a tant à voir! Peut-être les organisateurs y pourraient-ils remédier quelque peu... Mais malgré tout c'est touchant, ce pieux affairément, après vingt siècles, autour du Tombeau de Jésus.

Le chemin, ici, est aisé à trouver : on n'a qu'à suivre n'importe qui. Après deux ou trois crochets hors du tunnel, on passe sous une vieille porte, on descend des marches glissantes et ébréchées, et l'on débouche sur le parvis de la basilique.

C'est une grande cour très vieille, très usée, couverte de dalles vénérables, entourée de hautes bâtisses borgnes, informes, fatiguées, cent fois rapiécées et transformées. A l'avant-plan, on marche sur les bases des colonnes d'un ancien portique. A gauche, une grosse tour d'église tronquée, et dans le fond, sous une coupole, la façade construite par les Croisés. Tristesse! Elle menace ruine et est à moitié masquée par d'énormes étais en poutrelles de fer.

Pourtant elle est jolie dans sa sobriété. Ses quatre arcades à coussinets rayonnants, légèrement brisées, portées par de gracieuses colonnettes, sont très belles. Mais quel délabrement! La pierre rongée, effritée, cassée, a pris une teinte fauve de vieille roche, et partout, sur les corniches et le long des murs, règnent ces herbes folles qui donnent à tout l'aspect de ruines.

La place est encombrée de pèlerins, de policiers, de mendiants, de vendeurs acroupis qui exhibent leur marchandise sur des tapis. Devant une porte, un moine grec, le bonnet carré droit sur les longs cheveux en chignon, a l'air de monter la garde.

Dans l'angle, à droite du double porche, la chapelle des Francs en saillie, derrière laquelle est le Calvaire... Je me mets à genoux pour prier. « Arrivés au Calvaire, ils le crucifièrent. » Là... L'endroit où Jésus est mort : le lieu le plus sacré du monde!

On entre par le porche de gauche; celui de droite est muré. Et aussitôt on est saisi par une fraîcheur et une demi-obscurité de grotte pleine de relents de cierges et d'encens. Dans le vestibule, à gauche, des gardes arabes, sur un large divan, regardent passer les « chiens de chrétiens ». (Les musulmans détiennent

toujours les clefs du lieu saint.) Dès l'entrée la vue est barrée par le mur enfumé du chœur grec; mais devant celui-ci, presque au ras du sol, une grande dalle rose flanquée de six énormes chandeliers et sur laquelle pend un chapelet de lampes, est entourée de quelques femmes agenouillées : c'est la Pierre de l'Onction. C'est là que, selon la tradition, le corps inanimé du Christ fut déposé et oint de parfums par Nicodème. Les saintes femmes, car c'est elles que je vois, se courbent pour baiser la pierre. La Pierre de l'Onction... Je fais comme elles. Et voici que je sens se former au centre de mon cœur un orage de tristesse et d'amour. Mais je refoule encore mes impressions.

Obliquant à gauche, je franchis une des arcades hautes et étroites qui entourent la coupole du Saint-Sépulcre, et j'aborde celle-ci de biais. Elle a grande allure dans l'ensemble; mais quelle pauvreté de style, ces lourds piliers carrés et ces fenêtres aveugles! Tout cela est si nu; et si terne : gris, malpropre, misérable comme un édifice à l'abandon. Au centre, dans la lumière avare qui tombe des fenêtres supérieures, s'élève l'édicule qui couvre le Tombeau : un kiosque byzantin en marbre rouge surmonté d'une bulbe, dont la façade, précédée elle aussi de chandeliers démesurés, disparaît sous les lampes, les cierges et les images. Je ne suis pas déçu par sa laideur : je m'y attendais. Et que m'importe? L'esprit, ici, supplée à toutes les apparences.

La vaste rotonde est bourdonnante de voix à demi étouffées. Des centaines de pèlerins et de touristes y circulent. Une foule stationne devant le Tombeau : on y entre par quatre et on en sort presque aussitôt pour laisser place aux suivants. Ah! non, pas comme cela : j'attendrai plutôt; et je me contente de m'agenouiller hors du va-et-vient continu, tâchant de m'abstraire de la foule et du monument pour ne voir que la place : la place infiniment triste où reposa le doux corps martyrisé oint une dernière fois des larmes de Marie, de Jean et de Magdeleine, la place infiniment joyeuse de la résurrection.

Puis je continue vers la chapelle du Saint-Sacrement. Vraiment on n'a pas l'air, ici, de s'inquiéter de sa présence. On ne le trouve que dans le chœur des franciscains, en annexe de la basilique elle-même. Mais sur le seuil j'aperçois un confrère... Vite, je fais demi-tour — surtout ne pas parler! — je m'enfonce dans des bas-côtés qui ont l'aspect de souterrains, je traverse le chœur grec désert, encombré de sculptures, d'icônes et de quincailleries : impression d'un immense bric-à-brac poussiéreux. Je me hâte : une seule chose m'intéresse : le Calvaire.

### Le Calvaire

Le voici enfin, dans un recoin, tout près du porche d'entrée : je l'ai laissé à ma droite en arrivant. Voici le lieu le plus saint de la terre... On y monte par un escalier assez raide, car il est de près de cinq mètres au-dessus du sol de la basilique. Mon cœur se serre, tandis que je pose le pied sur ces marches, que je monte là... après Lui.

Et je débouche dans une chapelle sombre aux voûtes massives, divisée en deux par un gros pilier. La partie de gauche est aux Grecs, celle de droite aux Latins : *diviserunt sibi vestimenta mea*. Celle de gauche est la plus sacrée : sous un autel écrasé par les cierges, les icônes, les fleurs artificielles, les lampions, le clinquant, une plaque de cuivre percée couvre l'endroit où fut plantée la Croix... Mais d'emblée je suis glacé par le regard rêche du prêtre grec de garde, debout dans le coin du sanctuaire.

Des pèlerins sont là, à genoux; en voici qui se lèvent, se courbent, touchent le sol des doigts, se relèvent et se signent, se courbent de nouveau, et ainsi vingt fois de suite, puis, essoufflés par cette dévotion gymnastique, s'avancent en rampant sous



l'autel et enfonce le bras dans l'ouverture de la plaque pour toucher le roc.

Je reste là, à genoux, interdit, tâchant de ressaisir ma pensée, de m'abstraire du regard de ce prêtre. Puis, moi aussi, je vais me baisser sous l'autel, et, avec un indicible respect je touche la pierre sacrée...

Mais déjà d'autres attendent. Et ce moine-sentinelle près de moi... Vite je me relève, et me réfugie de l'autre côté du pilier. Ici il n'y a pas de gardien. C'est la chapelle catholique.

A genoux contre le marbre luisant, je vois à la fois l'autel de la Croix à gauche, à droite celui de la crucifixion, et au milieu, devant moi, celui de la Vierge, les sept glaives enfoncés dans le cœur.

Et à moi aussi un glaive me pénètre dans le cœur.

*Stabat Mater dolorosa juxta Crucem lacrymosa, dum pendeat Filius...*

Ici!... Ici Tu as pleuré, douce Mère de Jésus, ici Tu as sangloté et ton cœur s'est brisé, près de la Croix cruelle. Ici Tu as souffert cette chose inexprimable que seule pouvait souffrir une mère comme Toi et une sainte comme Toi. Oh! Marie, ô mère au cœur meurtri, Il était là... là, cloué sur la croix, ton pauvre Bien-Aimé! Et Tu as vu son sang couler de ses blessures et tomber en lourdes gouttes, et Tu L'as vu souffrir, et Tu L'as vu mourir... Tu as vu ses doux yeux se fermer, et ton âme navrée, alors, s'en est allée avec la sienne. Oh! ce sang... Ce sang très cher qui a coulé ici, ce sang de l'Amour fait homme qui a rougi cette pierre... Jésus!... O Amour, je Te vois, pendu par tes blessures terribles, si meurtri, si infiniment douloureux, et si tendre encore dans ta désolation. Je vois ton front qui saigne et tes beaux yeux baignés de larmes, et ta sainte âme martyrisée. Tu souffres, ô mon Amour, Tu souffres toutes les douleurs et toutes les amertumes; et d'entendre sangloter ta pauvre Mère bénie achève de Te briser le cœur. Doux Agneau, pourquoi T'ont-ils fait cela? Pourquoi T'ont-ils ainsi blessé? Tu n'avais jamais su qu'aimer. Oh! ils ont été bien méchants! Ils T'ont tué, ô mon Amour!... Jésus! J'entends le gémissement de ton amour : « J'ai soif... » J'entends ta plainte déchirante : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?... » Oh! ici... Ici Tu as voulu nous aimer jusque-là, ici Tu as saigné pour laver nos péchés, Tu as agonisé, et Tu es mort de nous avoir trop aimés!

O Jésus! doux Sauveur, pardon!... Je T'aime, et mon cœur se brise d'avoir brisé le Tien.

... Et avec Marie, je pleure et je sanglote, ici, au pied de la Croix.

Oh! maintenant, c'est fini, je ne vois plus rien et je ne fais plus attention à personne. Il n'y a plus que cela : le Calvaire, et la Croix de Jésus, et la souffrance de Jésus, et la mort de Jésus. *Et expiravit...* Ce mot cruel revient comme l'obsession lancinante d'une chose irréparable, creusant dans le cœur des abîmes de désolation, d'amour, de repentir, et une douleur tumultueuse et jaillissante. Cela devient ici comme nouveau, si réel, si présent! Et puis... oh! voici ce soldat qui s'avance, et qui abaisse sa lance, et qui enfonce le fer dans la chère poitrine, et qui Lui perce le Cœur... Et de nouveau les sanglots me secouent; et sans cesse, à chaque souvenir nouveau du Drame de douleur, cela recommence, et il n'y a pas moyen de s'en défendre, ici. J'en entends d'autres pleurer près de moi. Et devant l'autel de la crucifixion, un homme est là, prosterné de tout son long, qui sanglote à hoqueter en baisant éperdument la pierre.

O cet endroit, ce lieu unique au monde où s'est passée la chose unique! Ce lieu où la Passion, semble-t-il, recommence en chacun des cœurs qui viennent y compatir, où la douleur et l'amour fondent sur l'âme, balayant tout! Quel autre haut lieu prépare aux fidèles un pareil bain de larmes?... Hélas! comment peut-on

s'en détacher? Pourquoi, ayant vu, ne reste-t-on point là, indéfiniment, pour y pleurer et y mourir avec Lui? Il semble impossible, quand la grâce de ce lieu vous a saisi, de retourner à la vie. Après des heures, il faut se faire violence pour s'arracher de là.

Je suis descendu titubant, écrasé, sans avoir l'envie ni même l'idée d'achever la visite de la basilique. Une seule chose m'attire encore : je voudrais Le retrouver dans cette ineffable et permanente résurrection qu'est l'Eucharistie : il semble que ce soit la seule consolation qui soit encore possible. Hélas! cette fois encore j'aperçois des franciscains. Moins que jamais je me sens capable de les aborder : je sens que tout contact profane me ferait mal comme un fer sur une plaie vive. Je m'agenouille au hasard pour L'adorer de loin : « Nous Vous adorons, très saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises où Vous résidez par le monde, et nous Vous bénissons parce que Vous avez racheté le monde par votre sainte Croix. » Qu'elle paraît belle et chargée de sens ici, cette simple prière de saint François! La Croix et l'Eucharistie : les deux pôles de sa vie ardente, les deux repères de la vie chrétienne. Et je songe qu'il y a sept siècles il a passé par ici : oui, c'est à cause de lui qu'aujourd'hui les franciscains sont là, gardant depuis lors les Lieux Saints parmi toutes les tempêtes. Il venait, lui aussi, d'Egypte. Il a prié dans cette même basilique, dans cette chapelle émouvante du Calvaire qui déjà existait alors. Quel dard dut transpercer son cœur séraphique! Quels accents dut trouver son âme douce et brûlante, son âme d'amant du Christ! Et quels pleurs durent couler de ses yeux! N'est-ce pas d'y avoir trop pleuré qu'il prit ici ce mal qui le rendit aveugle? Ah! c'est ici que dut se consommer à jamais cette communion dans la douleur qui aboutirait un jour au mystère des stigmates : suprême effort d'un amour éperdu, qui l'emportait enfin jusqu'au sommet de la conformité. La passion de l'Alverne, sublime réplique de la Passion du Calvaire. O François, mon Père ineffable, prie pour moi, car ton âme reste présente ici, et nul sans doute n'a comme toi aimé en ces lieux. Partage avec ton fils un peu de ton grand trésor de tendresse, mets un peu de ta flamme dans mon piètre cœur si lourd; ne la laisse pas s'éteindre, cette flamme, parmi nous, et donne-nous à tous, tes fils, cette chose qui est ta grâce à toi : le simple courage d'aimer.

Le Tombeau est toujours assiégé. Je reviendrai plus tard. Et je vais seulement, maintenant, prier derrière le monument, là où il n'y a personne : et je pose mes lèvres sur le marbre, et j'y appuie mon front — et je recommence à pleurer...

#### Rues de Jérusalem

Il faut bien, cependant, finir par quitter la basilique : je dois aller au Temple.

Le porche franchi, malgré le soleil éblouissant qui vous aveugle à la sortie, tout me paraît plus terne que tantôt. Sont-ce mes yeux encore tout brouillés d'avoir tant dû pleurer? Est-ce cette insupportable tristesse que l'on rapporte du Golgotha et qui paraît inguérissable? Je songe à Marie quittant le Sépulcre, veuve de son Amour, le dernier glaive planté dans le cœur, soutenue par les saintes femmes, titubante, anéantie, enivrée de douleur. Le Soleil de sa vie s'est éteint devant ses yeux gonflés de larmes. « Sainte Mère, imprime dans mon cœur les plaies du Crucifié; que je pleure avec Toi et compatisse à ses peines tant que je vivrai; que je porte en moi sa mort, que, blessé de ses blessures je m'enivre de la Croix et du sang de ton Fils... »

Je reste là tout un temps, immobile, sur la place du parvis, ne parvenant pas à me ressaisir, à reprendre contact avec la vie. Il me semble que plus jamais je ne pourrai comme avant m'intéresser aux choses accoutumées. Et je dois faire un véritable effort pour m'éloigner, retourner parmi les hommes.



Mais allons, il faut se décider.

Pour me rendre au Mont Moriah, qui est l'emplacement du Temple, je prends le parti de suivre à rebours la Voie Douleuse, afin de ne plus devoir rechercher les stations tout à l'heure, quand je ferai le Chemin de la Croix. Certaines sont en effet assez difficiles à repérer, en particulier la neuvième : entre la huitième station qui est dans la rue des Francs et la dixième qui est dans le Saint-Sépulcre, la voie est barrée par un couvent de je ne sais quel rite, car il y en a de toutes les confessions, latin, johannique, copte, abyssin, protestant, grec, russe, pressés contre la basilique et jusque sur son toit en un inextricable enchevêtrement : de sorte qu'il faut deux fois revenir sur ses pas pour visiter les trois stations.

Au sortir du parvis je prends donc à gauche sous une porte, je passe, distrait, devant des boutiques de « souvenirs » et de verroteries, et m'engage, à gauche, dans une rue perpendiculaire où commence le quartier arabe. Une rue? Mais non, une caverne. Et quelle caverne! La rue des Chrétiens, disais-je, est plus étonnante que celle des Francs; mais celle-ci, vraiment, est ahurissante. Large de quatre dalles et voûtée sur presque tout son parcours, elle est encombrée d'une invraisemblable cohue bigarrée. Tous les accoutrements s'y rencontrent : vestons à l'europpéenne, burnous blancs, caftans de toutes teintes, lévites noires, larges manteaux de soie multicolore, fez rouges, turbans magnifiques, bonnets de fourrure, peaux de mouton, indescriptibles guenilles. Aux endroits où la voûte s'entr'ouvre, le soleil fait briller dans le clair-obscur de ce fouillis humain des tableaux dignes de Véronèse; et dans ces échappées apparaissent des murs séculaires, noirs, sinistres, le faite en ruine frangé d'herbes. Des femmes en noir, la figure couverte d'un voile qui ne laisse voir que les yeux, marchent silencieuses, comme des spectres. Et une marmaille pouilleuse et effrontée circule entre toutes ces jambes.

Personne n'a l'air pressé dans cette foule. Je dois jouer du coude pour me frayer un chemin. Quel bazar! En vérité c'en est un : c'est ce qu'en arabe on appelle un souk. Dans chaque travée s'ouvre, de part et d'autre, une niche sombre aux murs grasseux, et chacune de ces niches est une échoppe, où un Arabe est accroupi sur un banc de pierre entre des monceaux de marchandises : légumes, fruits, pâtisseries, grains, viandes, tapis, étoffes, confections, ferblanteries, cuivreries, orfèvreries, poteries, outils, ustensiles, tout ce qu'on veut. Des artisans travaillent les métaux ou le bois, réparent des montres, battent des semelles, d'autres cuisent sur des platines du pain arabe mince comme du papier ou confectionnent des beignets à l'huile, d'infâmes fritures et d'inquiétants ragoûts. Il faut se garer devant des moutons écorchés et des tripailles saignantes qui pendent dans le vide, ou devant des tas de légumes, d'oranges ou de bananes. Et de tout cela monte une âcre odeur d'huile, de viande et de graillon. Les Croisés appelaient cet endroit *le Malcusinal*.

Des ânes circulent dans ce grouillement, un sac de chaque côté. Je dois en repousser un pour ne pas être collé au mur. Et voici que surgit devant moi, gris, pelé, fantastique, un chameau, chargé d'un énorme monceau de paille qui frôle la voûte. Il me paraît immense. Comment peut-il passer par cette poterne? Du haut de son long cou, bavardant sans relâche de sa lippe baveuse, il considère la foule, la tête droite, majestueux et stupide, et continue à marcher devant lui, placide comme au désert, au pas flasque de ses grandes pattes cagneuses.

Je me dégage enfin de ce chaos et, par un escalier que prolonge une impasse, je découvre la neuvième station. Mon Dieu! c'est par cela qu'il faut passer pour faire le Chemin de la Croix! Et c'est cette sordidité et ce tohu-bohu de bazar qui entourent ce lieu saint! O Jérusalem qui as tout profané!

Les autres stations sont plus faciles à trouver. Elles sont mar-

quées par des inscriptions, que l'on voudrait seulement plus apparentes. A un carrefour du souk, crochet à gauche vers la huitième station, par une rue à paliers, montante, glissante, enjambée par endroits par de lourdes voûtes. Elle est plus calme, mais encore envahie par les vendeurs de fruits et de légumes. Et qu'il y fait malpropre et nauséabond! Les eaux de ménage y coulent à même le pavé caillouteux mélangées à l'urine des ânes.

Revenu au carrefour, lieu de la septième station, j'y suis salué par un air de guinguette qui sort d'une boutique où est installé un appareil de radio. Telle est la liturgie du lieu. Je me hâte de fuir et, traversant la rue du souk, je passe sous une voûte basse, à l'emplacement de la porte par où le douloureux cortège sortit de la ville pour gagner le Golgotha. (L'affreux bazar suit le tracé de l'ancien mur.)

La Voie sacrée descend alors par une rue sombre et étroite dans laquelle se trouve la maison de Véronique : un passage resserré entre de hautes murailles ruiniformes reliées entre elles par une série d'arceaux en demi-cintres. Le soleil n'y pénètre pas. Des portes fermées et, très haut, des fenêtres et des grilles en saillie, indiquent que ces murailles sont habitées. L'endroit est d'une poignante tristesse. Du moins l'on peut s'y recueillir. Deuxième chute, Véronique, Simon de Cyrène... O Jésus, Tu es passé par ici, traînant la Croix! Comment ces rues ne sont-elles pas des temples? Comment ose-t-on marcher ici autrement que sur ses genoux?... Un Arabe me croise, le regard vulgaire et dur, poussant un âne chargé de légumes. Ils ne savent pas ce qu'ils font...

Au bout de cette ruelle on est au point le plus bas du trajet sacré, dans la vallée du Tyropéon, que suit une rue perpendiculaire. On prend celle-ci, à gauche, sur un petit parcours marqué par les cinquième, quatrième et troisième stations et... par un cabaret arabe, où l'on chante autour de narghilés. Puis un dernier coude à droite, et la Voie remonte directement jusqu'à la tour Antonia, où était le prétoire de Pilate. Je voudrais m'arrêter, me recueillir à chacune des stations. Mais non, je le ferai au retour.

La dernière section n'est plus qu'un chemin solitaire, sans pavés, poussiéreux, bordé à droite de murs blancs et de misérables maisons, et à gauche de couvents neufs construits au milieu de ruines et de monceaux de décombres. Il passe sous l'« arc de l'Ecce Homo », puis sous de sombres poternes, et longe enfin les murailles énormes de ce qui fut la tour Antonia. Au delà, jusqu'au couvent de Sainte-Anne et à la porte Sitti Miriam, on ne voit plus guère, par les brèches d'un vieux mur, qu'un terrain vague bosselé où les orties poussent sur des ruines accumulées.

Alors, quoi, c'est cela, Jérusalem? C'est cela, la Ville Sainte? Ces ruelles sans air, ces ténébreux coupe-gorge, ces bazars sordides, cette misère et cette confusion, ces maisons ruineuses encastrées dans des ruines, cette crasse, cette pestilence, c'est cela, la ville de Salomon! la glorieuse, la Cité de Dieu! « Jérusalem, tu es bâtie comme une ville où tout se tient ensemble... » Et voici que ce n'est plus qu'un chaos malpropre. Comment est-elle assise solitaire, la cité populeuse?... Jérusalem a multiplié ses péchés : c'est pourquoi elle est devenue une chose souillée. Elle a disparu à jamais, la Sion aimée de Dieu — la Sion infidèle, — non seulement morte, mais enfouie comme une ignominie : le sol que foule mon pied aujourd'hui est à plusieurs mètres au-dessus de l'antique Jérusalem, couverte et recouverte vingt fois par ses ruines; et ce qui reste à sa place n'est que l'épouvantable moisissure qui pousse sur un vieux charnier : « Ils te renverseront et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître l'heure où tu as été visitée. »

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(A suivre.)



## En quelques lignes...

### Une nouvelle année

J'ai toujours trouvé très jolie l'idée qui consiste à faire partir du 25 mars l'année « académique », si l'on ose dire, de notre Revue. Grâce à cette aimable singularité, nous nous renouvelons avec le printemps. Dans le moment même où éclatent les premiers bourgeons, où de petites feuilles luisantes ne demandent qu'à mettre le nez dehors, un numéro 1, flambant neuf, sort de presse.

Evidemment, vous me rétorquerez que le printemps de 1939 n'est pas encourageant du tout. Nous sortions à peine d'une épidémie de grippe que les giboulées de mars ont indiscrètement gonflé leurs outres. Et les Tchèques n'avaient pas encore fini de se remettre de l'amputation des Sudètes que l'ogre allemand commandait son « second service »...

Mais ce n'est pas une raison pour ne s'arrêter point, avec quelque complaisance, sur le seuil de cette année nouvelle. Qu'elle continue de développer entre ceux qui lisent la Revue et ceux qui la font des liens d'amitié spirituelle! Qu'elle puisse témoigner, aussi, — c'est notre désir le plus cher, — d'une résurrection des valeurs morales!

Il est assez déplaisant de jouer, après coup, au « je-l'avais-bien-dit ». Mais nous avons sous les yeux tant d'aveugles volontaires, tant d'obstinés en leurs erreurs que ceux-là (trop rares, hélas!) à qui il est arrivé d'avoir raison ont bien le droit de mettre l'accent sur leur vertu de clairvoyance.

Les lecteurs de la *Revue catholique* savent fort exactement ce que parler veut dire. En feuilletant, avant de la porter chez le relieur, la collection de l'année qui s'achève, ils n'auront nulle peine à se convaincre du bien-fondé d'une campagne patriotique qui n'a cessé de dénoncer comme l'ennemi public n° 1 la Prusse, nation de proie.

Cette nouveau-née de printemps voit le jour sous de sombres auspices. Mais nous avons confiance, quand même. Et, plus que jamais, nous serrons les rangs, sous le signe de notre devise : *Ut sint unum!*

### De l'abbé Prévost au romantisme

C'était une thèse universellement admise que le courant sentimental dans le roman français était d'importation anglaise. Que n'a-t-on pas écrit sur le retentissement dans la sensibilité européenne de *Clarisse Harlow*? Richardson (dont maints critiques dissertent d'autant plus doctement qu'ils ne l'ont jamais lu) marquait ainsi le point de départ d'une évolution qui devait aboutir au romantisme.

Et voici qu'une jeune femme, M<sup>lle</sup> Claire-Eliane Engel, entreprend de démontrer, textes et dates à l'appui, que cette sentimentalité, où il entre pas mal d'imagination, les Anglais ne l'ont pas inventée, mais qu'ils l'auraient reçue, au contraire, d'un Français de France.

Nous ne lisons plus guère, de l'abbé Prévost, que *Manon Lescaut*. Encore serait-il plus exacte de dire que les airs de l'opéra-comique nous sont plus familiers que les chapitres des *Mémoires et Aventures d'un Homme de qualité*. Ah! certes, il avait tout d'un aventurier, cet inquiet Antoine-François Prévost d'Exiles (le nom est tout un programme) qui, à l'âge de trente et un ans, débarque en Angleterre. « D'une taille médiocre, blond, aux yeux bleus et bien fendus, teint vermeil, visage plein » : tel est, d'après les Archives de la Bastille, son signalement.

Ses impressions anglaises vont créer le genre « impressionniste »

dans toute la rigueur du vague. L'abbé Prévost ne se contente pas d'emprunter, de piloter de droite et de gauche. Il entend que quelques apparences, géographiques ou historiques, l'autorisent à recomposer tout un décor dont les couleurs sont les couleurs de son imagination. Et cela, avec le sérieux d'un pape. La préface de *Cromwell* est en germe dans cette psychologie romantique avant la lettre et qui aboutit à revendiquer le primat du subjectif.

Nous sommes loin, on le voit, des classiques, lesquels croyaient dur comme fer à la valeur permanente et universelle de certains types littéraires. Mais nous sommes loin, aussi, de la filiation Richardson-Rousseau-romantisme européen. En réalité, tous ces thèmes qui s'appellent l'ennui, la mélancolie, les larmes, la solitude, le goût du malsain, l'excès de sentiment, l'abbé Prévost n'a pas été les chercher dans une Angleterre qu'il ne voit qu'à travers un brouillard. Et, pour parler comme la conclusion de la très attachante étude de M<sup>lle</sup> Claire-Eliane Engel, « le roman français du XVIII<sup>e</sup> siècle a bien l'Angleterre pour patrie spirituelle, mais c'est l'Angleterre de l'abbé Prévost ».

### Le poète O. V. de L. Milosz

Celui qui vient de mourir, mettant en deuil les amis de la Poésie (avec P. majuscule, comme eût dit Moréas), était né, voici plus de soixante ans, au domaine de Czerefa, en Lithuanie. Il était d'une famille catholique et noble de grands propriétaires féodaux. On songe au *Pan Tadeusz*. Les Milosz sont seigneurs du pays depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Plus de 30.000 hectares obéissaient à leur juridiction. On dit bien « obéissaient »; car, depuis 1917, ces propriétés de famille ont été confisquées par le gouvernement révolutionnaire des Soviets.

Le jeune Milosz devait débarquer à Paris dès sa douzième année. Au Lycée Janson de Sailly, puis à l'Ecole des Langues orientales, il poursuivra de solides études. On le vit aussi sur les bancs de l'Ecole du Louvre, où il s'attachait aux leçons de l'assyriologue Eugène Ledrain.

De longs et fréquents séjours en Russie, en Pologne, en Allemagne, en Angleterre et dans les différents pays méditerranéens lui avaient donné ce cosmopolitisme un peu dédaigneux que l'on retrouve chez un Rilke. Milosz finit cependant par demander la naturalisation française. Auparavant, il avait rempli les fonctions de ministre-résident de Lithuanie à Paris.

Son œuvre poétique est abondante. Depuis le *Poème des Décadences*, publié chez Girard et Villerelle (1899) jusqu'à ce recueil qui parut, l'an dernier, aux « Cahiers des Poètes catholiques ».

Quelqu'un a dit de Milosz qu'il était le poète de l'oraison. Et il est de fait que la poésie s'identifie, chez lui, avec le sentiment de Dieu en nous. Hors du temps, dans ces régions intérieures où le dialogue mystique s'établit très simplement,

*Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes,*

pour parler comme un vers que n'eût pas désavoué Alain-Fournier, sa Muse nous fait entendre ses mélancoliques et aristocratiques accents :

*Clapotis d'ails noires sur l'eau de mort*

*Dans un pays hors du temps, malade de charme.*

### Jumeaux maléfiques

Dans un travail fort curieux et plein d'aperçus originaux qu'elle publie sous le titre *Stérilités mystérieuses et Naissances maléfiques dans l'antiquité classique*, M<sup>me</sup> Marie Delcourt est amenée à s'occuper de la signification qu'attachaient les anciens aux naissances multiples.



Malheureusement, les textes sont peu nombreux, relativement peu anciens; et ils se contredisent les uns les autres. C'est ainsi que, tandis que Denys d'Halicarnasse rapporte que, depuis l'exploit des trois Horace, les tridymes sont nourris aux frais de l'Etat jusqu'à la fin de leur jeunesse — un passage de Pline indique qu'une « quadruplette » qui se produisit à Ostie, à la fin du règne d'Auguste, faisait prévoir une famine, laquelle sévit en effet. Comme Phlégon de Tralles se fait l'écho, d'autre part, de la joie qui accueillit, sous Trajan, une naissance de « quintuplés » (trois garçons et deux filles), il n'est pas impossible que l'on ait considéré les tridymes — et, éventuellement, les pentadymes — comme bienfaisants, les tétradymes étant maléfiques.

Les Grecs et les Latins ne semblent pas avoir jamais partagé la croyance des nombreux peuples (Assyriens, Hindous, Babyloniens, Egyptiens) qui voient, dans la naissance de jumeaux, un signe d'infidélité chez la femme. Telle est encore l'opinion dans nombre de tribus sauvages.

On connaît, cependant, quelques exemples de jumeaux exposés : Nélée et Pélée, Zéthus et Amphion et — les plus fameux — Romulus et Rémus. Peut-on tirer un argument quelconque de ces rares cas? Peut-on y retrouver la trace d'une ordalie primitive?... M<sup>me</sup> Delcourt n'ose pas s'aventurer. Il se peut que les jumeaux aient été considérés, très anciennement, comme maléfiques et exposés comme tels. Aucun texte précis ne nous permet de l'affirmer.

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que, chez beaucoup de peuples, la naissance de jumeaux est un signe mis en rapport avec l'apparition de la pluie, que celle-ci ait ou non un caractère fâcheux. Mais les légendes, telles qu'elles nous ont été conservées dans les textes littéraires, sont déjà trop « rationalisées » pour qu'il nous soit donné d'y repérer les anciennes croyances à l'état naif.

## Les origines belges<sup>(1)</sup>

Désarmée par l'échec de sa révolution, désaffectonnée à l'égard de l'Autriche, la Belgique, devenue une proie facile pour la France républicaine, allait connaître la première domination étrangère, depuis celle que lui avait imposée César.

Car les termes *domination espagnole* et *domination autrichienne*, tout comme « les siècles d'esclavage » dont parle la *Brabançonne* de Charles Rogier, sont des contre-vérités historiques.

Unis aux rois d'Espagne et aux monarques autrichiens par des liens purement personnels, les Belges n'avaient jamais cessé, jusqu'à la conquête française, de jouir d'une complète autonomie, avec leurs lois, leurs privilèges, leurs institutions propres. A la seule exception du gouverneur général et des chefs militaires, tous les fonctionnaires et magistrats devaient être nationaux.

S'il y eut, comme nous l'avons dit, tentative d'hispanisation de la part de Philippe II et tentative d'autricisation de la part de Joseph II, ces tentatives se brisèrent à la résistance de nos pères et aboutirent, l'une et l'autre, au rétablissement du *statu quo ante*.

De même, au point de vue international, nous formions une entité absolument distincte des autres territoires de la monarchie espagnole et de la monarchie autrichienne. Le Saint-Siège, la

plupart des grands monarques et même un certain nombre de princes de second rang entretenaient, en même temps qu'un nonce ou un ambassadeur à Madrid ou à Vienne, un internonce, un ministre ou un résident à Bruxelles, considérant ainsi le roi d'Espagne ou l'Empereur comme un souverain distinct dans les Pays-Bas.

Au point de vue du droit public international, la distinction était si nette que des puissances pouvaient être en guerre contre l'Empereur et observer, en même temps, une neutralité conventionnelle à l'égard des provinces belges, comme ce fut le cas lors de la guerre de la Succession de Pologne en 1733 et lors de la guerre de Sept ans (1756-1763).

Les Pays-Bas catholiques avaient leurs décorations distinctes; non seulement l'ordre *national* de la Toison d'Or, fondé par Philippe le Bon et considéré comme la première institution de l'Etat, mais aussi des croix et médailles essentiellement belges, destinées à récompenser la valeur militaire ainsi que le mérite civil et scientifique. Les provinces belges étaient même, à cette époque, le seul Etat au monde à posséder un drapeau : or, rouge et blanc, distinct de celui du souverain.

La Belgique formait donc un pays libre lorsque la France vint l'enlever par la force des armes à son souverain naturel, héritier des anciens ducs de Bourgogne et régnant, à ce seul titre, sur nos provinces.

\* \* \*

Nous n'avons pas à rappeler tout ce que notre pays eut à souffrir de la conquête jacobine et des vexations, à la fois mesquines et brutales, des agents du Directoire. Toutes les tyrannies se ressemblent et celle d'en bas est plus pénible encore à supporter que celle d'en haut. Aussitôt la résistance s'organise. Les membres des anciens Etats reprennent d'une façon occulte le rôle qu'il ont joué dans la lutte contre Joseph II. Le ci-devant conseiller-pensionnaire de Brabant, Egide-François de Jonghe, devient l'âme du comité de Dusseldorf, transporté plus tard à Emmerich, qui dirige l'opposition nationale à l'emprise jacobine.

Ce comité s'efforça par l'organisation d'une armée et par la diffusion d'un journal clandestin, *Le Lion Belgique*, de rendre possible un soulèvement général. Si les victoires de Bonaparte, en retenant toutes les forces de l'Autriche en Italie, empêchent l'insurrection d'éclater dès 1796, les élections de germinal an V n'en donnent pas moins au pays l'occasion d'exprimer ses sentiments. Partout, au cri de « Point de Français! », le parti « patriotique », organisé et discipliné par le notaire Nuewens, profite de l'esprit unanime d'opposition qui animait les Belges pour remporter un triomphe éclatant. Le Directoire n'a d'autres ressources que de rétablir la terreur par son coup d'Etat de fructidor.

Cependant, sans se laisser intimider, les « patriotes » poursuivent leur action libératrice. Sur divers points du pays éclatent des soulèvements locaux se rattachant à un plan d'ensemble et la tentative du baron de Meer de Moorsel à Afflighem donne son premier martyr à la cause nationale.

\* \* \*

La signature du traité de Campo-Formio, par lequel, le 17 octobre 1797, l'Autriche abandonnait nos provinces, ne décourage pas la résistance. S'appuyant sur l'Angleterre, les émigrés, groupés dans les comités d'Emmerich et de Roosendaël, redoublent d'activité et poursuivent le rétablissement des anciennes institutions dans le cadre d'un Etat belge indépendant.

Le soulèvement général était soigneusement préparé par les « patriotes », lorsque la mise en vigueur de la loi sur la con-

(1) Voir *La Revue* du 17 mars.



scription en provoque l'explosion, plus tôt que ne l'attendaient les organisateurs du mouvement.

Nous n'avons pas à retracer ici les péripéties de cette révolte, connue sous le nom de « guerre des paysans », qui, éclatant à Overmeire, le 12 octobre 1798, se répand, en quelques jours, dans tous les « Départements réunis », depuis celui de la Lys jusqu'à celui des Forêts, et se poursuivra, en dépit de la disproportion des moyens, avec des alternatives de succès et de revers, pendant les mois de novembre et de décembre 1798, pour être finalement noyée dans des flots de sang par les colonnes mobiles du général Collaud.

Cette insurrection échoua en grande partie parce qu'elle éclata trop tôt, avant que les organisateurs du soulèvement national eussent pu établir la coopération entre les villes et les campagnes et avant qu'ait pu se produire l'intervention attendue de l'étranger.

\* \* \*

Mais en dépit de cet échec, en dépit de la répression effroyable qui s'ensuivit, les « patriotes » ne furent pas abattus.

La formation de la seconde coalition en 1799 et les échecs du Directoire en Allemagne et en Italie augmentent leur confiance. Des soulèvements éclatent de nouveau dans les diverses régions du pays : le fameux partisan Jacquin de Loupoigne harcèle les Français jusqu'aux portes de Bruxelles et une nouvelle insurrection générale est sur le point d'éclater lorsque, une fois de plus, les succès des armées françaises viennent enlever aux Belges toute chance de réussite.

Cependant, les anciens membres des Etats s'obstinent à avoir foi dans l'avenir : ni les émigrés du comté d'Emmerich, ni leurs partisans de l'intérieur, n'abandonnent jamais leur volonté d'affranchir le sol national. Il faut attendre les effets de la politique d'apaisement, inaugurée par le Premier Consul après le 18 brumaire, pour voir s'éteindre, petit à petit, l'activité des « patriotes » et ce n'est qu'à partir de 1801 que celle-ci paraît s'assoupir.

\* \* \*

Au point de vue du développement de notre unité nationale, la domination française ne fut pas sans utilité. La brutalité de la conquête et l'application de nouvelles institutions, en complète opposition avec les anciennes, permirent à notre pays de brûler une étape de son évolution. Il aurait fallu peut-être plusieurs générations pour faire disparaître les dernières traces du régime particulariste de nos provinces à demi-souveraines et abolir l'infinie diversité des privilèges et coutumes.

La division départementale, imposée de force par l'envahisseur, rompit avec le cadre vieilli des anciennes principautés. C'est par ce moyen brutal que fut réalisé ce que n'avaient pu faire ni les ducs de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle, ni Charles-Quint au XVI<sup>e</sup>, ni, à la fin de l'ancien régime, l'accord des patriotes belges et des démocrates liégeois : l'union complète et indissoluble de l'ancienne principauté de Liège à la Belgique. Comme le fait fort judicieusement remarquer M. Pirenne, le décret du 11 octobre 1795 soudait, en un même tout, les deux parties jusqu'alors complètement séparées des Pays-Bas méridionaux et « en détruisant l'ancienne Belgique, préparait la Belgique moderne ».

En supprimant d'une façon définitive les anciennes institutions particularistes et les constitutions vieilles et désuètes, en faisant peser sur tous les Belges l'uniformité des lois, de l'administration

et des tribunaux, le régime français avait fait naître la Belgique aux idées modernes et lui avait donné la formation politique nécessaire pour constituer un Etat homogène, capable de vivre sa vie propre et de jouer un rôle dans la société internationale.

\* \* \*

Il importe, cependant, de remarquer que l'apaisement réalisé par les mesures réparatrices du gouvernement consulaire, spécialement par la restauration du culte catholique, fruit du concordat de 1801, pas plus que la prospérité économique provoquée par l'ouverture aux industriels du vaste marché français, n'enleva jamais aux Belges leur esprit national. Même au cours de la période éblouissante où l'astre impérial fut au zénith, ils ne considèrent jamais le régime français comme définitivement établi sur leur patrie. Leur bon sens et leur confiance dans les destinées du peuple belge leur faisaient confusément sentir ce qu'il y avait de fragile et d'artificiel dans l'œuvre étonnante du génie napoléonien. Leurs aspirations vers l'indépendance, sous une forme que les circonstances ne leur permettaient pas de préciser, restaient aussi vivaces qu'aux premiers jours de la conquête. Si, par le fait de l'annexion et des traités confirmant celle-ci, les Belges étaient devenus sujets français, par contre, en dépit des efforts de l'administration et des progrès de la francisation linguistique, ils ne devinrent jamais Français de cœur. Les soldats belges, si nombreux dans la garde impériale, se battirent avec la bravoure traditionnelle de leur race, mais dans le même esprit qui les avait jadis, sans perdre leur caractère national propre, portés à se battre sur tous les champs de bataille de l'Europe pour leurs souverains espagnols ou autrichiens.

Exception faite pour quelques hauts fonctionnaires, dont cependant il ne faut pas prendre pour argent comptant le style officiel, pour quelques grands industriels et pour quelques acquéreurs de biens nationaux, le régime français ne trouva guère de partisans chez nous. Bientôt même la popularité toute personnelle dont avait joui le Premier Consul s'évanouit lorsque l'on sentit s'appesantir de plus en plus la formidable armature du gouvernement impérial, et lorsque, pour contribuer à ses guerres incessantes, les Belges durent donner à l'insatiable minotaure le plus clair de leurs richesses et, surtout, le plus pur sang de leurs fils.

Les brutalités de la police, les vexations de la fiscalité et la persécution religieuse, déchaînée à la suite de la rupture entre le Pape et l'Empereur, portèrent au paroxysme l'animosité des populations.

\* \* \*

Les aspirations longtemps étouffées des Belges vers l'indépendance et la liberté deviennent plus vives et plus ardentes à mesure qu'ils sentent que le colosse, si longtemps victorieux, commence à chanceler sur sa base.

La nouvelle des terribles revers de la campagne de Russie provoque en Belgique une explosion d'enthousiasme et ranime l'esprit national. Malgré les violences des préfets, les rigueurs de la censure et les sévérités des tribunaux, le pouvoir impérial perd, peu à peu, tout son prestige.

L'appel sous les drapeaux de toute la jeunesse en âge de porter les armes, l'incorporation de force dans les régiments dits de « gardes d'honneur » de tous les jeunes gens de familles riches qui, au prix de lourds sacrifices, s'étaient rachetés de la conscription, l'envoi de garnisaires, c'est-à-dire de soldats vivant à discrétion, dans les familles dont les fils ne répondaient pas à l'appel, l'emploi de colonnes mobiles parcourant les campagnes



pour faire la chasse aux déserteurs et aux réfractaires de plus en plus nombreux, les réquisitions illimitées de denrées, de chevaux et de bétail, n'ont d'autre résultat que de pousser à l'extrême la haine de toutes les classes de la population contre la domination étrangère.

En dépit des efforts de la police et des fonctionnaires, en dépit des mensonges de la presse officielle, seule autorisée, la vérité se fait jour. On apprend avec une joie intense le désastre de Leipzig et le passage du Rhin par les armées coalisées. La frontière de l'empire craque de toutes parts. Le 21 janvier 1814 les Alliés entrent à Liège. Bientôt Bruxelles sera délivrée à son tour.

\* \* \*

La 1<sup>er</sup> février, entre 5 et 6 heures du matin, le général Maison, son état-major et les dernières troupes françaises, avec leurs bagages et leur artillerie, évacuent la capitale.

Rien n'était plus lugubre que ce défilé silencieux dans une froide nuit d'hiver. Les canons, roulant pesamment sur les mauvais pavés des rues étroites de la vieille ville, faisaient trembler les vitres et réveillaient les bourgeois qui, transis et anxieux, derrière leurs fenêtres incrustées de givre, regardaient passer, mornes et blêmes, ces soldats, devant lesquels, pendant si longtemps, l'Europe avait tremblé.

A la porte d'Anderlecht, un piquet de garde bourgeoise rend, pour la dernière fois, les honneurs aux aigles impériales, puis, la lourde barrière se referme lentement, tandis que décroissent, peu à peu, dans la brume, les sourds roulements des tambours.

Les derniers Français viennent à peine de disparaître qu'une poignée de cosaques fait son entrée par la porte de Louvain!

L'arrivée de ces hardis batteurs d'estrade, sales, déguenillés, barbus et hirsutes, armés de longues lances et de fouets et montés sur de nerveux petits chevaux à tous crins, suscite dans la population un enthousiasme indescriptible. Des personnes de la meilleure société se jettent à leur cou et les embrassent; de toutes parts, on leur apporte des vivres; des rafraîchissements; on se dispute l'honneur de leur offrir l'hospitalité. Tout le monde saluait en eux les libérateurs de la patrie.

Quelques heures plus tard, les Alliés prenaient solennellement possession de la capitale au milieu des acclamations d'une foule en délire. Jamais changement de régime ne s'était fait d'une façon plus paisible. La joie de la délivrance était universelle et le bas peuple, dont l'effervescence avait inspiré de sérieuses craintes pendant les derniers jours du régime français, fut admirable de calme et de dignité.

\* \* \*

Pour la troisième fois, au cours de son histoire, le peuple belge se croyait sûr de son indépendance. Une fois encore ses espérances allaient être déçues et les Alliés allaient régler le sort de la Belgique uniquement en fonction des conceptions traditionnelles de la politique européenne, sans tenir compte des désirs de la population.

Malgré l'accueil enthousiaste fait aux armées victorieuses, les Belges n'inspirèrent pas confiance à l'Europe sur la façon dont ils seraient capables de remplir par eux-mêmes la haute mission internationale imposée à leur pays par sa situation géographique. Les Alliés ne crurent pas qu'ils seraient assez forts pour former une barrière solide contre la France, seule puissance considérée à cette époque comme dangereuse pour la paix en Europe. Des agents orangistes exploitèrent auprès des chancelleries le fait que les Belges n'avaient pas suivi l'exemple de leurs voisins du Nord, en se soulevant pour chasser eux-mêmes les Français. Ils se gardaient de laisser voir que la situation était bien différente de celle de la Hollande, presque dépourvue de garnisons

françaises, tandis que, jusqu'au dernier moment, les populations belges avaient été tenues en respect par l'armée du général Maison et par la garnison d'Anvers, sous les ordres de l'énergique Carnot.

Alors que les Hollandais avaient pu se grouper autour du prince d'Orange, descendant de leurs anciens stadhouders et représentant la tradition nationale, les Belges n'avaient aucun chef assez influent pour prendre la direction d'un mouvement général. C'est pour cette raison qu'un vaste complot, dont les ramifications s'étendaient jusque dans la Flandre française, n'avait pas eu l'occasion d'éclater pour hâter la chute du régime impérial avant l'arrivée des Alliés. Les Belges passaient ainsi aux yeux des puissances pour avoir été reconquis et elles crurent pouvoir les traiter « en vertu de leur droit de conquête ».

\* \* \*

Imbus de cet esprit, les Alliés ne tardèrent pas à répudier leur projet initial de constituer, sous le sceptre du dernier gouverneur général, l'archiduc Charles, un état-barrière composé de la Belgique et de quelques territoires rhénans, et adoptèrent l'idée, mise en avant par l'Angleterre, d'unir notre pays à la Hollande.

Ce projet, réalisé en juin 1814, par les *VIII Articles* de Londres, prescrivant l'amalgame complet de la Belgique avec la Hollande, fut confirmé par le Congrès de Vienne.

Certes, au point de vue économique surtout, l'union de la Belgique, industrielle et agricole, à la Hollande, commerçante et colonisatrice, n'était pas sans offrir de sérieux avantages. Mais il n'en restait pas moins vrai que cette tentative pour amalgamer en un seul royaume deux peuples aussi dissemblables et aussi peu sympathiques l'un à l'autre que les Belges et les Hollandais était vouée à un échec.

Tout séparait ces deux nations en conflit constant depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Les Belges n'avaient jamais oublié les excès des calvinistes, les humiliations du régime de la Barrière et les conséquences ruineuses de la fermeture de l'Escaut.

Fragile et mal agencé, le royaume des Pays-Bas contenait dans ses éléments constitutifs des germes de désagrégation qui devaient fatalement le mener à sa ruine.

En parlant de l'union des deux pays, le marquis de la Tour du Pin, ministre de France à Bruxelles, écrivait dès 1814 : « Ce mariage de convenance s'est fait sans aucun amour de part et d'autre et il est douteux s'il fera le bonheur d'aucune des deux parties. » Comme lui, Talleyrand, le baron de Binder, ministre d'Autriche, et d'autres bons esprits déclaraient que, tôt ou tard, le déchirement du royaume des Pays-Bas était inévitable.

\* \* \*

Ce n'était pas cependant la domination étrangère qui nous imposait les traités de 1815; la *Loi fondamentale* donnait aux Belges des garanties plus grandes que celles dont jouissaient, à cette époque, les habitants de la plupart des pays d'Europe.

Malheureusement, le règne du roi Guillaume ne devait être qu'un long malentendu entre le souverain, Hollandais de cœur et d'esprit, et ses sujets belges. Nous n'avons pas à rappeler ici les griefs qui s'accroissaient d'année en année à mesure que le roi s'obstinait dans ses méthodes de gouvernement partial et autoritaire vis-à-vis d'une Belgique qui n'avait jamais perdu conscience de son entité nationale.

Finalement, les deux grands partis que le roi avait essayé de neutraliser en les combattant l'un par l'autre comprirent qu'ils jouaient un jeu de dupe et que le seul moyen d'obtenir le redressement des griefs dont ils avaient l'un et l'autre à se plaindre était de faire trêve à leurs luttes stériles et de combattre, côte à côte, pour la défense de leurs droits.



C'est ainsi que se forma en 1828 l'union des catholiques et des libéraux et que s'organisa le formidable pétitionnement pour le redressement des griefs, récoltant plus de 400.000 signatures dans toutes les classes sociales et dans toutes les régions du pays.

On sait comment l'aveugle obstination du roi Guillaume à ne pas faire de bonne grâce les concessions suffisantes aboutit à la révolution. Et cette révolution fut victorieuse, elle fut féconde, parce qu'elle était l'expression de la volonté suprême d'un peuple sincèrement uni pour la conquête de sa liberté!

Ce ne fut pas un feu de paille, une simple émeute couronnée de succès, ni, comme certains auteurs ont voulu le faire croire, une imitation servile de la révolution parisienne de juillet et, moins encore, le résultat des menées d'agents français, ce fut un mouvement conscient, procédant de causes profondes et inéluctables. La nationalité belge existait depuis des siècles et n'attendait que des circonstances favorables pour s'affirmer au grand jour! Et, cette fois, plus sages que leurs ancêtres de 1576 et de 1790, les Belges, unis dans la lutte, restent unis dans la victoire!

\* \* \*

Tandis que les héroïques volontaires en blouse bleue poursuivait les troupes hollandaises jusqu'à la frontière et achevaient la libération du territoire, le Gouvernement provisoire donnait des bases solides au nouvel Etat.

Toutes les opinions, toutes les classes sociales étaient représentées dans ce gouvernement improvisé sous la mitraille.

A côté de gentilshommes de fière race, comme le comte de Mérode et le baron d'Hooghvorst, on trouvait des bourgeois comme de Potter, Rogier et Gendebien, et un enfant du peuple : Sylvain Van de Weyer, fils d'une pauvre couturière de Louvain.

Ainsi composé, le Gouvernement provisoire représentait l'âme même de la nation et pouvait, avec le concours de tous, présider aux élections pour le Congrès national.

Jamais élections ne se firent dans un plus grand calme ni dans un plus grand esprit patriotique. Toutes les questions qui auraient pu irriter ou diviser étaient soigneusement écartées. Tous les candidats se réclamaient du même programme : mettre le pays à même de conserver l'indépendance si chèrement conquise et donner au nouvel Etat la forme de gouvernement la plus apte à assurer sa grandeur et sa prospérité.

Vous savez comment le Congrès sut mener à bonne fin la lourde tâche que la nation lui avait confiée et comment de ses assises augustes, tout imprégnées de l'esprit de liberté et de tolérance, sortit la forme actuelle de la vieille patrie belge.

\* \* \*

Si, en dépit de toutes les difficultés, cette révolution est parvenue à faire ainsi œuvre durable, c'est que la proclamation de l'indépendance belge renouait une tradition quatre fois séculaire. Par delà les trente-six années de sa réunion à la Hollande et de son annexion à la France, la Belgique moderne se rattachait à cette Belgique ancienne dont l'autonomie, depuis l'époque bourguignonne, s'était conservée, sous les rois d'Espagne, comme sous les souverains autrichiens. En face de l'Europe, elle fondait son droit à l'existence, non seulement sur sa volonté présente, mais aussi sur son passé. Ce n'était pas une nation nouvelle qui entraînait ainsi par la voie de la révolution dans la société européenne, c'était une nation ancienne qui, après avoir subi des régimes imposés par la conquête et la diplomatie, revendiquait l'indépendance dont elle avait été dépossédée.

Rien ne prévaut contre la force unanime de tout un peuple et le caractère prédominant de la révolution belge de 1830 fut d'être nationale. Un des rares fonctionnaires impériaux qui

eussent compris le caractère de ses administrés, le préfet de la Dyle, La Tour du Pin, que nous avons déjà cité plus haut, signalait dès 1813 dans un rapport envoyé à Paris : « Ce peuple n'est ni anglais, ni autrichien, ni antifrçais, il est BELGE! »

C'est ce que n'avait pas compris les Alliés en 1814; c'est ce que, après quinze années de règne, le roi Guillaume n'avait pas compris davantage.

C'est d'une façon presque instinctive que le peuple, dépassant le programme d'une opposition « légale, paisible et grave », reconquit, les armes à la main, l'indépendance de la Belgique, prouvant ainsi la persistance et la vigueur de l'esprit patriotique dans les masses mêmes de la nation.

\* \* \*

Si, comme on l'a écrit : « la révolution de 1830 fut pour tout le monde une surprise », c'est surtout par sa spontanéité et par la rapidité de son succès, qui, l'une et l'autre, seraient inexplicables sans l'existence d'une cause profonde préexistante.

A force d'avoir supporté, sans rien perdre de leur idéal et de leurs aspirations patriotiques, la domination étrangère, les Belges étaient mûrs pour la liberté. Les souffrances subies pendant les périodes française et hollandaise furent, en quelque sorte, les douleurs de parturition de leur indépendance.

La révolution fut victorieuse et fit œuvre durable parce qu'elle était l'aboutissement d'une évolution continue se développant en dépit de tous les obstacles. Les échecs subis par l'idée belge au cours de la lutte contre Philippe II, au lendemain de la Révolution brabançonne et lors de la chute du régime impérial, ne parvinrent pas à arrêter le mouvement lent et continu qui devait mener la nation à la conquête de son indépendance. Fatalement devait se lever l'astre éblouissant dont, depuis des siècles, tant de générations avaient attendu l'apparition triomphante, et ce n'est que par l'étude de son histoire tout entière que l'on peut expliquer comment la Belgique, sortie victorieuse de la révolution, constitua une nation d'une solidité telle que d'aussi grandes catastrophes que celles de 1914 ne parviendraient pas à l'ébranler.

\* \* \*

Les leçons de l'histoire doivent nous donner confiance. Aucun peuple, au cours des âges, n'a fait preuve de plus de solidité et de vitalité que le nôtre. Constamment battue par les flots de l'invasion, transformée en perpétuel champ de bataille, balayée par des raz de marée qui la submergèrent complètement, la Belgique a toujours survécu aux pires catastrophes. Chaque fois, au lendemain des plus grands drames de l'histoire, sur des plaines désolées et ravagées par la guerre, elle a vu se lever et mûrir de splendides moissons.

La Belgique qui a su tenir tête à Philippe II et à Joseph II, qui a su échapper à l'emprise de Louis XIV, comme à celle de Napoléon et à celle de Guillaume II, saura triompher des intrigues des politiciens.

Car, il est curieux de constater que ce ne sont ni les historiens, ni les juristes, ni les économistes qui contestent l'existence de la Belgique comme nation plus de cinq fois séculaire, ce sont uniquement des politiciens!

Et quels politiciens? Des gens qui par leur incapacité, pour ne pas dire plus, se sont faits les fossoyeurs du régime parlementaire.

Ce régime passera, car il a fini son temps; mais à ce régime, qui, après avoir rendu au pays de très grands services, a glissé sur la pente d'une complète et irrémédiable décadence, survivra une Belgique, une, grande et forte, digne de son glorieux passé.

Sous la conduite sage et prudente de leur jeune Roi, continua-



teur de Léopold I<sup>er</sup>, le sage, de Léopold II, le colonisateur, le roi d'une Belgique impériale, d'Albert I<sup>er</sup>, le victorieux, les Belges, fidèles à leurs traditions, montreront qu'après avoir réalisé, en commun, de grandes choses dans le passé, ils sont capables d'en réaliser en commun de plus grandes encore dans l'avenir!

Vicomte CH. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Poèmes du Bonheur

### I

*C'est étrange : ne plus sentir à ses côtés  
Le mauvais sort aux ruses basses  
Ni l'ombre du malheur qui passe et qui repasse  
Devant mon seuil barricadé.  
Ma chair meurtrie attend, sur la trace encor chaude,  
Le nouveau coup du flagellum,  
Et mon oreille épie une approche qui rôde,  
De quel démon ou de quel homme?  
Mais non, le coup ne tombe pas, l'approche crainte  
N'était qu'un écho du passé.  
Alors, je peux vraiment respirer sans contrainte,  
Toucher l'espoir sans le casser?  
Etre libre! Un moment ne plus servir de cible  
A d'obscurs pouvoirs irrités!  
Le bonheur, c'est donc toi, que je crus impossible,  
Humble et chère sécurité!*

### II

*O joie, ô joie, tu me fais peur!  
Tu fonds sur moi comme une licorne de jeu,  
La corne prête à me percer le cœur.  
O joie, si brusquement! Tu me fais peur!  
Tu ne m'as jamais regardé avant ce jour.  
Toi, et la gloire, et l'amour,  
Vous cherchez de plus belles proies.  
Et maintenant, si brusquement, tu fonds sur moi!  
Jadis, audacieux, c'était moi le Veneur  
Qui chassais, biche insaisissable, le Bonheur.  
Me suis-je fatigué à sa poursuite!  
Mais je rentrais toujours, âme lasse et mains vides,  
Tandis qu'un rire triomphant sonnait là-bas...  
Et maintenant, la Chasserresse, c'est donc toi,  
O joie, forme éclatante du bonheur!  
Je n'ose y croire. Il faut pourtant... Je n'ose pas.  
Mais je sens tout contre mon visage ton souffle ardent  
Et, dans mon cœur plantées, tes dents  
Au fond de ton fougueux baiser.  
Il me faut croire. Il faut oser.  
Mais que vas-tu faire de moi, dis-moi,  
Après l'étreinte?  
J'ai peur de ta venue et peur de ton départ,  
Peur de la flamme vive et de la flamme éteinte.*

CAMILLE MELLOY.

## Sera-ce la guerre?

Au cours de mes pérégrinations à travers l'Europe, des hommes et des femmes de toute nationalité ne cessent de me poser la même question : aurons-nous la guerre? Plus exactement, chacun s'empresse de me donner son opinion à lui, et la mienne ne m'est demandée qu'en confirmation ou par politesse. Ceux qui sont obligés, du fait de leur profession, de s'intéresser aux affaires diplomatiques, sont les plus dogmatiques. Mais les lecteurs ordinaires des journaux, si lamentablement ignorants de ce qui se passe en Europe, sont, eux aussi, remarquablement affirmatifs. Sans doute, on est parfois anxieux, parfois même on a peur, mais en général les gens se sont accoutumés à l'idée, se sont réconciliés avec l'idée d'une guerre générale, d'abord timidement prônée par les « sanctionnistes » à Genève, et devenue, depuis, le thème admiré de tout discours « démocratique ». Dans tous les pays vous trouvez un parti de la guerre dont les apôtres s'en donnent à cœur joie dans la presse et dans les Parlements.

Pour ma part, après une vie passée à observer la politique internationale, je ne saurais dire si nous aurons ou non la guerre. Certes, souvent des dates précises m'ont été citées, et d'après les meilleures sources — la dernière date que l'on m'indiqua était celle du 15 mars... — mais j'ai bien peur de ne pas attacher plus d'importance à ces prédictions au sujet des débuts d'une guerre que je n'en attache aux prédictions annonçant la fin du monde. En ces matières, je ne suis pas dans les confidences de Dieu et j'ai difficile à imaginer, quand je pense à mes prophètes, qu'ils pourraient être les dépositaires des secrets divins.

Sans aucun doute, il est possible que nous ayons la guerre, et même très vite. Il semblerait parfois que Mussolini — ou certains membres de son entourage — vise à provoquer quelque bon conflit local. Mais cette impression se trouve immédiatement corrigée quand on se rappelle le rôle joué par Mussolini à Munich où il sauva la paix. Hitler joue toute la gamme allant des solennelles protestations de pacifisme aux plus vifs éclats d'une « bellicosité » passionnée. En France et en Angleterre, communistes, socialistes, libéraux et impérialistes ont fait de leur mieux pour contrecarrer tout effort d'apaisement, et ils ont essayé de nous mettre en guerre avec le Japon, avec l'Italie, avec l'Allemagne, avec l'Espagne de Franco. Les Etats-Unis jouent leur rôle habituel. Ils poussent les nations européennes à se quereller au nom de quelque nébuleux idéal politique, mais en évitant soigneusement toute alliance compromettante.

Les armes les plus mortelles se forgent. Les défis les plus bruyants s'échangent. Les débats les plus explosifs sont entrepris. Dans les pays démocratiques comme dans les Etats totalitaires, des écrivassiers se complaisent à insulter les hommes d'Etat responsables d'autres nations.

Bref, de toutes parts, montent des évidences d'un désir de guerre, d'une guerre pour des motifs variés, pour la conquête de territoires, pour le prestige, par simple dépit ridicule, et, le pire de tout, pour l'une ou l'autre « idéologie ». Les aventuriers, les révolutionnaires, les sentimentaux et les munitionnaires, ont tous découvert qu'il n'y a aucune antithèse opposant les canons et le beurre — qu'en fait, les canons beurreront leur pain...

Et pourtant, il me faut bien le confesser, tout ce bavardage guerrier me laisse sceptique. Je veux bien reconnaître que la guerre pourrait éclater demain, mais je crois que les chances de paix sont bien plus grandes que l'on ne l'admet généralement. Ceux qui, en dernier ressort, ont à en décider paraissent particu-



lièrement clairvoyants. M. Chamberlain, s'il a ses limites, ne semble pas homme à se laisser « paniquer » ou manœuvrer dans une guerre, par ses adversaires fanatiques et démocratiques. M. Daladier a enfin eu raison des Léon Blum agités et agitateurs. Et je ne puis que penser que si Hitler voulait la guerre, pour atteindre d'un seul coup tous ses objectifs, il l'eût imposée en septembre, quand les cartes lui étaient bien plus favorables qu'elles ne le seront probablement jamais plus. Idem pour Mussolini : on ne l'imagine pas tirant en arrière en 1938 pour pousser en avant en 1939.

\* \* \*

Il y a quelques années à peine, une guerre européenne était impossible. Si elle ne l'est plus, la faute en est aux soi-disant pacifistes qui ont brouillé les cartes à Genève. La France et l'Angleterre étaient unies à Stresa comme elles le sont aujourd'hui, mais elles n'étaient pas si pitoyablement dépendantes l'une de l'autre. Elles étaient, alors, relativement, beaucoup plus fortes que toute alliance possible de nations adverses. Elles avaient pour elle la puissance italienne — puissance, ne l'oublions pas, qui fit reculer l'Allemagne sur le Brenner. Lord Baldwin, M. Eden et M. Blum, réussirent à faire passer cette puissance italienne dans le camp allemand et dans le monde entier le prestige britannique se trouva atteint par le défi italien à la flotte anglaise en Méditerranée.

La Pologne était avec la France avant que celle-ci ne lui préférât sottement la Russie — entre la Russie et l'Allemagne, la Pologne se vit contrainte de choisir l'Allemagne. L'Espagne était neutre, et peut-être même négligeable, avant que les éléments les plus bruyants de l'opinion publique en France et en Angleterre n'eussent misé sur le mauvais cheval et fourni à l'Italie et à l'Allemagne une belle chance dans l'Espagne nouvelle. A l'heure actuelle, l'Espagne n'est plus du tout négligeable et il faut la gagner. La Petite Entente était militairement rattachée à la France, mais cette Petite Entente ne pouvait que s'écrouler si la Tchéco-Slovaquie concluait un pacte avec la Russie alors que la Roumanie craignait toujours une agression russe en Bessarabie et que la Yougo-Slavie refusait même de reconnaître les Soviets. La politique anti-allemande de la Tchéco-Slovaquie fut de la folie pure, et une aussi persistante arrogance de la part du pays le plus vulnérable de l'Europe reste sans explication intelligible. La moralité, c'est que cette Tchéco-Slovaquie, qui était une satellite franco-russe, n'est plus que la vassale de l'Allemagne en Europe centrale (1). La Belgique, voyant l'écroulement de l'imbécile doctrine de la sécurité collective, dénonça son alliance avec la France. La Turquie, arrachant à l'Angleterre le droit de fortifier les Dardanelles, considère avec suspicion les étranges relations de la Grande-Bretagne avec les Arabes. Le Japon, mortifié par la duplicité anglaise, a changé de camp et est devenu un membre actif de l'anti-Komintern. L'Allemagne, enfin, après avoir incorporé Autrichiens et Sudètes, est maintenant deux fois aussi grande que la France. Profitant de notre querelle avec l'Italie, elle a remilitarisé la Rhénanie et pratiquement « bloqué » l'armée française, essentiellement défensive, lui interdisant toute action au delà des frontières de la France.

Tout cela, et bien d'autres choses encore, est le résultat prévisible de la malheureuse expérience sanctionniste. Et l'on aurait pu croire que les auteurs d'une politique aussi désastreuse allaient être chassés à jamais de la vie publique. Pas du tout. Ils n'ont aucune honte; ils ne sont pas « finis ». Ils ont vu l'affaiblissement de la France, suite du Front populaire lui-même

un résultat des menées anti-fascistes de Genève et de Moscou ils ont vu les massacres rouges et l'abominable prolongement de la guerre civile en Espagne, qui, elle aussi, avait ses origines dans les menées communistes de Genève et de Moscou; et ils continuent à demander plus de soulèvements et plus de sang versé. Si on les écoutait, et s'il était vrai que Hitler et Mussolini veulent la guerre, ils auraient fait directement le jeu de Hitler et de Mussolini en provoquant cette guerre. Heureusement, à chaque faillite, et elles s'accumulent, leur influence décroît, et entretemps la France et l'Angleterre regagnent progressivement le respect de leurs ennemis possibles.

Il est en effet certain que le plus grand danger de guerre provenait du manque de respect avec lequel la France et l'Angleterre — aux forces aériennes inférieures mais possédant un chœur assez comique de brandisseurs de poings — étaient traitées, et méritaient de l'être, par des nations disciplinées, fortes et relativement peu hystériques. Après s'être impardonnablement laissé dépasser par l'Allemagne, désarmée il y a quelques années, la France et l'Angleterre se resaisissent, s'adaptent et préparent leur défense. Sans doute la France, dont la production en matière d'avions était incroyablement sabotée par le Front populaire, est obligée d'acheter aux Etats-Unis, ce qui est proprement une honte. Et il est tout aussi vrai que ceux qui, en Angleterre, réclament le plus bruyamment la fermeté dans l'action restent toujours opposés à la conscription. Mais, petit à petit, l'Europe retourne à un équilibre de forces. Si la Russie a disparu du tableau, la Pologne est déçue par l'Allemagne et quasi prête à conduire une révolte entraînant la Roumanie, peut-être la Hongrie, et peut-être même, à la longue, l'Italie. Les gaffes de la France et de l'Angleterre en Espagne sont tardivement réparées. Le jeu n'est pas aussi unilatéral qu'il le paraissait il y a quelques mois. Pour gagner avec profit, les dictateurs devraient gagner très vite. Si les Etats totalitaires étaient tenus en échec, il est probable que leurs chefs seraient renversés, car les nouveaux régimes ne sont pas aussi enracinés que l'étaient les anciennes dynasties. D'autre part, il est certain que les vainqueurs d'une nouvelle guerre, si elle devait durer, en seraient autant les victimes que les vaincus.

Qui commencerait une guerre à l'heure actuelle? Un chef d'Etat aux abois, une foule qui a perdu la tête, des « idéologues » résolus à la révolution universelle. Certes de pareils facteurs existent mais je crois qu'ils sont rapidement dépassés et neutralisés par un retour du bon sens de l'humanité.

SISLEY HUDDLESTON.

(Traduit de l'anglais  
*Weekly Review*.)

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques

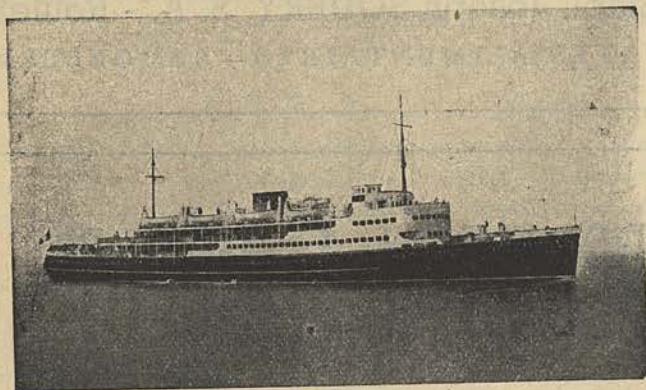
---

(1) Ecrit avant l'annexion pure et simple à laquelle nous venons d'assister.



# OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale  
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

**CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ**

**NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS**

Transports d'autos à prix modérés  
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour  
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays  
et Agences de voyages

## Voyages IMMO

D'irection : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers  
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —  
Tél. 11.52.09.

### BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers  
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la  
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin  
de fer — bateau — avion — autocar.  
Pèlerinages, Voyages de nocés, etc.

#### Voyages en groupe en autocar de luxe.

1 jour : l'Exposition de l'Eau à Liège et visite au Canal. . . . .	50
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers, en avril, mai et juin . . . . .	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle, retour par la Hollande. Départs : 8 avril, 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre. . . . .	475
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 6 avril, 14 et 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis jusque fin septembre. . . . .	990
13 jours : la Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 4 avril, 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre . . . . .	1,645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : avril, 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 sep- tembre. . . . .	1,995

Demandez les programmes détaillés.

#### L'ESPAGNE

13 jours en Andalousie.

Voyage combiné en chemin de fer et autocar, avec visites  
accompagnées à :

Sevilla, Ronda, Jerez, Puerta Real, Cadiz, Algésiras, Malaga,  
Loja, Granada, Cordoba.

Prix à partir de 3.350 fr.

(2<sup>e</sup> cl. Chemin de fer Espagne, 3<sup>e</sup> cl. France), de Bruxelles à Bruxelles  
(tout compris).

Programme détaillé gratuit sur demande.

A partir du 6 mai :

Circuits réguliers en autocar de 9 jours en Biscaye et Asturies.

Prix à partir de 1.800 fr.

Tout compris. — Hôtel de 1<sup>er</sup> ordre.

#### Pâques en Grèce et aux Cyclades

à bord du ss. *Prince Pierre*, du 5 au 17 avril de Venise à Venise  
de 1.750 fr. à 3.850 fr.

Pour étudiants (nombre de places limité) : 1.350 fr.

Voyages en groupes, accompagnés de guides.

#### Exposition Universelle New-York

1939 MAI-OCTOBRE 1939

Départs en avril, juin, juillet et août.

Prix à partir de 7.050 fr.

Croisières en Méditerranée, au Spitzberg, etc.

Nombreux voyages individuels et collectifs — France et la  
Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —  
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure  
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.





**SUCHARD**  
*Chocolat Fondant  
sans rival*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES



**SUCHARD**  
*Le meilleur  
chocolat au lait*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

## ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

**Département A** Argenture et réargenture  
Chromage, nickelage, bronzage,  
cuivrage, etc.

**Département B** Meubles en tubes et en acier :  
tabourets, chaises, fauteuils,  
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-  
vents, écoles, colonies (Missions).

# SOUBRY

Le bon **MACARONI**

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers  
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de 'Chèques  
Comptes de Quinzaine à Taux Variable  
Prêts sur Titres

Coffres-Forts  
Dépôts de Titres et de Valeurs  
Lettres de Crédit

### Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;  
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.  
Place Lledts, 18, Schaerbeek;  
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;  
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

**DUPAIX**

Téléphone 17.35.79

.13, RUE ROYALE  
BRUXELLES



## Madame Haps

Parce que, personnellement, je viens de perdre, en M<sup>me</sup> Haps, quelqu'un qui m'était très cher, il me paraîtrait impossible de dire, sur cette tombe trop tôt ouverte, autre chose que ma grande peine. Mais, d'autre part, je sais combien, depuis la fin tragique de son fils Erik, de son « grand », la maman était toute entière tournée vers cette rencontre admirable qui vient de réunir, dans un au-delà consolant, celle que nous pleurons et celui qu'elle a tant pleuré. C'est pourquoi, il ne faut pas que notre douleur soit égoïste. L'autre après-midi, sous la bise qui faisait tournoyer des flocons de neige glacée, et tandis que les hommes noirs descendaient dans le caveau un cercueil tout couvert de fleurs, mon regard ne pouvait se détacher de ce bas-relief où l'on voit, pareil aux jeunes dieux, le garçon de vingt-quatre ans qui tomba, le front au vent, l'âpre griserie au cœur de la vitesse et de l'élan qui se dépasse... Et je me disais que certaines morts sont douces qui fixent, pour l'éternelle joie, le cœur d'une mère au cœur de son enfant.

\* \* \*

M<sup>me</sup> Haps, comme nous l'appelions avec cette nuance de respect mêlé de galanterie et dont elle aimait à rappeler les origines chevaleresques, M<sup>me</sup> Haps restera, dans la mémoire de tant de jeunes filles, de jeunes femmes, celle qui fonda l'Ecole de la rue d'Arlon.

Et il conviendrait peut-être, maintenant que la sérénité de l'*in memoriam* autorise toute franchise, il serait juste et équitable de souligner, d'abord, ce qu'une initiative comme celle-là supposait de foi obstinée, de tranquille courage. En se vouant corps et âme à la culture générale des jeunes filles appartenant à une certaine catégorie sociale, la présidente du Comité de direction de l'Ecole supérieure assumait d'écrasantes responsabilités.

Dans un pays comme le nôtre, toute œuvre trouve les concours nécessaires qui s'abrite derrière le paravent démocratique. Et certes, les exigences de la charité bien ordonnée veulent qu'à la hiérarchie des besoins et misères réponde la hiérarchie des offrandes et dévouements. Mais c'est mettre la charrue devant les bœufs que de courir, uniquement, aux tâches d'apostolat qui ne concernent que la masse. On parle beaucoup de la crise des élites. On en parle même beaucoup trop, puisque personne n'ose prendre sur soi d'y porter remède efficace.

D'autre part, cette crise des élites n'affecte pas seulement des formes morales. Les bouleversements économiques de l'après-guerre se sont traduits par de pénibles et soudains renversements de fortunes. Plus d'une fois, M<sup>me</sup> Haps m'a confié, sur ce propos, d'émouvants, de tragiques secrets.

Voilà donc qu'il fallait lutter — lutter toute seule — pour un idéal dont la nécessité, dont le désintéressement n'apparaissent guère à la masse. Les « Arlonnettes » : prononçait-on avec quelque pitié. Et cela voulait dire, dans la pensée des cancanières de salon et des sceptiques du *five-o'clock*, que d'aimables péronnelles, endoctrinées par tant de Bellacs, renonçaient désormais aux devoirs de l'honnête bourgeoise, lesquels consistent, comme chacun sait, à ravauder les chaussettes et à épilucher jusqu'au dernier centime les comptes de la cuisinière. Nous aurons beau faire : un programme d'études *ad usum delphinae* où figurent des notions de philosophie et de biologie, d'exégèse et d'histoire des peuples de l'antiquité fera toujours s'esclaffer les descendants du bonhomme Chrysale.

Forte de l'appui éclairé de S. Em. le cardinal Mercier et du

recteur magnifique de l'Université de Louvain, M<sup>me</sup> Haps, servie par une admirable intuition des exigences d'un enseignement supérieur féminin, eut le mérite de ne jamais se laisser prendre au mirage des cours utilitaires. Même aux heures sombres, quand la population de la rue d'Arlon marquait une courbe descendante, la Présidente se refusa toujours à entériner des solutions de facilité. Le temps — qui est galant homme — devait lui ménager la plus belle des revanches. Ces dernières années, l'Ecole supérieure connaît un renouveau de vitalité. Et tandis que l'expérience se révèle décevante pour ceux qui ont misé sur l'accession des femmes aux carrières libérales, l'opinion va se fortifiant qu'une solide culture générale est encore le plus sûr viatique que l'on puisse emporter pour la bagarre de la vie.

Encore cette culture générale ne doit-elle se développer que d'après des consignes sévères. Pas de concurrences par le bas ! Ici, une fois de plus, M<sup>me</sup> Haps aurait à faire front. Il faut que certaines choses soient dites. Il faut rappeler que les programmes d'études de la rue d'Arlon furent caricaturés dans des cours dits « supérieurs » où la provende intellectuelle se distribuait au rabais. Les manœuvres étaient convergentes. Pour les déjouer, toutes ensemble, la femme admirable qui vient de nous quitter ne ménagea ni sa peine, ni les ressources de sa santé.

J'insiste sur les difficultés de la tâche entreprise. M<sup>me</sup> Haps n'aura pas goûté ici-bas la récompense des pionniers qui voient, après les années de contradiction, brusquement s'abattre obstacles et barrières. Jusqu'à son dernier souffle, elle aura dû, pour se faire accepter, pour se faire pardonner l'audace grande, jeter toutes ses réserves dans la lutte quotidienne. Avec des intimes elle n'en faisait pas mystère. Elle ne s'en plaignait point, d'ailleurs, la vie lui ayant appris cette philosophie qu'on use sur ses propres épaules. Au demeurant, seules sont en butte aux sarcasmes et préventions les œuvres qui en valent la peine. J'(sus n'a-t-il pas dit : « Et c'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples?... »

Tout ceci peut paraître désenchanté. Mais je m'en voudrais de faire, en guise d'oraison funèbre, le tressage des guirlandes et couronnes. Sachons reconnaître que l'Ecole Marie-Haps (tel est le nom glorieux qu'elle porte désormais) fut, pour sa Présidente-fondatrice, un rude banc d'épreuves. Elle y apporta, à travers vents et marées, sa forte et souriante personnalité.

\* \* \*

Ce matin même, dans l'église du parvis Saint-Gilles, des centaines et des centaines d'« Arlonnettes », celles d'aujourd'hui, celles d'avant-hier, celles des premières promotions, faisaient, autour du catafalque ruisselant de lumières, la couronne que M<sup>me</sup> Haps eût aimée entre toutes.

Ses chères élèves, « ses chères filles », comme elle les aimait ! Pour elles, pour assurer leur avenir, il n'est pas de corvée qu'elle n'ait généreusement prise sur ses épaules : préparation des leçons, démarches, réceptions... Il fallut que la maladie la terrassât sans merci pour qu'elle consentit à chercher à La Panne quelque repos. Je me souviens de l'avoir vue, dans son petit bureau, au lendemain d'une de ces crises cardiaques qui la séparaient pour de longues minutes, du monde des vivants. Domptant, à force de maîtrise, la souffrance physique et — ce qui est plus douloureux que la souffrance — l'obsession d'une récurrence, elle traçait, de son écriture vraiment royale, les mots que sa correspondante accueillerait comme le message attendu.

Quand j'essaie aujourd'hui de me la représenter, je la vois surtout très « grande dame », avec un air de distinction suprême, comme dans les vieux portraits. Elle tenait à cette aristocratie



des manières, qui est signe de race. Dans les assemblées où elle passait, très droite, à côté de femmes qui portent les plus beaux noms de notre armorial, je l'ai toujours admirée d'être la plus naturellement « princesse ».

Elle avait une sensibilité si fine! Et qu'avait affinée encore cet échange de délicatesse entre une maman et son grand garçon. Quand Erik vivait, il ne se passait pas de jour que ce champion des courses de vitesse ne consacraît de longues minutes à la dévotion maternelle. Il la comblait de bouquets de fleurs, de menues et précieuses gâteries. Quand elle apprit, à la radio, le terrible accident qui, sur une piste de Saxe, venait de mettre fin à la carrière sportive de « Noir », son pauvre cœur aurait bien dû se rompre. Elle vécut, désormais, dans le souvenir et comme dans la présence de son « grand ». Et c'était étrange, dans un bureau tout tapissé de livres sur l'éducation, ce casque de cuir bouilli, ces photos au trois centième de seconde d'un motocycliste saisi en plein virage...

Mais parce que les grands garçons caressants ont pris, sur les genoux de leur mère, le secret de la sensibilité et de la finesse de cœur, Erik Haps avait créé, autour de lui, dans le monde des mécanos et des monteurs en salopette, une sorte d'esprit d'équipe et de chevalerie. « Que de fois, m'a conté la maman, que de fois, depuis la mort d'Erik, ces braves garçons se sont inquiétés de ma santé, s'offrant à passer les nuits, s'ingéniant à m'honorer d'attentions à la fois gauches et graves! » Au cimetière, ils étaient là, tête nue, devant le bas-relief où sont fixés les traits de leur camarade de course. J'ai été ému jusqu'aux larmes. Une des plus belles créations de l'amour maternel. Je l'avais sous les yeux : les compagnons du fils, déferents et meurtris, sur la tombe de celle qui leur a permis de goûter une amitié d'homme.

Sur les dons d'intelligence de M<sup>me</sup> Haps, il y aurait tant de choses à écrire. Se reporte qui voudra à cette suite de discours qu'elle prononça, fidèle au rendez-vous d'octobre, à l'occasion de la réouverture de l'année académique. Tout féminisme en est banni. Chaque année, au contraire, M<sup>me</sup> Haps mettait, plus insistant à mesure, l'accent sur les distinctions nécessaires : et qu'il ne s'agit point, pour la femme, de devenir l'égale de l'homme, mais sa collaboratrice au foyer. « Restez vous-mêmes! Cultivez jalousement votre jardin secret! C'est par le cœur que la femme peut conquérir le monde » : ainsi demeure le leitmotiv d'une haute prédication qui ne doit point se perdre. Et me sera-t-il permis d'émettre le vœu que les anciennes élèves de la rue d'Arlon contribuent à la publication du mémorial que serait le recueil complet des allocutions présidentielles de M<sup>me</sup> Haps? Une grande voix s'est tue. Il faut en prolonger l'écho vivant.

Sensible à toutes les détresses, M<sup>me</sup> Haps avait aussi fondé l'Assistance discrète. En marge de ses préoccupations d'éducatrice, elle se penchait avec la sollicitude des tendres sur la misère la plus tragique : celle qui refuse de dire son nom. Ici encore, sa disparition creuse un vide qui ne sera pas comblé de sitôt.

\* \* \*

Mais c'est toujours à la rue d'Arlon que nous revenons, comme au centre même de la plus généreuse des activités. Depuis qu'elle est partie, la maison est en deuil. Il manque à toute cette jeunesse le réconfort d'une affection que M<sup>me</sup> Haps savait faire maternelle. Je ne retrouverai plus ce geste d'accueil, la voix un peu chantante aux inflexions luxembourgeoises, le sourire très clair des yeux bons. Au jour de la délibération, quand tous les professeurs, le crayon à la main, pointent sur leur liste des cotes et des noms, nous ne l'entendrons plus plaider avec une si spirituelle indulgence les droits de la mansuétude. C'est tout cet inéluctable qui nous frappe d'abatement et nous interdirait d'espérer...

Mais, je l'ai dit en commençant, les regrets sont stériles qui ne se rapportent qu'à nous-mêmes. Il faut porter plus haut nos raisons de foi, nos raisons d'amour. Après une longue agonie morale, après de cruelles souffrances, M<sup>me</sup> Haps, comme nous continuerons de l'appeler, a rejoint, aujourd'hui, le séjour où s'efface toute douleur. Et puisqu'elle est heureuse à jamais, et puisqu'elle a laissé, sur la terre où nous sommes, son grain de vérité : cette Ecole qu'elle fonda, il nous reste à vouloir que fleurissent sur sa tombe les fleurs du printemps qui renaît.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège  
Professeur à l'École Marie-Haps

## Régicides<sup>(1)</sup>

Gorguloff

### I. — Sa vie et son crime.

Le jeudi 12 mai 1932 Paris s'éveille dans la tristesse. Aux sons légers qu'égrènent dans la brume matinale les cloches des couvents et des églises paroissiales succédera bientôt la grave lamentation du bourdon de Notre-Dame.

Dans un glas funèbre, immensément triste, sa céleste voix annoncera à la France et au monde entier l'ultime et religieux hommage rendu au chef d'Etat estimé et à l'homme de devoir qu'était Paul Doumer.

Il repose maintenant dans le petit cimetière de Vaugirard au milieu des quatre fils qu'il avait offerts en holocauste sur l'autel de la Patrie. Là, chaque jour, une veuve explorée venait se recueillir sur sa tombe...

Drame intime, drame familial, mais aussi drame national, drame historique.

Paul Doumer, Président de la République Française, avait été abattu, quelques jours auparavant, par le Russe Paul Gorguloff.

\* \* \*

Né à Aurillac le 24 mars 1857, M. Paul Doumer eut des débuts bien modestes. Par son travail, sa ténacité dans l'effort, le souci du mieux et un grand esprit de devoir, il arriva au faite des honneurs, en conservant une noble modestie qui est le signe des âmes bien nées et l'indice des vraies valeurs.

Débuter dans Paris comme ouvrier graveur à l'âge de quatorze ans, pour finir à l'Elysée, après avoir été député à trente ans, ministre à trente-huit ans et gouverneur de l'Indo-Chine deux années plus tard, quelle carrière aussi féconde que précoce et pleine de leçons!

Après quatre années de présidence du Sénat, M. Paul Doumer fut élu le 13 mai 1931 Président de la République Française; d'aucuns virent dans ce nombre 13 le signe fadifique d'une fin tragique, d'autant plus qu'il était le treizième président de la troisième République.

Ce coup d'œil rétrospectif sur cette vie, toute de labeur au service du pays, permet de comprendre combien grande fut la consternation qui étreignit les cœurs des Français à l'annonce de sa mort.

(1) Voir la Revue catholique des 10, 17 et 24 février, 3 mars 1939.



L'opinion publique se souleva contre l'assassin dans un sentiment d'indignation, mêlée de colère.

Une grande figure, auréolée de bonté, disparaissait ainsi brutalement sous les balles meurtrières, laissant le souvenir d'un chef d'Etat dont la rectitude de vie force l'admiration.

Le jour du décès, M. Roland de Marès, écrivait déjà ces lignes judicieuses : « M. Paul Doumer est mort, succombant au plus atroce des crimes politiques. Pour qu'il ait pu être commis, ce crime, il a fallu qu'un déséquilibré vienne du fond du Caucase, un de ces forcenés dominés on ne sait par quelles passions, par quelles idées fixes, et qui tuent parce qu'ils s'imaginent qu'ils sont des hommes du Destin, ceux que le sort désigne pour accomplir le geste.

» Gorguloff a beau être un médecin, un intellectuel, il n'en apparaît pas moins comme un pauvre d'esprit. »

Cependant Gorguloff a été sacrifié, sans pitié, à cette opinion publique — légitimement courroucée sans doute — et, en pénétrant un peu dans son âme pour y déchiffrer le mystère de sa personnalité, on peut se demander si la guillotine était la sentence qu'il convenait d'appliquer.

\* \* \*

Gorguloff naquit en 1895, à Labinskaïa, ville du Kouban, contrée fertile de la Russie, dont les habitants — la plupart des riches paysans, appelés « koulaks » — envoyaient leurs fils dans des lycées ou collèges, et les déclassaient en les détachant de leur milieu.

Aussi, Gorguloff, fils de koulak lui-même, fit ses études au Lycée de Krasnodar et les terminait en 1914. C'est là qu'il connut cette période de troubles profondes, émaillée d'actes de violence, de terrorisme et d'attentats qui déchiraient la Russie depuis 1906 et où se révélaient les premiers symptômes de la chute de l'empire russe. La Grande Guerre devait aboutir à son anéantissement complet par l'avènement du bolchevisme.

Patriote convaincu, Gorguloff fit la guerre dans un régiment de cosaques et s'enrôla en 1918 dans l'armée des blancs où sa haine pour les Soviets — qui ont assassiné son père et renversé les dernières résistances des koulaks — fit germer dans son esprit de primaire, déjà farci d'un bagage trop intellectuel, l'idée de venger la Russie qui agonisait entre les serres du bolchevisme.

Après avoir assisté aux excès de tous genres et aux actes de vandalisme auxquels se livrent généralement les débris d'une armée en déroute, il échoua en 1920 à Rostoff-sur-le-Don. Là, il s'inscrivit à la Faculté de médecine (dont il ne suivit pas les cours), et fut forcé d'épouser la fille du professeur Pogorieloff, qu'il avait compromise. Il abandonna bientôt sa femme et on le retrouve l'année suivante en Pologne, puis à Prague, en Tchécoslovaquie, abandonné et sans ressources. Pour bénéficier de subventions gouvernementales, il fut contraint de faire des études de médecine.

Il épousa la fille d'un coiffeur, fréquenta des cercles d'émigrés russes, où continua à s'exalter son patriotisme fanatique. Ses études terminées, il fut obligé par son beau-père de se séparer de sa femme qu'il brutalisait et alla s'installer à Hodonin, d'abord, où il se maria pour la troisième fois, puis à Mistof. Mais en 1930, accusé de manœuvres abortives dans l'exercice de sa profession, on lui retira l'autorisation de pratiquer la médecine et il fut obligé de quitter la Tchécoslovaquie. Il se rendit en France.

Il séjourna tour à tour à Meudon, à Billancourt, à Boulogne et à Paris, où il se maria pour la quatrième fois; il épousa une Suisseuse qui avait répondu à une annonce parue dans un journal et qui lui apporta une dot de 40.000 francs qu'il gaspilla au service de ses idées désaxées. Mais encore une fois, exerçant

clandestinement la médecine — et ne parvenant pas à faire régulariser sa situation d'étranger, — on lui enjoignit de quitter le sol français, et il s'établit à Monaco.

Etrange destinée où se révèle de toute évidence le caractère itinérant de Gorguloff.

De moralité douteuse, plus que douteuse même, violent et brutal par moment, il laisse partout où il passe l'impression d'un être « étrange », incompréhensible (certains accès de folie le font considérer comme un monstre).

Partout il erre, insoumis, mécontent et traqué, hanté par l'idée qu'il lui appartient de délivrer ces paysans russes.

Ne retrouve-t-on pas, dans Gorguloff, la nature et l'état d'esprit qui peuvent le faire entrer dans la catégorie de ces demi-lucides, ces demi-fous que sont les régicides? Suivons maintenant l'évolution de sa pensée dans l'exécution de son crime.

En mars 1932, quoique expulsé de France, il rentre clandestinement à Paris pour y fonder son parti, — le parti « vert », — parti agraire, national et religieux, qu'il dote d'un drapeau vert brodé aux emblèmes créés par lui, parti qui représentait dans le cerveau de Gorguloff cent cinquante millions de Russes et ne compte en réalité que deux adeptes.

L'obsession de sauver son pays le tourmente au point de transformer ses idées patriotiques en idées véritablement délirantes. Il constate que la France est en relations avec les Soviets, ennemis de sa Patrie, et pense que la France ne fait rien pour atténuer les malheurs des Russes : il veut alors punir la France en tuant son Président pour venger sa Patrie.

Sa mission se précise et l'occasion se présente tout à coup de la réaliser; il apprend que le Président Doumer va inaugurer le 6 mai 1932, à Paris, une exposition de livres, organisée à l'hôtel Rothschild par les écrivains anciens combattants. Il quitte Monaco le 4 mai pour arriver à Paris le lendemain.

M. Paul Doumer est reçu à son arrivée par MM. Claude Farrère, Roland Dorgelès, André Maurois et d'autres. Il traverse les salles s'arrêtant à chaque comptoir — et parlant aimablement avec les exposants.

Gorguloff, dont les allures équivoques ont été remarquées par un témoin, parvient à s'approcher de lui.

Trois coups secs claquent et le Président mortellement touché, s'abat. L'assassin avant d'être désarmé tire encore deux coups de feu, blessant M. Claude Farrère et le directeur de la Police, M. Guichard.

Impassiblement le meurtrier a fait son œuvre ..

## II. — *Le procès.*

Le 25 juillet la salle des Assises de la Seine a son aspect des grands procès : public, journalistes, avocats et privilégiés la remplissent. Toute bousculade a cependant été évitée, grâce à des mesures d'ordre exceptionnelles prises pour que les débats, qui dureront trois jours, puissent se dérouler dans la sérénité qui convient. Au banc des témoins on distingue M. Claude Farrère et M<sup>me</sup> Gorguloff. Les pièces à conviction sont étalées dans leur vitrine. Au banc de la défense, ayant à ses côtés M<sup>e</sup> Roger, a pris place M<sup>e</sup> Henri Géraud, le principal défenseur. Belle figure patriarcale dont la longue barbe légendaire ennoblit un visage plein de bonté, où deux yeux irradiant, dévoilant la vive intelligence et la ferme volonté de défendre son client avec l'énergique conviction que donne le sentiment de la vérité. Grand maître des Assises, d'un rare talent oratoire, — il fit notamment acquitter Villain, l'assassin de Jaurès, — « avocat de la plus noble lignée », Géraud jouit au Palais de la considération générale et n'hésite jamais à affirmer en toute indépendance, dans ses plaidoiries, ses convictions profondément religieuses.



Quel modèle pour les jeunes, quel exemple pour les chrétiens!

En face de lui est assis M. Donat Guigne, procureur général, homme de devoir, qui a tenu à occuper, en souvenir du Président Doumer, le siège du Ministère public.

Le Premier président, M. Dreyfus, dirige les débats; il le fera avec intelligence, tact et dignité, alliant au souci des droits de la défense celui du respect de la loi; les conseillers Barnaux, Villette et Peyre l'entourent.

Les jurés sont là, aux bancs qui leur sont réservés. Arbitres impassibles et anonymes, ils vont prendre bientôt l'angoissante responsabilité de faire condamner un anormal.

Dans cette atmosphère lourde et mystérieuse des Assises vont se dérouler les diverses phases d'une joute oratoire d'un côté hautaine et implacable, de l'autre émouvante et ferme.

Une petite porte s'est ouverte et Gorguloff, les cheveux en broussaille, vêtu d'un complet bleu, avance timidement et s'assied dans le box des accusés; une expression indéfinissable de mélancolie et d'égarement se dégage de son visage.

Il assistera aux débats, dont sa tête est l'enjeu, tantôt avec l'indifférence d'un être qui ne comprend pas, tantôt fougueux et exalté pour affirmer qu'il n'est ni tchékiste, ni monarchiste et pour étaler avec prolixité son idée, « sa grande idée ».

Il a à peine répondu aux premières questions du Président, que déjà il s'écrie : « Je demande justice. »

Régicide mystique, régicide justicier, il sait au reste le sort qui l'attend et la mort lui est indifférente.

Si d'autres régicides ont lu un manifeste à l'audience, celui-ci parlera « copieusement ».

Il a toutefois écrit des « mémoires » en prison, que M<sup>e</sup> Géraud proposa de communiquer au jury.

Après un interrogatoire serré, où apparaît aux auditeurs, avec la maladie honteuse qui le mine depuis quinze ans, tout l'extravagant de son existence aventureuse et agitée, Gorguloff peut enfin s'expliquer. Son discours — qui ressemble par moment à un sermon — montre une fois de plus, dans le mystère d'une double personnalité, son mysticisme et son déséquilibre. « La France, écoute-moi, la France », clame-t-il. « Je suis Paul Gorguloff, chef du grand parti libérateur. J'ai lutté pendant la guerre sur trois fronts. J'ai été décoré. Je vous le dis en vérité, j'ai été un cosaque patriote et je ne m'occupais pas de politique. J'ai vu que la monarchie russe a trahi son peuple et travaillé pour l'Allemagne, et j'en ai souffert beaucoup, beaucoup... »

» Je lutterai pour mon idée jusqu'à la mort!

» Je n'ai pas pu poursuivre mon politique (*sic*)!. J'ai perdu mon système nerveux et je suis venu en France!

» La France, écoute-moi, la France! Moi je suis l'apôtre de mon idée. Mon attentat c'est une grande protestation au nom des malheureux qui attendent là-bas. Cette tragédie a passé dans mon âme. Mon attentat, c'est la protestation de cent millions de prisonniers russes! Et moi comme chef du parti national, il me fallait agir et sauver mon parti et ma religion. Et je vous crie : « Arrêtez-vous! N'écrivez plus! Pensez aux millions d'enfants russes affamés! Représentez-vous les larmes et le sang de mes compatriotes! Le peuple russe n'est pas soviétique. Il faut le délivrer. C'est moi qui allais le délivrer. »

» Messieurs, mon idée m'est plus chère que la vie. Prenez ma vie. Sauvez mon idée. Paul Gorguloff est un idéaliste, un démocrate! un patriote, qui ne vendra pas son âme. Une voix m'a dit : « Ecoute Paul, il faut que tu victimes un! Il faut que tu victimes toi! Sauve ton peuple, sauve ton peuple! » Moi j'ai donné ma vie, je suis déjà un cadavre! Tuera-t-on? Tout le monde est coupable, tout le monde est responsable de la tragédie russe! Je protesterai jusqu'à la mort, jusqu'à l'échafaud! »

Quelle nature incompréhensible et incohérente!

M<sup>e</sup> Géraud veut préciser et demande à Gorguloff :

— Votre idée, c'est bien la fondation d'un parti national démocratique russe et son alliance avec la France?

— Cette idée, c'est Dieu qui me l'a donnée, lui répond-il.

— Cela s'appelle en médecine de la mégalomanie, et de la manie de la persécution.

Après cela, l'audition des témoins commence. Aux ministres Pietri et Reynaud succédera l'écrivain Claude Farrère, blessé lors de l'attentat.

On écoute ensuite l'accablante déposition du cosaque Lazareff qui ne sera cependant pas retenue et les rapports des médecins aliénistes.

C'est ici que vraiment le sort de Gorguloff se joue.

Les experts Genil-Perrin, Truelle et Rogues de Fursac, cités par l'accusation, concluent à la responsabilité de Gorguloff, celui-ci n'étant pas dément comme le veut le Code pénal; tandis que les docteurs cités par la défense, MM. Legrain, Toulouse et Logre, considèrent au contraire que Gorguloff est un demi-fou, offrant les caractères d'un paranoïaque et qu'il a obéi à une obsession.

Sans doute, les uns comme les autres sont dignes de foi et ont donné leur avis en toute conscience, mais les premiers ont pris comme critère l'insuffisant article 64 du Code pénal français qui veut qu'un prévenu soit dément — c'est-à-dire fou — pour être déclaré irresponsable, tandis que les seconds ont examiné l'état mental de Gorguloff sous un autre angle — l'angle qui convenait — en ne se confinant pas dans les étroites limites du Code.

Comme c'eût été en Belgique un cas intéressant d'application de la loi de défense sociale : on n'eût certes pas refusé la contre-expertise médicale demandée à trois reprises par M<sup>e</sup> Géraud et l'on n'eût encore moins rejeté les conclusions qu'il déposa dans le but de faire poser aux jurés les deux questions subsidiaires suivantes :

1<sup>o</sup> L'accusé, aux termes de l'article 64 du Code pénal, a-t-il agi en état de démence?

2<sup>o</sup> L'accusé, aux termes du même article 64, a-t-il agi contraint par une force à laquelle il n'a pu résister?

Ici, en Belgique, par application de l'article 10 de la loi de défense sociale, M<sup>e</sup> Géraud eût proposé de poser au jury les questions subsidiaires que voici :

1<sup>o</sup> Est-il constant que l'accusé a commis un meurtre sur la personne de Paul Doumer?

2<sup>o</sup> Est-il constant que l'accusé est dans un état de démence ou dans un état grave de déséquilibre mental ou de débilité mentale le rendant incapable du contrôle de ses actions?

Dès lors, le jury eût pu, sans se contredire, répondre « non » à la question de culpabilité et « oui » aux deux questions subsidiaires, s'il considérait le fait étant établi, que l'accusé n'en était pas responsable.

Et lorsque M<sup>e</sup> Géraud dépose sa requête pour Gorguloff, le procureur général lui répond que ses conclusions doivent être rejetées, le jury ne pouvant, logiquement, répondre « oui » à la question de culpabilité et « oui » à la question de démence.

L'on voit combien notre loi de défense sociale apporte de souplesse dans la recherche de la responsabilité et dans l'application de la sentence adéquate.

Les dépositions des experts-médecins furent donc le point capital du procès.

Terminant la série des témoins, M<sup>me</sup> Gorguloff s'avance péniblement à la barre et pleure. Après quelques paroles, elle tombe sous le poids de la douleur et du désespoir et ne peut plus rien



dire. Gorguloff lui demande pardon en un instant pathétique, et comme elle jette en s'en allant, ces mots : « Pitié pour lui ! Pitié pour mon enfant ! » l'émotion qui crispe les visages est tellement intense que le président décide de suspendre l'audience.

\* \* \*

La dernière phase du procès s'ouvre par le réquisitoire de M. Donat Guigne, procureur général. Debout, mince, imposant dans sa robe rouge bordée d'hermine, d'une voix claire et tranchante, il va prononcer le plus beau réquisitoire de sa carrière; il rend hommage à Paul Doumer, brosse le tableau du crime et apporte au jury une révélation qui paraît importante : il cite un passage d'un livre russe, un roman de Lovitch qui vient de paraître. Dans l'introduction de cet ouvrage, il est relaté que trois semaines avant l'assassinat de M. Doumer un journal d'émigrés russes décrivait, sous le couvert d'un roman léniniste, l'attentat contre le Président de la République Française.

L'argument est facile et propice : la « psychose collective », et Gorguloff, produit de l'émigration russe, fut l'instrument matériel de cet état d'esprit commun.

Et M. Donat Guigne, se basant sur les dépositions des experts cités par l'accusation, requiert la peine de mort et s'écrie devant le public haletant : « Je dis que cet homme doit être livré au bourreau. Toute autre solution paraît à mon esprit un paradoxe sacrilège, comme un défi au bon sens, presque comme un outrage à une famille en deuil.

« La conscience publique ne comprendrait pas qu'on eût pitié d'un étranger qui a voulu de cette manière rectifier la politique française. Gorguloff n'a pas été lynché sur place parce que le peuple de Paris a eu confiance dans votre Justice. Ne trahissez pas cette confiance. Jurés de la Seine, songez au jugement de l'Histoire. Vos prédécesseurs se sont déshonorés en accordant les circonstances atténuantes à Ravachol, sous l'empire de la peur. N'imites pas leur exemple sous l'empire de la sensibilité. Laissez passer la justice du peuple. »

L'impression produite est profonde.

M<sup>e</sup> Marcel Roger prononce ensuite un magnifique plaidoyer où il retrace le passé de l'assassin, « sorte d'introduction à la vie criminelle de Gorguloff », dont voici un édifiant passage :

« Je n'ai voulu voir en Gorguloff qu'un mauvais littéraire couchant sur le papier ses mirages d'halluciné et ses rêves de mégalomane.

« Qu'en pensez-vous, en toute bonne foi ?

« Direz-vous encore, comme certains l'ont soutenu, que de telles divagations littéraires, — je ne trouve pas d'autre terme pour qualifier ces œuvres, — que de telles divagations littéraires sont le « reflet normal d'un tempérament slave » ?

« De grâce, Messieurs les jurés, rendons hommage au génie des poètes et des romanciers russes, et ne mettons pas, je vous prie, sur le compte de la race, ce qui n'est en réalité que l'effet de la déraison.

« Oui, l'âme russe est pour nous un perpétuel mystère, « une forêt obscure », disait Tourguéneff; oui, le Slave est souvent mystique, amoureux de l'image et de l'allégorie, capable de passer brusquement de l'esprit de résignation à l'esprit de révolte, mais est-ce là, en vérité, tout ce que nous révèlent les écrits de Gorguloff ?

« Non, Messieurs les jurés, Non ! sous la phraséologie la plus nébuleuse, au travers du style le plus décadent se devinent, n'est-ce pas, un certain nombre de traits dominants qui ne sont pas, croyez-le bien, des procédés littéraires ou des figures de poésie. C'est le plus ambitieux des délires; ce sont les idées fixes qui, sans cesse, reviennent à la charge (la violette, le retour à la Nature); c'est l'obsession du persécuté imaginaire (« je le sais,

vous serez tous contre moi »); c'est enfin ce désir, chaque jour renouvelé, et chaque jour plus vif, de se transformer en homme d'action et de changer la face du monde.

« Comme il comprend désormais, en lisant Gorguloff, le mot terrible du moine Clément, l'assassin d'Henri III : « Quand les visions, disait-il, me viennent à l'esprit, je ne puis pas me contenir, il faut que j'éclate, l'enthousiasme prend possession de moi. »

« L'enthousiasme a pris possession de cet homme, un soir de mai dernier, à Monaco.

« Si ce jour-là, Messieurs les jurés, poussé par je ne sais quelle pensée fatale, Gorguloff, au lieu d'entreprendre sa tragique équipée avait commis quelque crime de droit commun, s'il avait aujourd'hui à répondre devant vous d'un attentat aux mœurs ou d'un usage de faux, si même, au lieu de s'attaquer au Chef de l'Etat, il avait frappé un Français moins illustre, un trouble vous saisisrait à coup sûr, à la seule pensée de le proclamer responsable.

« Pourquoi, je vous le demande, pourquoi en serait-il autrement dans la présente instance, alors que chaque aspect de ce pénible drame accuse l'incohérence de l'acteur principal et que le crime lui-même, par son absurdité, révèle mieux que tout commentaire, la folie de celui qui a pu l'accomplir? »

M<sup>e</sup> Roger implore, dans sa péroraison, la grâce des jurés pour la vie de Gorguloff, car « il fut victime d'une de ces idées obsédantes qui entraînent dans leur vertige les êtres déséquilibrés ».

M<sup>e</sup> Henri Géraud se lève.

« Messieurs les jurés », dit-il, « regardez-moi bien en face. Depuis trois jours, je vous étudie, je vous examine. Nous ne nous reverrons sans doute jamais; nous avons assisté aux heures les plus tragiques peut-être qu'ait connues la Cour d'assises depuis un demi-siècle; nous ne nous connaissions pas hier, et je le répète, demain nous serons des étrangers les uns pour les autres, mais, dans ce moment-là, nous collaborons, et j'ai le droit, je le répète, d'exiger de vous une promesse et de vous poser une interrogation. Aviez-vous une conviction avant d'avoir entendu les défenseurs? Etiez-vous décidés à suivre l'opinion de M. le procureur général qui, il y a quelques instants, dans une phrase dont je résume fidèlement, je crois, le sens, vous disait : « Tenez compte de l'opinion publique, l'opinion publique attend votre verdict. » En un mot, avez-vous un parti pris contre Gorguloff? Alors dites-le-moi loyalement. Interrompez l'avocat. Criez-lui : « Oui, Monsieur le Procureur général, le sévère représentant de la société a raison. Oui, l'opinion publique attend de nous un verdict sans pitié. Nous obéirons à la foule cruelle et imbécile. Toutes les prières, tous les raisonnements se heurteront à un mur d'airain. »

Si telle est votre manière de voir, parlez, faites du moins un geste, ne nous laissez pas perdre notre temps. Je renoncerais à la parole. Certes, si je m'assieds, et qu'il y a au fond de mes yeux sombres un peu de mépris, ne m'en veuillez pas. Vous aurez manqué à votre serment, lequel vous oblige, devant Dieu et devant les hommes, à n'écouter ni l'affection pour la victime, ni la crainte de l'opinion publique, à vous décider suivant votre conscience et votre intime conviction. Alors mon attitude méprisante sera excusable... Du moins la situation sera nette... »

Il évoque le passé de Gorguloff. « Jamais, écrit Ch. Deffès, M<sup>e</sup> Géraud n'a été plus qu'aujourd'hui en possession de son magnifique talent et il va mettre au service de la cause qu'il défend toutes les ressources de sa déjà vieille expérience et toute la générosité de son grand cœur. Tout sera étudié, fouillé, contrôlé. Rien ne sera laissé dans l'ombre, tout sera discuté. »

Et M<sup>e</sup> Géraud poursuit avec force : « Que Gorguloff aille au bain, que dans trois mois la paralysie générale qui le guette ait atteint les fibres profondes de son cerveau, de sa moelle



épinière... la Société n'est pas foncièrement cruelle. Elle ne veut pas de châtement inutile. Notre client sera alors interné dans une infirmerie spéciale, il y finira sa triste existence. Vous pourrez, dans ce cas, en toute tranquillité d'âme, continuer votre vie familiale, prendre part à vos repas de famille, embrasser les chers petits êtres qui sont vos enfants, tandis que si, le lendemain de l'exécution, vous lisez dans un journal que le Dr Paul ou un docteur légiste quelconque a trouvé dans les lobes cérébraux du guillotiné des gommes syphilitiques indiquant qu'il était fou ou une adhérence des méninges prouvant qu'il était certainement aliéné, quels remords pour vous! Si vous condamnez et que par la suite un doute surgit dans vos consciences, le remords ne s'éteindra qu'avec votre existence. Finies vos fêtes de famille! Finie votre tranquillité d'âme; vous vous direz sans cesse : « J'ai condamné à mort un irresponsable, et condamner à mort un fou, dans les sociétés modernes, cela s'appelle un assassinat... »

» Ah! pour nous reposer de toutes ces discussions un peu stériles, de ces appréciations médicales, de ces rapports de police souvent exagérés, de ces rapports politiques plus tendancieux encore, il est bon de retrouver pour un instant l'âme humaine. Il est bon d'évoquer le sentiment qui est le plus noble, le plus beau de tous : la pitié!

» Vous savez, Messieurs les Jurés, que dans une heure c'est moi qui sera chargé d'annoncer la sentence à M<sup>me</sup> Gorguloff. Elle viendra dans mon modeste cabinet de travail, elle sera accompagnée par un prêtre, car elle est extrêmement religieuse, peut-être aussi par la doctoresse dévouée M<sup>me</sup> Kessler, qui l'entoure de son dévouement professionnel depuis bien des mois, et je serai obligé de dire à M<sup>me</sup> Gorguloff votre décision.

» Je vous supplie de ne pas être inexorables pour cette jeune femme. Elle est méritante. Elle appartient à cette nation suisse, le pays de la liberté, qui, pendant la Grande Guerre, a permis à la France de ravitailler ses chers prisonniers, si maltraités, si inconfortablement nourris dans certaines geôles allemandes ou dans des camps de représailles. Au nom des services rendus par ses compatriotes, je fais un appel pressant à vos cœurs de Français.

» Et puis, elle-même, cette jeune femme, elle est digne de pitié. Si vous l'aviez entendue dans mon cabinet lorsque, il y a quelques jours, voulant la préparer à des éventualités auxquelles je ne croyais pas, mais voulant éviter une surprise atroce, je lui disais : « Madame, peut-être M. le Procureur général demandera-t-il la condamnation à mort de votre mari. » Si vous aviez entendu le cri qu'elle a poussé : « Est-il possible? Ce n'est pas possible... »

» Et je me souviens qu'aux cours de ces débats, la même phrase en termes presque identiques se trouvait dans la déposition d'un témoin, mon confrère Paul Reynaud, ancien ministre. Celui-ci vous narrait les détails de l'agonie de M. le Président Doumer, et avait gardé le souvenir atrocement pénible de l'arrivée de la vieille dame à cheveux blancs au chevet de son mari. Il nous représentait M<sup>me</sup> Doumer en pleurs, s'agenouillant et répétant dans un long sanglot : « Non, non, ce n'est pas possible. »

» Ces mots : « Ce n'est pas possible », ont été dits aussi par la femme de l'assassin; elle aussi s'est tordu les mains et a pleuré en pensant que son époux était en péril de mort. Cela prouve que, quelles que soient les situations sociales, il n'y a pas deux façons de souffrir : on souffre quand on est la veuve d'un chef d'Etat; on souffre quand on est la femme d'un accusé. La souffrance est toujours noble; la souffrance appelle toujours le respect.

» Et, Messieurs, ce qui explique à l'heure actuelle cette sorte de passion, fatigante pour moi et surtout pour vous, avec laquelle je plaide, c'est que je ne peux pas détacher ma pensée d'un certificat médical qui m'a été donné, et qui affirme, sous la foi du

serment de la doctoresse dont j'ai cité le nom, que dans deux mois et demi, deux mois peut-être, un petit Gorguloff viendra au monde... Oui, cet homme qui est aujourd'hui en Cour d'assises, a donné à sa femme des espérances de la maternité. Et ce qui est une joie pour toute jeune femme, ce qui est toujours en tout cas une consolation, est devenu pour elle un supplément de peine... Il est horrible, ce drame auquel nous assistons les uns et les autres. Les horreurs d'Œdipe ne sont rien à côté de la vie réelle : Shakespeare est dépassé, le petit Gorguloff naîtra dans deux mois et demi, deux mois peut-être. Les coïncidences sont toujours possibles : si vous êtes impitoyables, le matin où l'on conduira Gorguloff à l'échafaud et où on le livrera à la justice de M. Deibler, eh bien! ce jour-là se fera peut-être entendre le premier petit cri du nouveau-né. Ah! ce cri qui fut celui de vos enfants, car il y a des pères de famille, je le sais, parmi vous. C'est en leur nom, au nom de vos fils, de vos filles, que je vous demande la grâce de l'enfant de Gorguloff. Que l'on naisse avec des tares originelles, ou avec les atavismes les plus glorieux, les souffrances physiques de la mère sont semblables et les premiers vagissements des nouveau-nés sont aussi les mêmes. Ces petits êtres ont droit à notre pitié.

« Certes, j'implore votre clémence, je vous la demande, mais surtout j'y crois. Je vous le dis avec toute ma conscience et toute mon expérience. Soyez indulgents à raison du passé de l'homme, et aussi à cause de l'avenir de l'enfant; montrez ainsi que vous êtes dignes de la fonction que vous occupez parce qu'une justice sans humanité n'est une justice que de nom, qu'il faut avant tout être bon et que la bonté, comme je le disais dans une affaire précédente, c'est le rameau auquel s'accrochent les espérances et le rayonnement qui illumine les civilisations. »

« Messieurs les Jurés, dit-il en terminant, à la minute présente, ou harassé par un labeur, que vous sentez inspiré par une conviction sincère, je vais vous céder à mon tour la parole, ma pensée, à la fois attristée et confiante se porte vers l'Au-delà... »

» J'aurais voulu que dans l'affaire actuelle la formule de la déclaration du jury fût modifiée. En faisant connaître le verdict, le chef du jury prononce une phrase sacramentelle : « Devant Dieu et devant les hommes... » Devant Dieu, c'est-à-dire devant l'Être suprêmement juste et bon, auquel, tous, nous devons compte de nos actions mauvaises et de nos défaillances morales.

» Devant les hommes, c'est-à-dire devant la conscience publique impartiale et éclairée. Pourquoi la déclaration des jurés, dans ces procès tragiques et grandioses comme celui-ci, ne serait-elle pas complétée par ces quelques mots : « Devant les Morts? » Le verdict y gagnerait en solennité. Quelle tranquillité pour la défense, si du moins vous pensez à tous nos défunts au moment de prononcer votre solennelle réponse!...

» Où sont nos morts, nos chers morts?...

» Ceux qui n'ont pas de convictions religieuses entendent pourtant dans l'écho de leurs souvenirs les paroles des êtres chers qui ne sont plus. Ils ne cessent jamais de s'inspirer de leurs conseils. Les morts leur ont passé le flambeau de l'honneur, et, pour les incrédules qui, disent-ils, n'admettent pas l'immortalité de l'âme... immortaliser les morts, ce n'est pas laisser éteindre le flambeau légué par eux...

» Pour ceux qui ont la foi chrétienne, la séparation d'avec ceux qui les ont devancés dans l'éternité évoque d'autres certitudes, en même temps que de consolantes espérances; car les croyants se remémorent avec joie et confiance la parole sublime prononcée voilà deux mille ans sur les bords du lac de Thibériade : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. »

» Même sur nos monuments laïques, où l'Etat n'admet plus les emblèmes religieux, la pensée de l'Au-delà survit parfois à l'apparente incrédulité. Allez au cimetière du Père-Lachaise







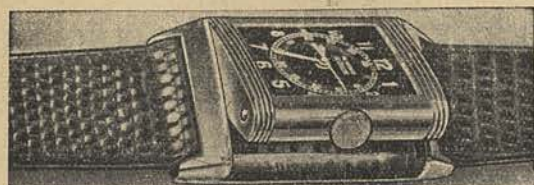
# COOSEMANS



OR ROSE  
RUBIS ET BRILLANTS

## JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



LE COULTRE « REVERSO »

Projets de Transformation  
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS



25, av. de la Toison d'Or  
BRUXELLES

## “ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones 1  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux 1  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

### THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre;

2.

### Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses;

3.

### Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).

4.

### Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

## Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales  
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



## “ LA FAMILLE ”

Agréées par l'Etat  
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931  
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Plessart,  
L. de Meester,  
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)



Toutes préparations médicales  
Toutes spécialités

## Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12  
TOURNAI Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

## INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

Clinique Chirurgicale privée  
dirigée par les  
Sœurs Hospitalières Augustines

■ ■ ■

7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

## LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS · NEURALGIES · DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

## Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité  
dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

## Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières  
206, avenue Defré, 206, UCCLE  
Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les  
catégories de malades  
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Etablissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole provinciale d'accoucheuses (section française et flamande), chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

**PRODUITS** chimiques purs pour Laboratoires  
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —  
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

## PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M<sup>me</sup> HOFMANS

RUE MAGHIN, 11  
LIÈGE

Téléphone 233.26

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

## G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67  
Compte Chèques 4067  
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



contempler le mausolée dû au ciseau du sculpteur Bartholomé, ce groupe de pleureurs et de pleureuses taillé dans le granit, qui semble résumer toutes les désespérances humaines. Vous êtes en face d'un chef-d'œuvre de la sculpture, mais hélas! la question angoissante « Où vont nos morts, nos chers morts? ... » ne trouve ici aucune réponse. De cette partie du monument funèbre ne se dégage que l'idée du néant.

» Mais abaissez vos yeux vers le caveau où reposent les cadavres de pierre immobiles et glacés d'un homme, de son épouse et d'un petit enfant. L'Ange de la consolation se penche vers eux; sur le mur de la tombe des caractères ont été gravés, peut-être sans aucune arrière-pensée de piété. Et pourtant la phrase chante comme un hymne et la pensée qu'elle exprime est consolatrice pour les vivants : la voici : « Sur ceux qu'avait » atteint l'ombre de la mort une lumière resplendit... »

» Messieurs les Jurés, je vous demande, quelles que soient vos convictions, de vous inspirer des plus nobles idées philosophiques. Je vous adjure de penser aux morts, à tous ceux que vous pleurez, et qui connaissent le séjour de la sérénité.

» Evoquez aussi, pour la première fois, la grande ombre du Président Doumer et de ses fils. Nous ne sommes plus à l'époque où les âmes des victimes, de même que certaines divinités barbares, exigeaient la cruauté des sacrifices.

» La mémoire de Paul Doumer sera d'autant plus belle et glorieuse qu'il n'y aura pas eu de sang versé sur son tombeau.

» Ceux qui ont eu faim et soif de justice sont rassasiés et une grande lumière resplendit sur eux. Je demande qu'un peu de la justice de l'Au-delà encourage vos consciences et qu'un rayon de grande lumière descende sur vous. »

Une véritable « oraison judiciaire (1) » couronne cette plaidoirie, chef-d'œuvre du genre, où M<sup>e</sup> Géraud n'a pas craint, une fois de plus, d'exprimer ses sentiments de foi chrétienne avec un talent rarement égalé et une indépendance qui ennoblit la délicate et grave mission du défenseur.

Après vingt minutes de délibération, le président du jury rapporte une réponse affirmative, mais muette sur les circonstances atténuantes. Un long frémissement parcourt l'assistance et il semble, selon l'expression de Marc Orlan dans ses *Impressions d'audience*, que la mort apparaisse dans le cadre de cette même petite porte qui si souvent livra passage à Gorguloff et vienne silencieusement s'asseoir à côté de lui.

Gorguloff est condamné à la peine de mort.

Les débats sont clos.

\* \* \*

### III. — L'exécution.

Le pourvoi en cassation rejeté, Gorguloff attendit son sort en prison où il essayait de convertir ses gardiens à sa religion, « le naturisme ».

Le 14 septembre, M. Gaudel, avocat général, lui apprend que le Président Lebrun a refusé de signer son recours en grâce.

Il a communiqué des mains du prêtre grec, le pope Gillet, qui officiait. « Je meurs pour mon pays, s'écria-t-il, et pour mon idée, pour les paysans russes opprimés par les rouges. Mon idée... mon idée. »

Sa double personnalité se révèle plus sinistre encore en ces suprêmes instants.

« Je n'ai pas peur de mourir, dit-il dans la voiture qui le mène au supplice; je meurs pour mon idéal. Je n'en veux pas à la société. La Russie ne mourra pas... Je n'en veux pas à la France... Dites à ma femme que je l'aime beaucoup. Je lui demande pardon. Qu'elle élève notre fils dans les idées antibolcheviques. J'espère que ce sera un garçon. Je veux qu'il soit médecin... »

Le fourgon s'arrête. M<sup>es</sup> Géraud et Roger descendent. Les assistants de Deibler aident Gorguloff, dont les mouvements sont entravés par les liens.

(1) Expression de Hamburger : *La Défense. Nos grands avocats.*

Les lumières du boulevard Arago s'éteignent. Les gardes républicains mettent le sabre au clair.

Le cou engagé dans la lunette, Gorguloff semble se débattre, secoué par une réaction physique.

Il est mort courageusement, tandis que d'un clocher voisin l'*Angelus* fait retentir ses notes sinistrement gaies mais pleines d'une douce espérance...

\* \* \*

On a voulu voir en Gorguloff un agent de Moscou ou un membre d'une secte révolutionnaire. Son crime apparaît bien cependant comme un acte isolé, perpétré par un être déséquilibré et taré.

Ce cas pathologique a tourmenté les psychiatres consultés, malgré l'avis catégorique formulé par les experts de l'accusation.

L'exposé du docteur Logre constitue un document fort intéressant et démontre combien la tâche du spécialiste peut être complexe. Nous pensons utile de la reproduire pour l'édification de nos lecteurs :

« Lorsque je fus pressenti par la défense, dit-il, j'ai tout d'abord songé à me récuser.

» Je me suis d'abord trouvé en présence d'une première objection d'ordre scientifique. Je n'avais pas directement examiné le sujet. Cette observation doit avoir lieu dans la plupart des cas; elle n'est pas cependant indispensable quand on possède des renseignements en qualité et quantité suffisantes, comme dans l'espèce présente, où les renseignements sont excellents. Je détenais le rapport complet et détaillé de mes collègues et les nombreux écrits de Gorguloff.

» La justice, d'ailleurs, ne juge pas l'observation directe nécessaire, puisqu'elle demande aux experts de se prononcer sur la validité mentale d'un testament.

» Je me suis ensuite demandé : Essayer de disculper Gorguloff, n'est-ce pas manquer de piété envers la mémoire du Président Doumer; n'est-ce pas faire de la peine à sa famille et même à tout le monde, car il était aimé de tous, et nul plus que moi ne le vénérât?

» Mais, je me suis répondu : En quoi la gloire d'un grand homme peut-elle être diminuée par le fait que son assassin soit un aliéné? Au contraire, il était si bon qu'il n'a pu être tué que par un fou qui a agi sans raison.

» N'est-ce pas risquer d'atténuer l'œuvre de la justice? me suis-je dit encore. Mais, là aussi, ma conscience m'a répondu que ma déposition ne pouvait que provoquer soit une contre-expertise, soit l'internement par mesure de défense sociale, soit enfin le prononcé d'une peine immédiatement inférieure, à perpétuité.

» Une dernière objection s'est encore imposée à mon esprit. N'allais-je pas paraître en opposition avec mes collègues éminents, estimés de tous, que je considère tous comme des amis?

Eh bien, là encore, je me suis souvenu que, dans une science appliquée comme la chirurgie, des différences profondes existent sur les traitements appropriés à certains cas. Et cette science et ces maîtres n'en sont pas diminués.

» Nous nous trouvons en présence d'un cas difficile et complexe, d'un cas limite, d'un cas frontière. Il existe des sujets anormaux, des demi-fous qui font le désespoir des médecins; on ne sait que faire d'eux, on ne peut dire qu'ils sont entièrement responsables, s'ils sont des aliénés ou simplement s'ils ont une responsabilité atténuée.

» La solution extrême de la responsabilité, posée par les médecins hantés de l'idée de défense sociale, me paraît inadmissible, en présence d'un ensemble anormal.

« Gorguloff est-il un aliéné? A l'infirmerie spéciale de la Préfecture de police, où je suis médecin depuis plus de vingt ans, de



nombreux sujets suspects d'aliénation mentale me sont adressés.

» Si Gorguloff m'avait été envoyé et si je lui avais fait subir un interrogatoire approprié, il m'aurait avoué son intention de tuer, les raisons de son acte, déraisonnables ou contraires, la faveur accordée aux bolcheviks; sa haine pour notre alliée, la Tchécoslovaquie; le Parti vert, sa grande passion orgueilleuse; il m'aurait dit qu'il était le fils d'une nonne et d'un prince, son invention; il m'aurait certifié qu'il était persécuté pour sa valeur, qu'il ne mangeait pas pour se nourrir de crainte d'être empoisonné; il m'aurait proclamé qu'il était un grand personnage, fondateur d'un immense parti, son idée fixe obsédante, torturante ou prévalente, sa mission divine inspirée du Ciel: sauver son pays et le monde entier, enfin le désir de finir dans une apothéose de calamité. J'aurais constaté qu'il était un ancien commotionné, syphilitique, atteint d'alcoolisme.

» Si l'on m'avait annoncé qu'il avait proféré des menaces de mort, je l'aurais interné avec un certificat où j'aurais inscrit: Disposition paranoïaque, folie lucide et d'autant plus dangereuse, sujet redoutable qu'il faut placer et maintenir le plus longtemps possible dans un asile.

» Depuis vingt ans, j'ai eu bien souvent l'occasion de voir des candidats au régicide. Dix ou quinze fois j'ai eu l'occasion d'interner ces candidats; le malheur, c'est que l'on ne me l'ait pas envoyé.

» Il existe deux sortes de défense sociale: la répression et la prévention. Dire que Gorguloff est entièrement responsable, c'est m'empêcher d'agir demain:

- » 1° Gorguloff est un esprit anormal;
- » 2° Cette psychologie anormale est extrêmement dangereuse;
- » 3° Cette psychologie anormale et dangereuse doit être exclue du milieu social.

» Le rapport des experts est net, sec, acéré, tranchant, comme le couperet d'une guillotine et je ne parle pas au figuré; l'attitude des experts ne constitue-t-elle pas un empiètement sur le domaine des juges qui doivent apprécier?

» Il faut jouer cartes sur table. Les experts me rappellent ce vers de Victor Hugo:

- » *Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.*
- » Ils le livrent au jury.
- » Sur mon honneur et ma conscience, je ne crois pas que les choses soient si simples; il y a difficulté et angoisse.

La condamnation à mort ne semble, certes pas, avoir été la sanction qu'il convenait d'appliquer.

Peut-on s'empêcher de se rappeler que Passanante, déclaré entièrement responsable par les experts, dut être envoyé à l'asile où il sombra dans la plus dégradante des folies?

\* \* \*

Six mois après l'exécution de Gorguloff un nouveau régicide, Guiseppe Zangara, expiait sur la chaise électrique le crime d'avoir voulu assassiner M. Roosevelt, président des Etats-Unis et d'avoir en réalité tué le maire de Chicago, M. Cermak.

Comme ses « frères pathologiques », il ne témoigna aucun regret, si ce n'est celui d'avoir « raté » le Président. Le directeur de la prison Raiford, en Floride, où eut lieu l'exécution, lui demanda s'il ne faisait pas partie d'une association de malfaiteurs; il lui fit cette réponse où se retrouvent la fierté d'avoir agi seul et le sentiment d'une mission à accomplir: « Non, je n'ai pas d'amis. Mon idée n'appartenait qu'à moi seul. »

« Il s'assit sur la chaise électrique, dit un témoin, avec autant de tranquillité que s'il s'agissait de déjeuner. Etrange criminel, il ne manifesta aucune défaillance dans son fanatisme doctrinal. »

Il s'étonna toutefois que les « sales capitalistes » ne fussent pas allés filmer son exécution.

EMMANUEL THIEBAULD.

## La voix de nos Evêques

Le dimanche. La messe

par Mgr LAMIROY

Une heure grave pour la Belgique

par S. Em. le Cardinal VAN ROEY

Fin juin prochain aura lieu à Courtrai un Congrès eucharistique diocésain. Mgr Lamiroy y invite très instamment ses diocésains. Ce Congrès coïncidera avec le dixième anniversaire de la consécration de la ville de Courtrai au Sacré-Cœur. De nombreuses villes et bourgades du diocèse, à commencer par Bruges, ont rendu au Christ-Roi cet hommage officiel. C'est un gage particulièrement précieux de bénédictions divines et de progrès religieux.

La West-Flandre est particulièrement riche en manifestations religieuses. Qu'il nous suffise d'évoquer la procession annuelle du Saint-Sang et ce Jeu du Saint-Sang qui attira l'an dernier de telles foules et que d'innombrables auditeurs lointains suivirent avec émotion grâce à la T. S. F. On sait que cette représentation théâtrale et religieuse sera reprise cette année. Dans un cadre magnifique, au pied du Beffroi, sont reproduites, avec une couleur locale très fidèle, les scènes qui marquèrent le retour de Thierry d'Alsace rapportant de Terre Sainte la plus précieuse relique qui soit au monde, le Saint-Sang. La ferveur chrétienne et le pittoresque du moyen âge revivent intensément dans cette œuvre créée par un religieux poète et par un compositeur de grand talent, tous deux de marque nettement flamande. Mais il n'est pas besoin d'être Flamand pour goûter cette poésie et pour être saisi par cette évocation. Le texte flamand n'empêche pas les Wallons, les Français de s'émouvoir et de s'enthousiasmer à ce spectacle magnifique.

Les Flamands et plus spécialement encore les West-Flamands ont un sens de la poésie populaire, du drame, des manifestations publiques dont rien n'approche pour l'instant en Wallonie. Aussi pouvons-nous annoncer avec certitude que la manifestation religieuse qui se déroulera à Courtrai le dernier dimanche de juin sera grandiose et splendide.

Mais les organisateurs et spécialement l'Evêque de Bruges ne veulent pas en faire seulement une manifestation, si éclatante qu'elle s'annonce et si glorieuse pour l'Eucharistie. Des journées d'étude la précéderont, où seront examinées par les diverses classes de militants catholiques les questions qui concernent la sanctification du dimanche. Car même en Flandre, même en West-Flandre, le dimanche perd progressivement pour beaucoup son caractère religieux. Ce n'est plus assez le jour du Seigneur. Des enquêtes précises ont été menées dans les divers milieux sociaux. Les résultats et les conclusions de cette enquête seront promulgués et discutés dans les séances d'étude du Congrès de Courtrai.

Mgr Lamiroy, dans sa Lettre pastorale, pose les principes doctrinaux de ces échanges de vues et de ces résolutions apostoliques. Il insiste naturellement sur le centre du dimanche chrétien, la messe. Il rappelle la doctrine de la messe. On sait que le savant théologien qu'est l'Evêque de Bruges a publié un ouvrage dogmatique sur la messe, sa thèse de docteur et maître en théologie de l'Université de Louvain. L'objet précis de cette thèse est l'essence du Sacrifice de la Messe. C'est-à-dire qu'y est débattue cette question fort controversée: en quoi exactement consiste le renouvellement eucharistique du Sacrifice de Notre-Seigneur? Le fait de ce renouvellement est un article de foi. Mais les précisions ultérieures que cherchent les théologiens sont matière



libre à discussions entre catholiques. Pour les uns, le renouvellement n'est autre que l'offrande officielle par l'Eglise du Sacrifice du Calvaire, le prêtre et la victime de ce Calvaire étant présente sous les espèces du pain et du vin. D'autres estiment que ce serait là un renouvellement trop extrinsèque, que la messe, dans ces conditions, ne serait pas un sacrifice, mais l'offrande renouvelée du Sacrifice du Calvaire. C'est le Sacrifice lui-même qui doit être et qui est renouvelé.

Cependant, ceux qui ne se contentent pas de l'offrande renouvelée comme essence de la Messe ne sont pas encore unanimes. Les uns affirment que le Sacrifice est renouvelé mystiquement et réellement par la consécration, qui appelle le corps du Christ sous les espèces du pain et le sang du Christ sous les espèces du vin. Sans doute, le corps et le sang du Christ glorieux ne sont pas séparés réellement, mais en vertu des paroles de la consécration, sous les espèces du pain n'est présent que le corps du Christ, le sang n'y est que par concomitance, comme disent les théologiens, et de même sous les espèces du vin, seul le sang est présent par l'effet des paroles sacramentelles, le corps n'y étant que par conséquence. Et cette sorte de séparation mystique suffit pour faire de la masse un renouvellement réel, intrinsèque et non plus seulement extrinsèque du Sacrifice du Calvaire.

Une autre opinion, et précisément celle que défend et expose le jeune docteur en théologie qui devait devenir l'Evêque de Bruges, fait consister le Sacrifice mystique dans le fait que le corps du Christ, par la consécration, est mis en état d'être mangé et son sang en état d'être bu. Cette explication avait été préconisée aussi par Mgr Waffelaert, le prédécesseur de Mgr Lamiroy. Ceux qui ne l'admettent point font observer que le fait d'être mangeable ou buvable est une conséquence de l'immolation et non pas l'immolation elle-même. En sorte que les deux dernières opinions devraient plutôt se fonder en une seule et il faudrait dire que le sacrifice du Calvaire est renouvelé mystiquement par la consécration et qu'il en résulte la possibilité de la manducation et de la communion, comme l'immolation des victimes des sacrifices anciens rendait possible de les manger et de s'unir ainsi plus sensiblement à leur oblation.

Mais encore une fois, toutes ces opinions sont distinctes du dogme. Et Mgr Lamiroy ne fait même pas allusion dans sa Pastorale sur la messe à la thèse qu'il exposa naguère si lumineusement et qu'il défendit avec une si belle énergie. Il cite les textes du Concile de Trente énonçant avec précision le dogme catholique du Sacrifice de la Messe. Il exhorte ses diocésains à considérer et à contempler ce mystère de la Messe, à ne pas donner toute leur attention ou le meilleur de leur attention aux à-côté théoriques ou liturgiques de la Messe.

De fait, ces derniers temps, afin de renouveler l'intérêt des hommes d'aujourd'hui pour la Messe, on a peut-être insisté exagérément sur le symbolisme et la poésie, de même que sur l'histoire des rites eucharistiques. Etudes bienfaisantes, édifiantes, à condition cependant que l'on n'oublie pas le principal, l'essentiel,

c'est-à-dire le mystère. Il est bien inutile de vouloir faire assister avec intérêt au Saint Sacrifice des hommes qui n'ont pas la foi. Autant conduire des aveugles à un spectacle purement visuel ou à la visite d'un musée de peinture. Le premier effort apostolique en faveur d'une participation plus assidue et plus fervente à la Messe doit viser le renouvellement et le raffermissement de la foi en ce mystère ineffable, ainsi qu'une attention plus vive à cette réalité étonnante et absolument incompréhensible qui se produit chaque jour à notre portée et dont nous pouvons et devons faire l'hommage suprême de notre vie surnaturalisée.

\* \* \*

Nous avons commenté la première, comme il se doit, la Pastorale de S. Em. le Cardinal van Roey. Mais nous voulons, en terminant nos réflexions sur les instructions quadragésimales de NN. SS. les Evêques, souligner les paroles très remarquables prononcées par le Primat de Belgique, il y a quelques jours à l'occasion du Congrès jubilaire de la Fédération des Femmes catholiques.

Son Eminence venait de rentrer de Rome, où elle a participé aux funérailles de Pie XI, à l'élection et aux fêtes du couronnement de Pie XII. Rome et le Vatican sont déjà en temps ordinaire un centre mondial incomparable. Ils le sont plus encore en période de Conclave. Notre Cardinal a donc eu l'occasion de s'entretenir avec des personnalités extrêmement informées et éclairées des principales nations du monde civilisé. Et la question lui a été posée de toutes parts : Que se passe-t-il donc en Belgique? Que signifient ces troubles qui ont forcé le Roi lui-même à sortir de sa réserve traditionnelle et, pourrait-on presque dire, constitutionnelle? Comment tout cela va-t-il se terminer?

Le Primat de Belgique a cru pouvoir répondre qu'il ne fallait aucunement douter de notre pays et qu'aux heures graves le rassemblement des énergies se ferait autour du drapeau et du Roi.

« Mais ne sommes-nous pas, dit le Cardinal van Roey en se tournant vers ses concitoyens — et sa parole autorisée aura sûrement dans les esprits et dans l'opinion publique un grand retentissement — ne sommes-nous pas à une de ces heures graves et décisives qui exigent impérieusement le ralliement de toutes les bonnes volontés, la convergence de tous les efforts, l'union fraternelle de tous les fils de la Patrie? »

Ah! si, pendant les jours qui viennent, les meilleurs citoyens, et les plus influents, de la Belgique répondent à l'appel de S. Em. le Cardinal van Roey et, s'élevant au-dessus des questions mesquines et des préoccupations d'intérêt personnel immédiat, voient d'un point de vue plus élevé, en conscience loyale et généreuse, les problèmes auxquels le pays leur demande une réponse, le redressement sera total et permettra un renouveau de vie nationale capable d'affronter les difficultés intérieures et extérieures qui menacent gravement nos institutions.

LOUIS PICARD.

## Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

## Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Téléphone :

Belge



51.06.46



# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

**CAPITAL** . . . . . fr, 796.000.000.00  
**RÉSERVES** . . . . . fr, 1.164.210.000.00

**FONDS SOCIAL** . . . . . fr, 1.960.210.000.00

**CONSEIL DE DIRECTION :**

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Edgard Stein, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

**COLLEGE DES COMMISSAIRES**

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron de Trannoy;  
H. Vermeulen  
le comte de Patoul.  
Henri Goffinet  
Comte L. Cornet de Ways Ruart  
Ivan Orban.

Le Secrétaire,  
M. Raoul Depas

Le journal qui monte...

## LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.  
3 mois 25 fr.  
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles





*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*



*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*

**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

*Nouveau prix :*

**fr. 10<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92 cm.

(\*) LA GARANTIE TOOTAL :

*Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.*

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

*C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.*

TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.



TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE  
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS  
**Tissage WILLIAM FEY**

S. P. R. L.

Spécialités  
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :  
21, avenue de Scheut,  
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :  
A VERVIERS



**QUAND IL GÈLE**

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

**Tissage COGETEX s.a.**

Tél :  
17.42.22



C. Ch. P. :  
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :  
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :  
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

**Mercerie Franz LEFÈVRE**

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

**CHARLEROI**

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

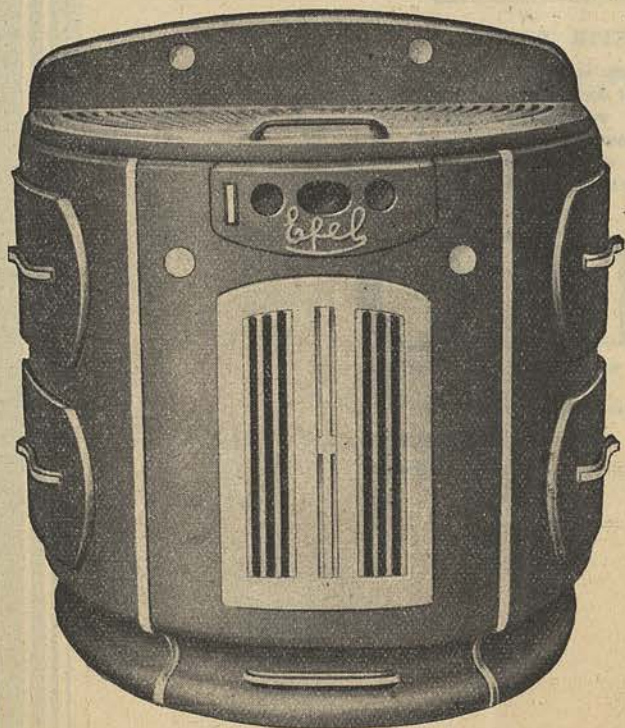
Une réalisation  
merveilleuse des

**FONDERIES DU LION**

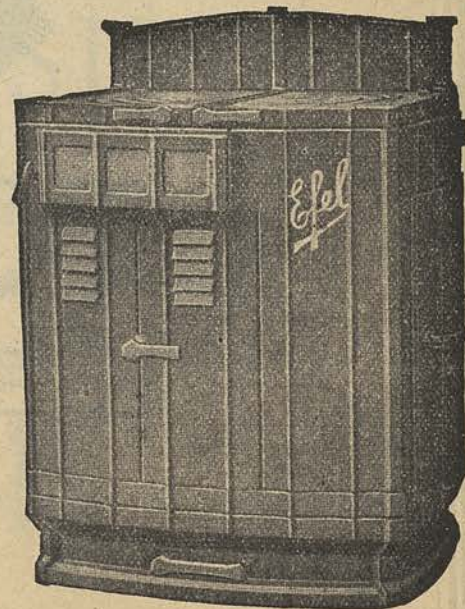
FRASNES-LEZ-COUVIN

**Cuisiner — Rôtir — Chauffer** avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



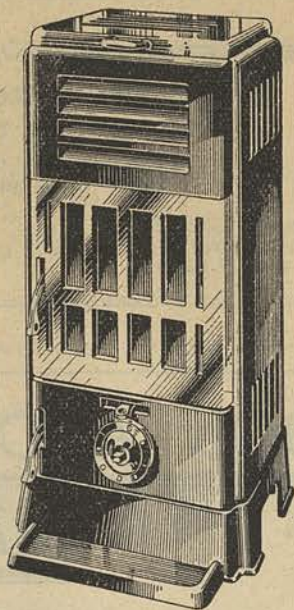
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES  
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

**Les Fonderies Bruxelloises**

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

## Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE  
EVERE - lez - Bruxelles

Tel. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

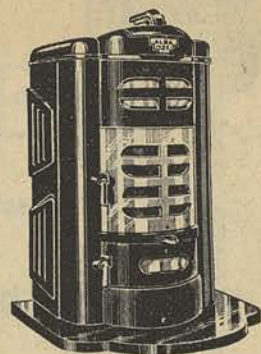
# ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte  
pour la

## POÊLERIE

et la petite mécanique en  
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

**Cuisinières**  
de la plus petite de ménage  
à l'installation la plus importante.

Pour  
PENSIONNATS,  
INSTITUTS,  
CONVENTS,  
ÉCOLES  
MÉNAGÈRES  
CASERNES,  
etc.

# KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

## Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.  
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations  
sanitaires.

Cuisine à vapeur.  
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

## C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

# POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK



Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

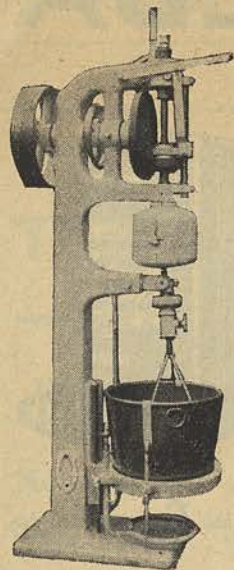
Adressez-vous aux :

## ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843  
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience  
et de probité commerciale



## Établissements Charles SIX

### Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT  
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité  
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce  
Courtrai 48  
C. C. P. 5229

Téléphone 10245  
Adresse télégr.  
Charaix, Tournai

## BON AROME

### MAZA

### Cafés extras

V<sup>o</sup> JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux - SERAING

Tél. Liège 302.11

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

# Neuhaeus

## Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Fruits Maison de gros Conserves

## J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

C. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,  
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —  
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE  
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

## Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes  
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents  
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

## Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212



DEMANDEZ PARTOUT LA

## **“Lux chicorée Ypriana”**

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE  
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

## **Le Café « CAP »**

SIÈGE SOCIAL :

**7, rue des Raines, VERVIERS**

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

## **Consignation de Cafés du Congo Belge**

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

**VICTOR de BELLEFROID, Successeur**

**24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE**

Compte chèques postaux 342.455  
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79  
Privé : 283.46  
Sart : 110

Réclamez à votre fournisseur  
le beurre Sainte - Anne  
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

## **Laiterie Sainte - Anne**

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

## **VROONEN-AERTS FILS**

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation  
de

## **CAFES**

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1876

ON ACHÈTE

## **LES FINS CAFÉS**

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

**J. VAN DEN BERGHE**

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

**KOFFIE  
Branderij**

## **Alphonse HUBAUT**

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —  
MARGARINE —

Telefoon 196  
Postcheck 102640



CHARBONNAGES DE

## Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

*Si vous ne traitez pas directement avec notre Société*

**EXIGEZ** de vos fournisseurs les

**ANTHRACITES-GOSSON**

*qui vous donneront la plus complète satisfaction*

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Spécialistes des véritables Anthracites

# SANTRAS

154, chaussée de Turnhout  
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1<sup>er</sup>

JANVIER

# LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

*Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.*

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

d's RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

## Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)  
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits. en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

## CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES  
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS  
FLANDRE OCCID<sup>le</sup> & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL  
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE  
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

## R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris  
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSOHE —  
— ONTBIJTKOEK

— BREVETS —

SPÉCIALITÉ :

Couque à la Succade

## CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

### LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établisse<sup>ts</sup> religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL



# CHARBONS

## C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON  
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baels.  
1849-1876 Verset-Bréard.  
1877-1897 Adolphe Verset.  
1898-1922 Verset et Ducarme.  
1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

Apprenez  
les langues vivantes

## L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Châq. Post. 372543 — Téléphone 63

Berges, velles, camelots, draps, setons divers,  
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munités religieuses et pour confessions

MÉNAGÈRES!  
CONNaissez-VOUS LE  
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

## NICCO?

MÉNAGÈRES!

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanche, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le NICCO. Essayer le NICCO c'est l'adopter.

Comment employer le NICCO?

Il y a deux espèces de NICCO : le NICCO brun et le NICCO vert. Le NICCO BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le NICCO VERT pour taques blanchies et polies

MODE D'EMPLOI :

1<sup>er</sup> cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (NICCO BRUN). — Versez un peu de NICCO brun soit sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2<sup>e</sup> cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (NICCO VERT). — Versez un peu de NICCO vert également sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de NICCO. Ne jamais employer les deux espèces de NICCO en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de NICCO vert ou brun, sur un chiffon; replier le chiffon, le NICCO à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE

Produit sans concurrence, économique  
et pratique.

## NICCO

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS  
Boîte postale n° 114.

# ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liége

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central  
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers  
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels



# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!  
Pensionnats!  
Hôpitaux, etc.!**



Pour faire la vaisselle, nettoyer les  
planchers, dallages, etc., employez  
nos poudres à dégraisser et nettoyer

## METAPE & NETTOU

très actifs, sans danger pour les  
mains ni les objets.

*Démonstration et échantillons sur demande*

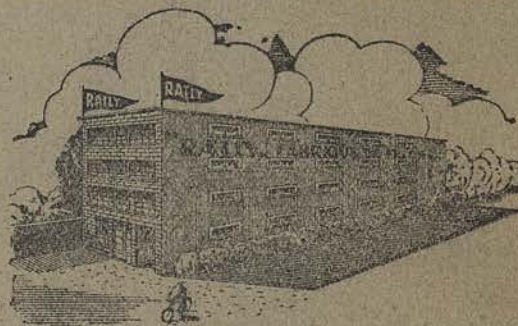
**Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.**

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59

Usines à Haren - Nord

**VÉLO MODERNE**

**USINE MODERNE**



**RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi**

Pour l'achat de vos

**Tissus Lodens Imperméables**

*nous vous recommandons la maison*

## T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour  
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.